

Jeanne d'Arc écuyère

Il a été tiré de cet ouvrage, sur papier de luxe,

25 exemplaires numérotés à la presse.

Jeanne d'Arc écuyère

PRÉFACE

Jeanne d'Arc écuyère !

Il semble, au premier abord, qu'il y ait quelque chose d'étrange, dans cette association de mots.

Jeanne d'Arc ! Prononcez ce nom magique devant l'écolière la plus humble, devant l'artisan le plus endurci, et l'image de l'héroïne légendaire aussitôt surgira, dans les formes fameuses de l'habituelle vision : ce sera, telle que rêveuse elle se dresse parmi tant de tableaux et de fresques, sa quenouille à la hanche, le troupeau devant elle ; elle écoute ses voix, l'ordre mystérieux de l'apparition éblouissante. Ou bien encore, secouant aux plis glorieux de sa bannière le vent des chevauchées anciennes, elle haussera, sur ses étriers larges, d'un geste fier, l'épée virginale qui délivra la France. Ainsi nous la montrent, aux carrefours, les hautaines effigies de bronze.

*

Mais Jeanne d'Arc écuyère? Un moment, on hésite, surpris. Il s'attache à ce joli mot, si noble aussi, d'écuyère, un sens particulier. On a beau faire, ce qu'on voit d'abord, c'est sur le panneau ovale, ou sur le poil d'un cheval de cirque, une silhouette féminine qui, les doigts aux lèvres, ses bras nus ramenés pour un baiser qu'elle jette, se tient debout, au rythme souple du galop, vire voltante et dansante, en une blancheur de gaze. Et s'enlevant avec de petits cris, l'écuyère tourne et bondit, crève, d'un ploiement de ses jambes agiles, les cerceaux de papier que le clown lui tend, aux fanfares essoufflées des cuivres!

Impression fugace, qui une seconde amuse, puis à la réflexion disparaît, s'efface devant une conception plus juste, — toujours cavalière, il est vrai, mais dans le plus beau sens, — devant cette signification réelle du mot *écuyer*, qui sous la plume autorisée du capitaine Champion brille d'un lustre éclatant, avec une élégance, une fierté toutes militaires.

Ce n'est donc point ceux qui sont le moindrement initiés aux études historiques, non plus certes que les nombreux amis du cheval, qui s'étonneront de voir figurer sur la couverture, à

côté de la signature du capitaine L. Champion, ces mots piquants : *Jeanne d'Arc écuyère.*

Mais peut-être était-il bon, pour les profanes, de rappeler l'acception primitive qui, selon tout dictionnaire, éveille au préalable une idée de chevalerie, puis impose cette définition : « Celui qui enseigne la théorie et la pratique de l'équitation ; celui, ou celle, qui monte bien à cheval. »

Et maintenant personne ne s'étonnera plus de voir un auteur aussi qualifié que le capitaine Champion, tant par sa science hippique incontestée que sa pratique de l'art qu'il enseigna, démontra lui-même si longtemps à Saumur, s'attacher à mettre en lumière, à présenter sous un jour nouveau une des figures les plus connues de l'histoire, et sur lesquelles il semblait que tout jusqu'ici eût été dit.

Ce dont on s'étonnera peut-être davantage, c'est de voir un écrivain que rien ne désigne pour parler cheval, même, ou surtout à propos de Jeanne d'Arc, venir disserter, — oh ! sans prétention, je vous jure, — de ces questions techniques.

Dût-il en coûter à ma modestie d'ancien sau-

murois et d'ex-lieutenant de dragons, j'avoue que je ne distingue pas très bien les mérites particuliers qui au point de vue équestre ont pu décider mon ancien maître à demander à l'un de ses plus obscurs élèves ces quelques lignes de préface.

Sans doute a-t-il pensé qu'à la compétence je suppléerais par l'affection du souvenir; et de cette pensée-là, je le remercie. Ce sont en effet des années très douces que celles qu'on a vécues, jeune, dans un beau pays, parmi la franche camaraderie militaire, à galoper sur les meilleurs chevaux du monde.

Saumur! vieille petite ville mi-tourangelle mi-angevine, avec son long pont de pierre sur la Loire sablonneuse, avec ses moulins vermoulus dont les grandes ailes se découpent sur l'azur fin, avec la masse carrée du lourd château, surplombant au loin les toits d'ardoise et les coteaux couverts de vignes! Saumur, avec sa grande École aux manèges pareils à des temples, où, dirai-je pontifient? non, mais avec amour et patience vaquent aux soins savants et divers du culte les divinités du Cadre Noir! Saumur avec le Chardonnet poudreux, avec le Breil toujours vert, retentissants au loin de voix sonores et de

galops alertes ! Pas un officier de cavalerie qui ne garde à ce coin riant de son passé, qui ne conserve de ce décor ombreux de sa jeunesse, une reconnaissance et une griserie légère comme le petit vin parfumé, où chante l'âme ensoleillée du pays !

Il y a, dit le poète latin, quelque chose d'amer, « *quod in ipsis floribus angat,* » qui jusqu'en respirant les fleurs vous prend à la gorge ! On pourrait, à l'inverse de Lucrèce, dire que de tous les souvenirs, même les plus amers, et par ce fait seul qu'ils sont des souvenirs, du passé, il s'élève comme une mélancolie flottante, et qu'elle n'est jamais sans douceur.

Qu'on ne m'en veuille donc point de m'être attardé à ces choses lointaines. C'est par elles que j'ai pris plus de plaisir à lire *Jeanne d'Arc écuyère,* à goûter tout ce qui dans cette œuvre, attachante comme un roman et exacte comme l'histoire, frémit de cavalier, de foncièrement français.

D'autres, plus aptes que moi, je le répète, loueront ce que ces pages recèlent d'ingénieuse observation, de judicieux amour du cheval, tout ce qu'il a fallu au capitaine Champion de connais-

sances équestres et de divination, comme aussi de patientes recherches, d'irréfutables calculs, pour dresser, vivante, cette figure nouvelle de Jeanne d'Arc aux prises avec le cheval et avec la distance, pour la faire chevaucher, avec une précision incroyable, d'étape en étape, sur tout le parcours, pour la première fois repéré, de la fulgurante épopée.

Ce que je veux signaler seulement, ce que j'ai peut-être qualité pour dire, c'est non point encore une fois l'originalité, si savoureuse pourtant, de l'aspect sous lequel le capitaine Champion nous présente la légendaire héroïne, mais le sentiment militaire, mais la foi patriotique, très simple et très profonde, dont ces pages, d'un bout à l'autre, sont animées. Saisissante histoire de Jeanne d'Arc! On ne se lasse pas de la réentendre. Rien de surprenant, lorsque comme ici elle est retrempée aux sources les plus sûres, lorsqu'un caractère inattendu la pare encore. Mais, malgré tout, réduite à ce simple ornement, elle ne ferait qu'intéresser. Tandis qu'elle vibre, elle émeut!

Qui a pu lire, sans être ébranlé d'une longue secousse, les pages admirables où Michelet, en traits de feu, a fixé la vie et la mort de la Pucelle,

celui-là n'est pas digne de communier dans la grande âme de la Patrie. Il faut imaginer ce qu'était la France d'alors, dispersée, abattue, proie en lambeaux aux mains avides des maisons d'Angleterre, de Bourgogne, de Lorraine et d'Anjou ! Il faut évoquer tout le sinistre tableau des mœurs, sanglantes et corrompues. Alors cette adorable figure de Jeanne, où, première, s'incarna l'âme du pays, apparaît dans toute sa pure et rayonnante splendeur. Sa vaillance, ses visions, la sacrent moins encore que son bon sens, cette sorte de prescience qui dans l'affreux chaos lui fit démêler la route droite, au bout de laquelle brillait l'autel du sacre, la patrie reconstituée, fondée.

« Le sauveur de la France devait être une femme, dit Michelet; la France était femme elle-même ! »

C'est parce qu'il a senti profondément cette suprême beauté de l'âme de la Vierge, faite de douceur, de bonté héroïque, c'est parce qu'avec un vrai sentiment militaire, où il y a de la galanterie et du respect d'ancienne France, le capitaine Champion a suivi, de son départ de la maison paternelle à sa chute de Compiègne, la Pucelle

et ses chevauchées, c'est par ce frisson intime que son livre fait mieux que d'intéresser, il touche.

Aussi n'est-ce point seulement les cavaliers, mais tous ceux dont le cœur bat au récit des gloires françaises qui loueront, j'en suis sûr, l'auteur de *Jeanne d'Arc écuyère*.

On ne pouvait, en dépit du titre, parler avec plus de filial respect, d'amoureuse raison, de la Sainte immortelle qu'en sa ballade Villon dénomme d'un vers vengeur :

Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglais bruslèrent à Rouen.

VICTOR MARGUERITTE.

AVANT-PROPOS

Ce livre est écrit avec mes éperons autant qu'avec ma plume. C'est en effet à cheval, à la tête de mon escadron que j'eus pour la première fois la vision de Jeanne d'Arc écuyère. Je puis dire qu'elle ne m'a plus quitté.

Le hasard des manœuvres ou des changements de garnison nous ballottait des prairies de l'Oise aux landes du Gâtinais, des plaines de la Beauce aux rives de la Meuse..... et Jeanne était toujours avec nous.

Puis dans les promenades solitaires aux champs de Domremy, peu à peu l'évocation de la glorieuse chevauchée a pris corps en mon esprit ; elle est entrée dans ma vie, et ma plume en la retraçant n'a fait que fixer le rêve ininterrompu qui berçait mon existence.

Il m'a été doux, le soir, mon labeur de chef terminé, de me retremper dans un passé qui

m'offrait du moins le réconfortant spectacle du patriotisme victorieux.

J'y ai trouvé de nobles enseignements. Écoutez plutôt ce poète vagabond du xv[e] siècle, le chantre du réveil français, qui s'appelait Robert Blondel.

Au foyer de Jacques d'Arc, vers Pâques fleuries de l'année 1428, il chantait :

Français ! Français ! que faites-vous ?
Tout se perd et vous sommeillez !
Ne dormez plus, réveillez-vous,
Votre ennemi veille : Veillez !

Et moi, après quatre cent soixante-treize ans, je veux que mon livre chante..... la chanson de Robert Blondel.

Nancy, le 1[er] juillet 1901.

L. CHAMPION.

AU LECTEUR

Nous avons pris le mot « écuyère » dans son acception moderne de « femme qui monte à cheval ».

Nous ne trouvions pas d'autre terme exprimant aussi bien notre pensée et nous espérons qu'on ne nous tiendra pas rigueur de cet anachronisme.

Nous nous sommes efforcé de rester dans le domaine de l'histoire et nous avons cité la plupart des nombreuses sources où nous avons puisé.

Si parfois, emporté par notre sujet, en l'absence de documents, nous avons dû recourir à la probabilité, même à la vraisemblance, nous avons présenté notre opinion sous forme dubitative, laissant au lecteur le soin de l'admettre ou de la discuter.

JEANNE D'ARC

ÉCUYÈRE

CHAPITRE I[er]

DOMREMY

PREMIERS CHEVAUX — PREMIERS ESSAIS

Le cheval et le peuple. — Le village de Domremy. — Les routes au moyen âge. — L'ancienne voie de Langres à Verdun. — Chevaux et cavaliers qui la fréquentent. — Les juments du père d'Arc. — Thiesselin de Vittel, instructeur de Jeanne. — Les voyages à Sermaize.

..... Et Jeanne répondait à ses voix : « Je ne suis qu'une pauvre fille, qui ne sais ni monter à cheval, ni conduire une guerre[1] ».

C'est donc au cheval que pense de suite Jeanne d'Arc dans la première révolte de son être, mis subitement en face de l'effrayante

1. « Et ipsa Johanna tunc respondit quod erat una paupera filia quæ nesciret equitare nec ducere guerram. » *Procès*, I. 53.

vision. Le cri de son cœur est aussi le cri d'une époque.

Nous sommes au xve siècle et, si la chevalerie va finir, si le canon est apparu, si la force de l'homme à pied s'est affirmée déjà, pour tout le monde encore le cavalier est l'image du soldat. Le peuple, plus lent à ressentir le contre-coup des révolutions dans quelque branche qu'elles se produisent, le peuple qui maintient si longtemps la tradition, n'admet pas que l'on puisse se battre autrement qu'au galop d'un cheval bardé de fer, portant au sein des rangs ennemis à la fois la puissance de son choc et la lance meurtrière du chevalier.

Cette conception des chevauchées d'un âge bien lointain aujourd'hui a su défier les siècles, et quand un homme se rencontre qui fixe sur lui le regard d'une génération : *Si forte virum quem conspexere... silent ;* le peuple surpris hésite, il se tait un moment, comme dit Virgile ; mais son œil va droit au cheval : c'est par le cheval qu'il juge l'homme. Il associe les deux êtres et l'ironie de la destinée fait parfois subsister la gloire de l'animal, quand le héros



..... Et Jeanne répondait à ses voix : « Je ne suis qu'une pauvre fille qui ne sais ni monter à cheval, ni conduire une guerre. »

(*Tableau de Benouville. — Musée de Reims.*)

est traîné aux gémonies de l'histoire ou chassé de la mémoire humaine.

Alexandre le Grand est peut-être plus célèbre pour avoir dressé Bucéphale que pour avoir promené ses armes conquérantes à travers l'immensité de l'Asie. Le cheval de Caligula est plus connu que son maître sur les bancs des écoles, et si, descendant à notre moderne époque, nous rappelons les deux hommes qui à certains moments de leur existence ont été les plus populaires : Lafayette et le général Boulanger, nous évoquerons de suite chez le lecteur, presque malgré lui, par ce sentiment même que nous essayons d'analyser, les images d'un cheval blanc et d'un grand coursier noir qui resteront légendaires, alors même que les noms de leurs cavaliers ne parleront plus au souvenir.

Jeanne d'Arc est du peuple, et, pour elle, la guerre c'est le combat à cheval, c'est la lutte à la lance, c'est l'épopée de l'effort individuel dans la mêlée sanglante.

Aussi le cheval lui arrache-t-il la première objection, se dresse-t-il à ses yeux comme le premier obstacle. Elle ne parle pas du manie-

ment des armes, elle dit seulement : « Je ne sais pas monter à cheval... », et cette *vox populi* se manifestant par sa bouche, ce grain d'un bon sens évident, doit être pour nous, cavaliers, la preuve par excellence du jugement sûr, des conceptions pratiques que, du reste, jamais personne n'a refusées à l'héroïne.

Et puis, elle les connaissait bien, les guerriers à cheval! Elle les a vus passer depuis sa plus tendre enfance; elle fut presque élevée au milieu d'eux.

Ce petit village, ce hameau de Domremy, désormais célèbre et connu de tous ceux qui aiment à se retremper le cœur dans les souvenirs du passé, vénéré de tous ceux qui ont le culte de la patrie, était-il donc, au commencement du xve siècle, la réunion de chaumières, demeures ignorées, de quelques laboureurs? On s'est plu à le raconter, et bien des récits de la vie de Jeanne d'Arc commencent par ces mots: « Dans un village perdu sur les marches de Lorraine..... ».

Non! Domremy[1] se trouvait comme une sta-

1. *Jeanne d'Arc à Domremy*, par Siméon Luce, p. 55.

tion obligée des grandes coulées que les besoins du commerce ou de la guerre opéraient si souvent de l'Occident au Levant. Les postes n'étaient pas créées : l'âme du pays attendait Louis XI. La France n'était plus un royaume et les provinces qui jadis avaient formé son noyau, envahies depuis longtemps par l'étranger, séparées par des intérêts divers ou opposés, ne jouissaient pas du calme nécessaire pour percer des routes, pour organiser des services ; heureuses celles qui pouvaient garantir, non seulement les biens, mais aussi les personnes de leurs habitants !

Le moyen âge vivait sur le passé. Parler de chemins vicinaux ou ruraux serait un anachronisme, et il faut remonter bien haut pour trouver trace d'organisation voulue, réelle et suivie : il faut remonter aux Romains, peut-être à Julien l'Apostat dont l'oppidum « le Mont de Julien » se dresse en face de Domremy.

Grand, la ville considérable dont l'amphithéâtre aux proportions inusitées accuse l'antique opulence, Soulosse, l'important magasin de concentration, sont, petits villages d'aujourd'hui, autant d'épaves qui font éclater aux yeux

les plus ignorants le prix attaché il y a bien des siècles, à la possession de cette vallée de la Meuse naissante[1].

A l'époque qui nous occupe, rien, ou presque rien ne subsistait des splendeurs passées; mais quelque chose restait cependant qui avait traversé guerres, troubles et révolutions, mettant en relief le sens colonisateur des Romains; ce quelque chose avait coûté des vies humaines par milliers, avait englouti les produits de taxes onéreuses; mais ce quelque chose a contribué pour une large part à faire notre France moderne; ce quelque chose s'appelle : l'admirable réseau des voies dont la durée a bravé les déprédations du temps et dont les directions furent tracées avec une entente admirable des besoins d'alors, qui sont restés ceux d'aujourd'hui.

Devant la maison de Jeanne passait l'antique route de Langres à Verdun, qui venait de Dijon, traversait Neufchâteau, Domremy, Vaucouleurs, Void et Saint-Mihiel[2]. C'est le trajet actuel de la route nationale n° 64, avec cette

1. *Guide du pèlerin à Domremy*, p. 19 et suiv.
2. Siméon Luce, p. 55, *l. c.*

différence que la voie ancienne suivait la rive gauche de la Meuse, de Neufchâteau à Domremy.

Est-il téméraire d'affirmer qu'au commencement du xve siècle, cette voie constituait une des artères les plus fréquentées de l'Europe? Le mariage de Philippe le Hardi avec Marguerite, fille de Louis le Mâle, a réuni sous le même sceptre des provinces qui ne peuvent se donner la main que par-dessus le petit clocher de Domremy. La Flandre et l'Artois font avec la Bourgogne de continuels échanges de garnisons, de mercenaires nouvellement enrôlés, de convois réglés suivant les besoins, sans parler des longues caravanes que des commerçants hardis conduisent de Marseille aux Pays-Bas, portant au Nord les produits si divers du Levant, ou simplement les muids déjà fameux des vins de Beaune, et revenant chargés des draps, des dentelles d'Ypres, de Liège, de Bruges ou de Malines.

Et Jeanne, dans toute son enfance, qu'elle fût en train de vaquer aux soins du ménage dans la petite maison de Domremy, qu'elle fût occupée à garder le troupeau communal dans les

prairies de la Meuse, à sarcler la vigne du Bois-Chenu, ou à diriger l'attelage de la charrue dans le champ du coteau qui bordait la route, Jeanne assistait chaque jour à ce défilé presque ininterrompu. On peut dire qu'elle eut devant les yeux le kaléidoscope de l'Europe, dont le mouvement, sans doute, s'interrompait un instant à l'entrée même de son village. Depuis Neufchâteau, après Frebécourt trop rapproché, s'offre Domremy, à bonne distance pour une première halte. Une modeste hôtellerie, mettons une très humble auberge, située à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l' « Hôtel de la Pucelle », devait, dès cette époque, offrir au charretier, au cavalier, au voyageur, aide ou ressources pour rétablir les harnais, ressangler le cheval, arrimer la besace..... et prendre le deuxième verre de l'étrier.

Jeanne connaissait donc bien ces nomades de son temps, et si Jacques d'Arc s'empressait comme ses concitoyens d'aller aux nouvelles près de ces gazettiers voyageurs, seuls journalistes de l'époque, elle, avec les grands yeux étonnés de l'enfance, considérait, remplie d'effroi, ces chemineaux dont elle ne se figurait

certainement pas devoir mener un jour la vie vagabonde.

Elle avait peur des grands reîtres, mercenaires allemands, dont la taille s'adaptait à celle d'énormes et lourds chevaux achetés ou volés dans le duché de Mecklembourg ou sur les bords du Rhin. Elle montrait du doigt les gros porteurs des caravanes, ces chevaux mastodontes élevés dans les Flandres, ancêtres tant des boulonnais que des belges de notre époque.

Mais sans doute déjà, elle portait envie au courrier rapide qui, sur un bidet d'allure ou sur un petit cheval ambleur, recélait dans une ceinture de cuir les dépêches du duc de Bourgogne ou les réponses de ses gouverneurs. Celui-là ne s'arrêtait pas à Domremy et sans interrompre l'allure toujours égale de son courtaud, répondait au bonjour du père d'Arc : « J'arriverai tard ce soir à Saint-Mihiel. »

Jeanne était enfant et certes, comme ses compagnes, son plus grand plaisir devait être de caresser les petits « Camargues », ces miniatures équestres, qui de Marseille, chargés de lourds ballots, s'en allaient vers les pays du

Nord, toujours gais, toujours frais, et répondaient aux caresses, comme ils le font encore aujourd'hui, par un coup de dent mutin qui a presque l'air d'un baiser.

Cependant les voix se sont fait entendre et, malgré sa révolte, Jeanne a senti que tôt ou tard il lui faudra faire « métier d'homme d'armes sur un cheval de guerre ». Sa curiosité, ses sens sont en éveil, et bien des fois elle dut se dire : « Lequel de ces chevaux prendrai-je ? » C'est donc avec un sentiment bien humain de commisération qu'elle considérait les religieuses visitant les établissements de leur ordre[1], assises sur un mauvais bât, récitant des prières, pendant qu'à la tête de leur lente monture un pauvre valet pataugeait dans le limon laissé sur la voie par la dernière inondation ; c'est avec commisération aussi qu'elle regardait les grandes dames, commodément assises derrière leur mari ou leur écuyer, filant la laine pour occuper les loisirs et tromper la fatigue d'un long et pénible voyage[2].

1. Siméon Luce, p. 56, *l. c.*

2. Cf. *La selle et le costume de l'amazone,* par Jules Pellier, pp. 17 et 18.

Non, son cœur maintenant ne battra plus que s'il passe un cavalier, un chef dont le cheval andalou ou du moins révélant quelque affinement de race, fera miroiter un instant à ses yeux l'idéal qu'elle a rêvé. Elle veut déjà un cheval léger, comme elle le voudra plus tard, et, durant les dernières années de son séjour à Domremy, ceux-là seuls ont pu faire vibrer sa jeune âme, ces cavaliers qui diminuaient peu à peu l'antique armure et, cédant aux conditions nouvelles de la guerre, n'offraient plus à l'ennemi que la pointe de leur lance, le tranchant de leur épée ou leur propre poitrine, à peine protégée par un plastron d'acier, reste des vieilles traditions.

..... Et Jeanne répondait à ses voix : « Je ne sais pas monter à cheval. » Sans doute, à ce moment suprême passait devant les yeux de son âme la longue théorie si diverse, si bariolée, royalement riche ou tristement pauvre, que nous venons d'évoquer. Sans doute, en cette minute inoubliable, elle revoyait les grands reîtres, les courriers rapides, les nobles châtelaines....., et avec la timidité, la méfiance de

soi que, grâce à Dieu, l'on conserve à treize ans, elle répondait : « Je ne sais pas monter à cheval. »

Mais elle ne disait pas : « Je n'ai jamais monté à cheval. » C'est qu'elle était fille des champs et personne ne peut supposer que son enfance mêlée aux travaux rustiques, aux soins journaliers d'une habitation de cultivateurs, se soit écoulée différente de celle de ses compagnes.

Le bonhomme d'Arc, Jacques, de son prénom, était un de ces laboureurs des régions de l'Est de la France actuelle, dont la race et le mode d'existence sont restés presque identiques malgré les siècles et les invasions, malgré les profondes modifications de l'état social.

Jacques d'Arc gagnait bien à la sueur de son front le pain dont il nourrissait sa famille[1]; mais il était loin de l'indigence et on le rangerait à tort au nombre de ceux-là qui attendent pour vivre le fruit d'un labeur journalier ou sont à la merci des accidents et des intempéries.

---

1. Marius Sepet, *Histoire de Jeanne d'Arc.*

Le père de Jeanne était à cette époque ce que nous appellerions aujourd'hui un demi-bourgeois. D'une famille champenoise, né à Ceffonds, faubourg de Montierender[1], il a été élevé à l'ombre de la célèbre abbaye, il a pu dans son adolescence étudier de près les modes de culture que les moines déjà s'efforçaient de changer en les améliorant. Il a vu les religieux de tous les pays venir au rendez-vous annuel dans une de leurs maisons mères; il a vu bien des fois l'exploitation de ces immenses coupes de la forêt du Dher, sources des revenus du monastère. Par ces contacts quotidiens, par cette habitude de ne plus s'étonner, Jacques d'Arc se trouvait être déjà, nous n'osons dire un esprit cultivé, mais un paysan dégrossi[2].

Et puis, dans ce temps-là, on ne se mariait guère qu'au village ou dans les environs. Plus délié, plus ambitieux, Jacquot d'Arc ne tient pas à son clocher; il cherche ce que nous appe-

1. WALLON, *Histoire de Jeanne d'Arc*.

2. Le frère de Jacques d'Arc fut nommé en 1436 arpenteur du roi. Il faut bien supposer qu'il avait reçu quelque instruction, probablement des moines de l'abbaye de Montierender.

lons aujourd'hui un bon parti, avec peut-être le secret désir de quitter le pays de Montierender, pays divisé depuis longtemps par des rivalités et des luttes locales, que, de nos jours même, la disparition de l'abbaye n'a pas suffi à éteindre.

En épousant Ysabellot Romée, Jacquot d'Arc entre dans une famille relativement riche, nombreuse, bien considérée à Vouthon qu'elle habite[1]. De plein pied aussi en prenant possession à Domremy de la petite maison que possède sa jeune femme, sans doute par des arrangements de famille, il se trouve un notable, un des plus aisés, si ce n'est le plus riche des habitants du hameau. Ysabellot et Jacquot ont dû réunir leurs dots et leurs parts d'héritage. Ils jouissent environ de vingt hectares, douze en terres, quatre en prés, quatre en bois, et ils ont toujours dans le bas de laine familial trois cents livres en réserve[2].

1. Vouthon est situé au nord-ouest et près de Domremy. Cette commune faisait partie du Barrois mouvant, comme la portion de Domremy où se trouve la maison des d'Arc.

2. Chapoy, *Les compagnons de Jeanne d'Arc*, p. 70. Pour se rendre un compte exact de la situation de J. d'Arc, on peut consulter avec fruit l'*Histoire des classes rurales en France*, par H. Doniol, membre de l'Institut.

Leur exploitation a largement le droit de s'appeler un « gagnage[1] » et ce titre, un honneur dans un pays de propriétés divisées à



Jeanne dirige les chevaux de la charrue tout en filant sa quenouille.

(D'après une gravure des Vigiles de Charles VII. — Musée Carnavalet.)

Cette reproduction est prise dans *Jeanne d'Arc racontée par l'image*, par Mgr Le Nordez. — Hachette, éditeur.

l'infini, alors comme aujourd'hui, signifiait : ferme où l'on laboure avec des chevaux.

1. Chapoy, *l. c.*

Trois ou quatre juments[1] s'attelaient à la charrue du bonhomme d'Arc, et Jeanne enfant a souvent promené ses petites mains dans leurs crinières embroussaillées. Elle les a caressées chaque jour et, comme toute autre fille de laboureur, elle allait à la rencontre du père, puis revenait triomphante sur le dos de la grise préférée.

Comment pourrons-nous reconstituer l'aspect des premiers chevaux de Jeanne? Ce pays de Lorraine ou des frontières de Champagne a été bien des fois ravagé, pillé, mis à contribution et sans doute troupeaux et chevaux ont fréquemment pris la route de l'étranger. Mais l'habitant de ces contrées est plus que tenace; il est têtu; il n'a jamais voulu construire la ferme isolée et ne se sent tranquille, sans doute à cause des exemples du passé, que si son pignon ne fait qu'un avec la maison voisine. Resserrés ainsi par une crainte commune, ne connaissant pas le besoin, étrangers au reste du monde, les villageois des Vosges actuelles sont restés les Lorrains d'autrefois. Leurs che-

1. Siméon Luce, *l. c.*, p. 49.

vaux étaient-ils enlevés par l'ennemi? Les laboureurs s'en procuraient d'autres, et se souvenant de ce que l'on recherchait avant tout en ouvrant les portes de leurs écuries, ils s'écartaient de plus en plus du cheval inspirant des convoitises, du cheval pouvant faire la guerre. Ils ont pleinement réussi et aujourd'hui encore, probablement par tradition, rebelles au présent, rebelles à toute amélioration, ils pourraient, au milieu d'une armée d'invasion, continuer paisiblement leurs travaux sans que ni cavaliers, ni artilleurs songeassent à dételer leurs charrues.

Tels sont à notre époque les chevaux de Domremy, tels étaient au xve siècle ceux de Jacquot d'Arc, tels étaient ceux de ses voisins: petits chevaux à la croupe double, fortement ensellés, avec la grosse tête qui rend puissant le lent effort, le ventre qu'ont développé les grasses herbes des prairies de la Meuse, les jarrets clos, les grands pieds plats et allongés, ils tiennent le milieu entre les chevaux de la vieille Armorique et les ardennais plus puissants, dont, de temps en temps, un étalon sillonne le pays, semant pour quelques deniers,

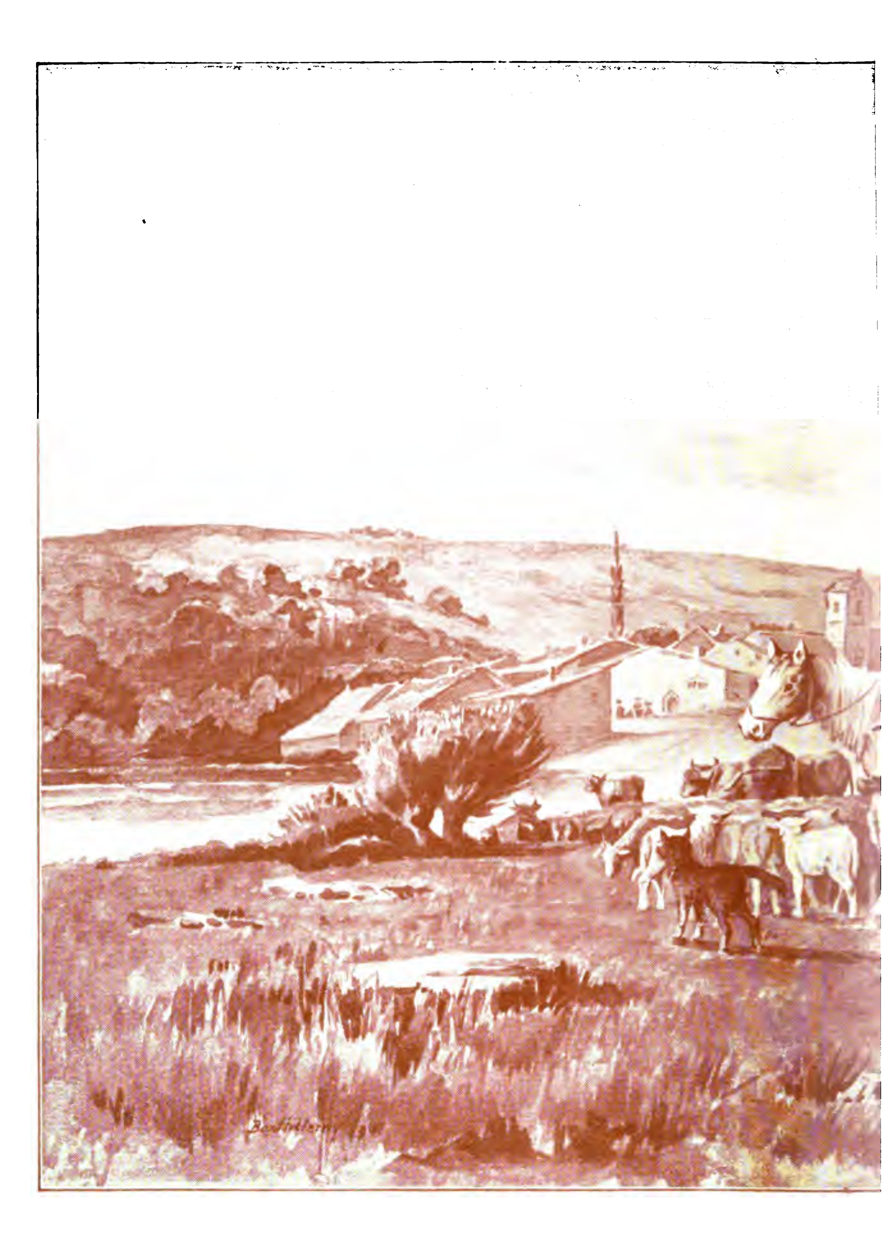
de gagnage en gagnage, les espoirs de naissances absolument livrées au hasard.

Et pourtant Jeanne était fière quand elle poussait devant elle le troupeau communal qui lui revenait parfois d'après le roulement établi[1]; elle aimait les gambades des poulains et frappait des mains pour les faire galoper; elle aimait surtout le soir, recueillie et se signant à la cloche de l'Angelus, à ramener bien intacte la fortune du village. Ses jupes retroussées, sur la plus vieille jument, elle entrait crânement, au bas de la ruelle de l'Ile, en face du château[2], dans l'abreuvoir de la Meuse qu'autour d'elle agitaient en se jouant les animaux si divers et si nombreux confiés à sa garde.

Jeanne ne savait pas monter à cheval; mais elle montait depuis son plus jeune âge et son désir était d'apprendre l'art difficile et noble de la conduite des chevaux. Elle avait au cœur ce je ne sais quoi qu'on ne peut acquérir et que

1. *Guide du Pèlerin à Domremy,* p. 17. *Procès, II.* « Aliquotiens, secundum turnum patris, animalia et pecus dictæ villæ custodiebat. »

2. Cf. Plan de Domremy. Abbé Mourot dans *Domremy et le monument national.*



Jeanne était fière quand, le soir, elle ramenait bien intact le troup

(Aquarelle



llage et le conduisait à l'abreuvoir au bas de la ruelle de l'Ile.

ey.)

les historiens de sa vie se plaisent à lui reconnaître[1].

C'est donc sur un terrain singulièrement préparé que tombent les exhortations de l'archange; au fond les voix font vibrer la corde particulièrement sensible, en s'adressant au désir secret de l'enfant, désir qu'elle n'ose pas s'avouer à elle-même, de suivre, au besoin de guider à la guerre ces hommes d'armes, ces bandes, dont le contact lui est devenu familier, dont aucun des méfaits, comme aucune des belles actions ne lui sont inconnus, grâce à la situation de Domremy, grâce aux nouvelles quotidiennes qui parviennent à ses oreilles.

Jeanne veut « apprendre à monter à cheval ». En aura-t-elle à sa portée ressources et moyens? Un but précis, une volonté ferme vont sans doute la guider, la soutenir, lui susciter les occasions et lui permettre d'oser en profiter. « Ce que femme veut, Dieu le veut... » Jeanne est femme ou va le devenir; plus que toute autre, elle est convaincue que « Dieu le veut ».

Et pourquoi ne demanderait-elle pas à ces

1. Cf. *Jeanne la Française,* par Auguste Geoffroy, p. 152.

voyageurs qui regardent en souriant ses beaux yeux d'enfant, presque d'adolescente, de faire un tour dans la rue du village? Ils se prêtent avec douceur à ce qu'ils croient être une espièglerie ou un vaniteux désir de petite fille; Jeanne, heureuse, va jusqu'à l'entrée de Greux et revient à la petite maison de Domremy, cramponnée au pommeau d'une selle guerrière ou simplement assise sur la croupe d'un cheval de bât. Jacques et Isabelle suivent de l'œil l'excursion qu'ils n'ont permise qu'à contre-cœur et récompenseront par une chopine de vin du Bois-Chenu le brave homme, soldat ou marchand, pour lequel Jeanne évoque sans doute le souvenir très cher de l'enfant laissée à son foyer.

Mais dans la famille même, Jeanne trouvera peut-être son premier instructeur. Alors, comme aujourd'hui, c'était un honneur de compter au nombre des siens un prêtre ou un soldat. Les d'Arc considéraient comme parents plusieurs prêtres et plusieurs soldats.

Si Henri de Vouthon, le curé dont nous parlerons plus loin, si Nicolas de Vouthon, le moine, ont joué un rôle dans la vie de Jeanne d'Arc, ils ne lui ont certes pas inculqué la ma-

nière de chausser les éperons, ni de forcer à partir un bidet récalcitrant. La chose paraît plus rationnelle de la part du cousin Turlot, un brave qui fut tué prématurément d'un coup de bombarde au siège de Sermaize[1], plus rationnelle encore de la part de Thiesselin, l'époux de Jeannette la marraine.

Écuyer[2], au service du seigneur de Neufchâteau, Thiesselin venait souvent à Domremy; il était l'ami de Jacques d'Arc, et, les jours de repos, en promenant son cheval, il faisait le long de la Meuse par Frebécourt et retour par Soulosse, puis la forêt de Neufays, les quelques lieues nécessaires pour entretenir la santé de sa monture et distraire le soldat inoccupé d'une assez triste garnison.

Il avait trouvé au foyer des d'Arc un second foyer paternel, heureux, comme tous les militaires, de pouvoir un instant déposer le harnois et entendre d'autres voix que les voix mono-

1. Siméon Luce, p. 70.

2. Chapoy, p. 75. — Siméon Luce, p. 354. Nous avons adopté la version la plus généralement suivie qui fait de Thiesselin de Vittel, bien qu'il fût clerc, un écuyer habitant Neufchâteau au service du duc de Lorraine.

tones qui font chaque jour, à la même heure, résonner les mêmes échos.

Et fiers, honorés de l'amitié d'un soldat, d'un écuyer, les d'Arc ont eu soin d'entretenir le lien de quasi-parenté créé jadis par le marrainage de Jeannette Thiesselin.

Bien des fois sans doute Jeanne et ses frères allèrent à la rencontre de leurs amis de Neufchâteau jusqu'au bas de la colline de Bourlémont, bien des fois aussi Jeanne prit la place de sa marraine sur la croupe du cheval de guerre, alors que Jeannette Thiesselin préférait faire à pied les mille toises qui lui restaient à parcourir.

Et le soir à la veillée, à la lumière de la lampe fumeuse, Thiesselin raconte pour la centième fois le combat de Maxey, après lequel il dut payer sa liberté à Robert de Saarbrück, le damoiseau de Commercy, d'une rançon de vingt livres[1]. Il raconte aussi les nouvelles qui courent à Neufchâteau, alors que dans un coin, en cachette, Jeanne essaie les grandes bottes ou les longs houseaux, s'adapte tant bien que mal

1. SIMÉON LUCE, *l. c.*, p. 301.

les lourds et sévères éperons, puis apparaît toute fière, en disant : « Moi aussi, je puis bien monter à cheval ! »

Et Thiesselin de Vittel, l'écuyer, bon avec les enfants comme le sont tous les militaires, répond à ses questions. Il lui dit comment il faut seller un cheval, comment il faut piquer pour accélérer, tirer pour ralentir l'allure. Jeanne fait profit de ce qu'elle entend ; avec la mémoire prodigieuse que l'histoire lui reconnaît, rien ne lui échappe, rien ne sera oublié. Dans ces entretiens familiers, nous trouvons la source des phrases, des sentences hippiques qui feront « s'estonner » plus tard les nobles compagnons de l'héroïne. Elle voulait s'instruire « en cheval » et on peut la citer comme exemple à tous ceux qui, poursuivant le même but, ne veulent pas écouter les leçons de l'expérience, même quand ils rencontrent un maître, le « *Si forte virum...* » dont nous avons parlé plus haut.

Jeanne avait donc fréquenté le cheval ; des contacts divers, des rencontres de chaque jour l'avaient initiée à la foule de détails que comporte l'éducation hippique. Il lui manquait la pratique, la longue étape qui, permettant l'essai des forces,

donne pour l'avenir la résistance à la fatigue et la confiance en soi-même ; ce qu'aujourd'hui nous appelons « l'entraînement ».

Sans doute Jeanne a déjà sur les juments paternelles parcouru bien des lieues, sans doute dans l'odyssée légendaire des gens de Domremy vers Neufchâteau[1], pauvres gens menacés dans leurs vies autant que dans leurs biens, elle se trouve en tête, à cheval, dirigeant le triste convoi et ne l'abandonnant que pour se réfugier chez « la Rousse », l'hostellière dont elle a fait passer le nom à la postérité[2] ; mais cela pour elle est besogne trop petite. Il lui faut plus longue chevauchée et ce sera l'oncle, le curé, qui lui fournira l'occasion, sans qu'elle ait divulgué ses secrets, de mettre ses forces aux prises avec la distance.

Henri, frère d'Ysabelle Romée, Henri de Vouthon comme on l'appelle suivant l'usage, est depuis longtemps curé de Sermaize, au pays champenois[3].

1. De Barante. *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. IX, p. 93, édition de 1825.

2. Chapoy, *l. c.*, p. 101.

3. Siméon Luce, *l. c.*, p. 46. — Chapoy, *l. c.*, p. 67.

Qu'il soit l'aîné ou seulement le second d'âge des oncles de Jeanne, peu importe; il est le grand homme de la famille, celui dont on parle à tout propos, dont on apprend l'existence aux nomades, aux voyageurs, qui pour un soir sont assis au foyer de Domremy, et dont on dit incidemment: « Mon frère...., ou mon oncle le curé..... » Lui, n'a pas renié cette mission de famille, ce rôle de protection, que son indépendance de prêtre riche lui permet de remplir en entier. Il a recueilli son frère Jean, le couvreur[1], et ses nombreux enfants, et Sermaize remplacera Vouthon comme siège principal de la famille maternelle de Jeanne.

C'est vers Sermaize que se dirigeront les aspirations de Jeanne adolescente, et son plus grand plaisir, une fois la promesse faite par les parents, sera de compter les jours qui la séparent d'une expédition tant désirée.

Puis, quand se lève enfin le soleil attendu, là-bas, au-dessus des hauteurs de Saint-Elophe, depuis longtemps Jeanne est debout, son léger bissac à la main, secouant le frère plus

1. Chapoy, *ibid.*

paresseux qu'elle, son compagnon de voyage, donnant à la petite jument, la « bâtière » du gagnage, le picotin du départ. Après qu'elle s'est signée en regardant l'église toute proche, après qu'elle a embrassé les siens, la voilà en croupe derrière le bon frère Jean, la voilà en route pour Sermaize.

C'est qu'il est loin de Domremy, ce grand village de Champagne! En ligne droite, il faut compter quinze bonnes lieues de pays, et par quels chemins, grand Dieu! Si de nos jours, la grande route de Bar-le-Duc à Bâle, par Gondrecourt, offre même aux automobiles des relations faciles entre les deux bassins de la Marne et de la Meuse, cette voie, au xve siècle, n'était qu'un étroit sentier. Et ce sentier même, nos voyageurs auront soin de l'éviter : il est trop fréquenté. Ce sera pour eux le val de l'Ornain au départ, ce sera le val de la Saulx dans la dernière partie du trajet; mais entre les deux, il leur faudra franchir les landes à demi cultivées de Mandres, puis des bois et toujours des bois, la forêt à perte de vue qui là-bas, vers le nord, s'appellera l'Argonne et dont le nom seul évoque la profondeur.

Jacques d'Arc ne pouvait donc laisser ses enfants faire à pied un parcours aussi long, aussi difficile et, disons le mot vrai à cette époque, aussi dangereux. Il choisissait sa jument la plus légère, celle qui pour lui-même servait de « roussin », de « courtaud » de voyage[1] quand il allait au marché de Neufchâteau ou retournait voir ses proches à Ceffonds. Il ajustait avec soin le bât que prolongeait pour l'occasion un carré de peau de mouton fixé au troussequin, attachait au pommeau pointu de cette selle rustique un sac de provisions, mettait Jeanne à cheval derrière le grand frère, puis laissait partir ses enfants à la grâce de Dieu, leur recommandant d'éviter Gondrecourt, d'éviter Bar, de ne s'arrêter qu'au milieu de la forêt, leur recommandant surtout de se hâter pour arriver là-bas, chez l'oncle, avant le crépuscule, moment des mauvaises rencontres.

Jeanne partait ainsi le cœur joyeux, se disant que c'était « bonne école de guerre ». Certes, la bidette de Jacques d'Arc n'était ni vite, ni

1. *Les Arts au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, par Paul Lacroix, p. 118.

souple dans sa marche. Les heures s'écoulaient au pas lent de l'animal habitué à creuser le sillon; parfois, quand le chemin devenait moins mauvais, Jean, à coups de son unique éperon, parvenait à obtenir cette allure intermédiaire que l'on appelait le « pas relevé », allure qui, tout en augmentant la vitesse, soulageait quelque peu la fatigue.

Et meurtrie dans sa chair, comme elle le sera si souvent plus tard [1], Jeanne n'en arrivait pas moins souriante au seuil de la cure, où le vieux prêtre, l'oncle Jean, la tante Marguerite, les cousins Perrinet, Nicolas, Perrosson, la cousine Mangotte, déjà veuve de Turlot, recevaient à bras ouverts les jeunes voyageurs [2].

Mais cette étape si longue et si pénible avait pour lendemain le repos au sein d'une famille remplie de prévenances. Combien de fois plus tard Jeanne dut-elle évoquer ce souvenir quand à l'aube, les membres encore froissés, courbaturée dans tout son corps, il lui fallait reprendre ses armes, remettre le pied à l'étrier!

1. *Jeanne la Française,* par A. Geoffroy, p. 151.
2. Siméon Luce, *l. c.,* p. 48.

C'était fête à Sermaize en l'honneur de Jean d'Arc et de sa sœur. On les voyait « demourer plusieurs jours et prendre leur logis en l'hostel de Perrinet de Vouthon, leur cousin bien prochain, comme ils disaient, et faire en icellucy bonne chère[1] ».

Ils reprenaient à regret la route du retour; mais cette fois l'étape paraissait plus courte et la bidette, reconnaissant son chemin, devait mieux répondre aux sollicitations de ses deux cavaliers.

Jeanne et ses frères, plus souvent Jean, répétaient l'excursion de Sermaize autant que le permettaient les exigences des travaux des champs et l'affection inquiète des parents. En tous cas, Jeanne pour son compte, fit plusieurs fois le voyage[2].

« Elle ne sait pas monter à cheval »; mais elle s'est efforcée d'apprendre; un peu partout elle a recueilli des principes, elle a soumis son corps à l'épreuve de la fatigue et quand ses voix la pressent de se décider enfin, elle

1. Siméon Luce, *l. c.*
2. Siméon Luce, *l. c.*

n'objecte plus le cheval, elle n'a plus le cauchemar de la chevauchée : elle est mûre pour le métier d'homme d'armes; « elle peut monter à cheval ».

Ah! elle regrettera souvent les lentes et peu fougueuses juments du bonhomme d'Arc, et le jour du départ définitif, en franchissant pour la dernière fois le seuil paternel, elle dut avoir un regard attendri du côté de l'écurie, une pensée d'adieu pour les pauvres bêtes rustiques grâce auxquelles elle pouvait sans crainte, quelques jours plus tard, dire à Robert de Baudricourt : « Faites-moi donner un cheval..... »

CHAPITRE II

VAUCOULEURS

« *FAITES-MOI DONNER UN CHEVAL ET DES ARMES* »

La garnison de Vaucouleurs. — « A cheval, la Pucelle ! » — Atelier de confections chez Le Royer. — Les chevaux du xve siècle. — Le cheval de seize francs de Durand Laxart. — L'entrevue de Pouilly et l'Emprise de la gueule du dragon. — La cour de Lorraine. — Jeanne à cheval devant Charles II. — Portrait de Jeanne d'Arc. — Le costume. — L'équipement. — Le départ.

L'année 1429[1] s'ouvrait pour la garnison de Vaucouleurs sous de bien noirs auspices[2]. Si les hommes d'armes qui la composaient avaient eu pendant l'été, même au cours de l'automne, occasion de s'entretenir la main par des coups audacieux, par des sorties, véritables razzias le long de la vallée de la Meuse et dans tout le Bassigny, ils ne vivaient plus que de la triste vie d'hommes d'action enserrés dans les rem-

1. Nouveau style. L'année au moyen âge commençait seulement à Pâques.

2. Chapoy, p. 130, *l. c.* — Siméon Luce, p. 163, *l. c.*

parts d'une forteresse destinée à tomber tôt ou tard, sans doute dès le premier printemps.

Cette trêve de l'hiver leur semblait de mauvais augure. Elle prouvait que leurs ennemis de tous les jours ne voulaient plus dépenser ni hommes ni argent pour un siège que conduisaient d'eux-mêmes les événements.

L'inaction ne pesait donc pas seule aux hommes d'armes de Vaucouleurs. Ramassis de mercenaires, ralliés à coups d'argent aux débuts, restés ensuite par le dévouement qui enchaîne tout soldat à la défense d'une cause pour laquelle il a combattu, originaires de Champagne, de Lorraine, du duché de Bar, voire même des bords du Rhin, ils interrogeaient fiévreusement leur chef et, dans ses réponses évasives, dans son attitude de diplomate, n'avaient pas de peine à lire le doute, l'hésitation de l'ambitieux qui va bientôt tourner sa voile du côté où souffle le vent de la fortune[1].

Il était pourtant à plaindre, ce Robert de Baudricourt, qui avait su conserver à la France le petit territoire de Vaucouleurs, îlot perdu que

1. Siméon Luce, p. 169.

n'avaient pu encore aborder ni les Anglais, maîtres de la Champagne, ni les Bourguignons, alliés du duc de Lorraine.

Les hésitations, la désespérance même étaient permises à ce brave et pour le blâmer, comme la plupart des historiens ne manquent pas de le faire, il conviendrait tout d'abord d'instruire le procès de ceux-là si nombreux qui, sans lutte, sans résistance, avaient changé la couleur de leur étendard[1].

On s'ennuyait donc ferme à Vaucouleurs dans les premiers jours de janvier et la tristesse d'une inaction forcée se trouvait augmentée au centuple par l'angoisse morale qui faisait à chacun se demander : « Où est mon devoir? Où m'appelle la fortune? »

Aux heures de découragement et de doute, le moindre événement qui traverse la vie frappe d'une acuité particulière et plus forte; souvent à ces heures-là un détail insignifiant fait vibrer des cordes préparées par une tension nerveuse, qui seraient restées muettes à tout autre moment.

---

1. Wallon, Introduction à la *Vie de Jeanne d'Arc*.



Ne nous étonnons donc pas de voir Vaucouleurs ému, un matin où Baudricourt avait dit en riant à ceux qui l'entouraient : « Vous savez, mes amis, la Pucelle est revenue, elle est chez Royer le charron[1]. »

La Pucelle, c'est notre Jeanne que nous avons laissée à Domremy, notre Jeanne qui, pour la deuxième fois, vient bravement, sans détours, demander au représentant du roi de France « un cheval et des armes ».

Les soldats de Vaucouleurs la connaissaient bien ; ils se souvenaient de son arrivée l'année précédente, au moment des fêtes de l'Ascension[2] ; ils se rappelaient surtout qu'elle était belle fille, qu'ils avaient reproché à Baudricourt son trop brusque renvoi, alors qu'ils se promettaient « avec elle de s'esbattre en péché[3] ». Pour ces militaires inoccupés, ce fut sans doute la distraction à la mode d'aller au foyer du charron rendre visite à celle qui osait prétendre les conduire à la guerre[4].

---

1. WALLON, *Histoire de Jeanne d'Arc.*
2. *Ibid.*, p. 136.
3. *Chronique de la Pucelle.*
4. CHAPOY, *l. c.*, p. 130 et suiv. — WALLON, *l. c.*, p. 40.

Ne nous semble-t-il pas entendre les plaisanteries que ne manquent pas de lui adresser ces visiteurs qu'elle n'a pas conviés, mais dont la venue est loin de lui déplaire, parce qu'elle voit en eux les compagnons d'un départ prochain et les fidèles de l'avenir?

Blanchis sous le harnois ou tout jeunes échappés de la maison paternelle, élevés à l'école de luttes presque quotidiennes, d'un perpétuel « débrouillez-vous », ces rudes avaient acquis du moins la haute opinion de leur valeur, le mépris de la fatigue et la prétention qui tient tant au cœur, celle de savoir monter à cheval.

Aussi, quand Jeanne par la seule autorité de son attitude les a réduits au respect[1], est-ce au cheval toujours qu'ils doivent revenir : « Ma pauvre fille, comment pourras-tu monter à cheval? »

C'est qu'elle ressemblait peu à une écuyère, notre future héroïne! Elle était venue de Domremy avec sa robe rouge[2], celle qu'elle portait

1. *Chronique de la Pucelle.* « ..... Mais aussitôt qu'ils la voyaient, ils étaient refroidis et ne leur en prenait volonté. »

2. « Ipse testis vidit dictam Johannam indutam pauperibus vestibus, rubris, muliebribus. » *Procès,* II, 436.

là-bas; elle était encore paysanne et, certes, il était difficile de la supposer, de l'entrevoir vêtue d'une armure, galopant à la tête de cavaliers dont les plus jeunes chevauchaient depuis longtemps, alors qu'elle filait encore sa quenouille sur les bords de la Meuse.

Elle avait beau leur dire : « Je puis monter à cheval »; elle avait beau leur dire : « Faites-moi donc essayer devant vous », ils se regardaient en riant, rappelaient les noms de leurs montures et s'esclaffaient : « Je voudrais la voir sur Bourguignon....., et moi sur le Lorrain....., et moi sur Intrépide....., elle ne serait pas si fière! »

Puis à ces visites quotidiennes, agréables après tout, puisqu'elles lui permettaient de se faire connaître, presque de s'affirmer, venaient s'ajouter, pour Jeanne, l'ennui, le martyre des longs défilés à l'heure du couvre-feu. On dormait dans l'humble maison de l'artisan ou du moins on eût voulu le faire; mais le bruit des pas lourds que soulignait le cliquetis des éperons ne laissait aucun doute sur les odieuses tentatives qui se manifestaient par des coups d'épée dans les volets bien clos, par des cris

ironiques, que répétait l'écho du vieux donjon: « A cheval, à cheval, la Pucelle! »

Quelque quinzaine plus tard, tout autre se présente l'aspect de la place d'Armes[1]. Les visites, certes, sont de plus en plus nombreuses à la porte des Royer, et les gradins[2] de pierre qui de la basse ville conduisent au terre-plein de leur maison n'ont jamais été plus fréquemment gravis. L'épreuve a-t-elle eu lieu? Jeanne est-elle montée à cheval, relevant les défis? Nous croyons plutôt qu'elle a su communiquer un peu de sa foi, de cette foi qui soulève les montagnes; nous croyons qu'elle a commencé à s'imposer et n'en voulons pour preuves que les mains loyales qu'elle a serrées, celles de deux braves soldats : Jean de Metz et Bertrand de Poulangy[3]. Avec eux, les gens de guerre l'ont acceptée; le peuple, lui, ce peuple dont elle sort, reconnaît en elle l'héroïne prédite par Merlin : « La Gaule sera sauvée par une

1. Marquis DE PIMODAN, *La première étape de Jeanne d'Arc*, p. 7, note.

2. *Ibid.*

3. *Procès*, II, 435 et 457.

vierge qui chevauchera sur le dos des sagittaires[1]. »

Henri le Royer, l'hôte de Jeanne, était charron de son état; il n'avait sans doute jamais songé que sa maison pût, même pour quelques jours, devenir un atelier de confections, et cependant chez lui, nous voyons réunies toutes les femmes de Vaucouleurs qui savent tirer l'aiguille ou manier les ciseaux. Dix fois pour une on prend les mesures, on essaie sous le plus futile prétexte et, sans savoir que l'on est aussi bien dans la vérité, on espère travailler pour la France. Il s'agit en effet d'habiller la Pucelle[2], de faire d'elle quelque chose qui ressemble à un soldat, et ces mains inexpérimentées doivent trembler un peu en coupant le justaucorps et en taillant les chausses.

Jeanne, toujours calme, parce que son regard est fixé sur l'avenir, se prête avec reconnaissance à ce que les bonnes commères lui demandent. Les modèles ne manquent pas et ses nouveaux amis, les hommes d'armes qui lui

1. Prophétie rappelée par Christine de Pisan dans son poème sur la Pucelle.

2. Déposition de Jean de Metz.

seront dévoués jusqu'à la fin, ont apporté les patrons, ont donné leurs conseils, ont expliqué ce qui convient le mieux pour le voyage, laissant à d'autres le soin d'indiquer plus tard ce qu'il faudra pour la bataille.

« Avant tout, disait certainement Jeanne, que l'on se presse! » et en reconduisant avec force remerciements les ouvrières volontaires, les collaboratrices de sa mission, elle leur criait du seuil : « N'oubliez pas les aiguillettes! » ou bien : « Activez les houseaux! »

A la porte même, Durand Laxart, l'oncle, attendait. Allain aussi était là, puis encore des hommes d'armes, souvent enfin ce petit groupe inévitable d'oisifs qui semblent sortir de sous terre toutes les fois que se débattent les conditions d'un marché. Il fallait un cheval pour aller à Chinon; tout le monde le savait à Vaucouleurs, même aux environs, et quels que soient l'époque ou le lieu, ceux qui ont besoin d'un cheval sont sûrs que l'on viendra leur en offrir plusieurs. La race des maquignons n'est pas un produit de notre civilisation moderne, et devant la maison des Royer durent certainement défiler tous les spécimens disponibles du

bâtier, du courtaud, du roussin, du bidet, de l'ambleur, de la haquenée, du palefroi, du destrier.

Ces noms datent de loin; on les prononçait aux croisades[1]. De nos jours, ceux qui s'occupent de science hippique les entendent ou les lisent quelquefois encore, parce qu'ils sont restés vivaces dans la langue et dans le cœur du peuple français, ce peuple qui fut longtemps le peuple cavalier par excellence.

Le destrier, au xv[e] siècle, est toujours le grand cheval, le cheval de combat. Nous l'appellerions aujourd'hui « cheval de guerre ».

Il a pour lui la taille, le poids qui assure la puissance du choc; mais il est maniable aussi, léger dans son encolure, facile à diriger dans sa bouche[2]. C'est le cheval de bataille dans toute l'acception du terme, et le grand seigneur, le chef qui commande à de nombreuses lances, pourra seul se vanter de le posséder dans ses écuries.

Lui-même le ménagera, et les grands jours

1. Brunetto Latini, *Trésor de toutes choses*, xiii[e] siècle.

2. Cardini, *Dictionnaire d'hippiatrique et d'équitation*. — Capitaine Champion, *Du cheval de selle français*, p. 14.

de parade, les jours de combat, les jours enfin où l'on sort ce que l'on a de plus brillant, chevalier en armure ou en justaucorps de velours et destrier bardé de fer ou caparaçonné de cha-



Le destrier.

(*Aquarelle de H. Dudier.*)

toyantes étoffes s'avanceront au milieu de badauds extasiés ou courront sus à l'ennemi.

Les destriers étaient les grands chevaux du proverbe, sur lesquels encore aujourd'hui on

ne monte que dans les occasions exceptionnelles[1].

Plus humbles sont les palefrois, les haquenées, les amblans ou ambleurs; mais combien plus utiles! Nous les appellerons « chevaux de service de l'époque », ceux qui font les routes, les longues étapes, la guerre aussi, quand il le faut. Ils sont employés surtout « afin de chevaucher à l'aise de son corps[2] ». Franchement on leur devait quelque reconnaissance d'épargner la fatigue, alors qu'une dizaine, qu'une vingtaine de lieues même semblaient étape ordinaire aux voyageurs aussi bien qu'aux courriers.

L'offre vient toujours à la demande et l'animal utile se crée suivant les besoins. Le cheval ambleur répondait à une nécessité et cette allure de l'amble qui n'est ni trot ni galop, mais qui souvent donne une vitesse intermédiaire, permettait au cavalier, par la douceur des réactions, d'arriver dispos à son gîte, sans avoir perdu trop de temps sur la route.

L'amble était-il naturel ou acquis? De savants

1. Paul Lacroix, *Les arts au moyen âge*. — Capitaine Picard, *Origines de l'école de cavalerie*, pp. 60 et suiv.

2. *Ibid.*



hippologues se disputent encore sur cette question et les Américains, si fiers aujourd'hui de leurs très brillants ambleurs, ne peuvent eux-mêmes résoudre le problème.



La haquenée.

(Aquarelle de H. Doldier.)

Quoi qu'il en soit, l'amble paraît avoir été au moyen âge l'allure préférée de tous ceux qui par plaisir ou besoin avaient à parcourir de longues distances[1].

1. Cardini, *l. c.*

Mais il fallait être riche pour s'offrir luxe et commodités pareils. L'ambleur, qu'il s'appelât haquenée ou palefroi était cher, justement parce qu'il était utile ; il était difficile à trouver, enlevé la plupart du temps, réquisitionné ou volé par les gens de guerre.

Le bidet venait juste à point pour offrir ses services au voyageur moins pressé, à l'homme d'armes moins riche ou moins heureux, à tous ceux enfin qui n'avaient pu rencontrer meilleure monture.

Si l'amble met en branle la machine animale par l'action alternative des bipèdes latéraux, le « pas relevé » fait se succéder les appuis dans l'ordre de la marche au pas, mais à une vitesse telle que le trot est tout près, et que parfois l'œil doit s'avouer impuissant à distinguer l'allure. Le bidet marche d'habitude le « pas relevé », et jusqu'aux chemins de fer, il est resté dans toute l'Europe le cheval du marchand, du bourgeois, du voyageur tranquille. Nous serions étonné qu'en Bretagne ou en Normandie il n'en susbsistât pas quelques derniers échantillons.

Au xve siècle il faut absolument monter à

cheval pour peu que l'on se décide à quitter le foyer domestique, et la plupart des gens du peuple n'ont à leur disposition ni ambleurs ni bidets de pas relevé. Tous les chevaux peuvent se monter et comme on disait alors : « Toute monture peut sentir l'éperon[1]. » Aussi « bâtiers, roussins, courtauds », ces animaux faits « pour somme porter[2] », doivent-ils plus souvent qu'à leur tour, servir de chevaux de voyage. Ils traînent la charrue dans la vie normale ; cela ne les empêche pas, chargés d'un lourd et double bât ou montés presque à cru par leur propriétaire, de pouvoir tout comme d'autres, plus lentement sans doute, mais aussi sûrement, parcourir le chemin.

C'est dans le mélange très hétéroclite de ces chevaux moyen-âgeux que Durand Laxart, aidé de Jacques Allain, sous les yeux attentifs de Jeanne, devait exercer son choix. Les palefrois, les destriers, les haquenées, les amblans étaient rares. Tout au plus pouvait-on honorer d'un de ces noms quelque débris revenu usé de la pré-

1. P. Lacroix, *l. c.*
2. *Ibid.*

cédente campagne, peut-être aussi la monture d'un homme d'armes blessé ou malade, peut-être enfin le cheval d'un soldat qui voulait s'offrir un équipement neuf, laissant au hasard de la fortune le soin de le remonter pour le printemps.

Le spectacle est peu banal, assurément, de cette singulière commission composée de deux paysans et d'une jeune fille, cherchant à découvrir le cheval très bon marché qui va conduire près du roi, à l'autre bout de la France, la future libératrice.

Durand Laxart n'est pas riche; son camarade l'aide, il est vrai; mais à eux deux, ils n'osent risquer une grosse somme, certains qu'ils se croient de n'être jamais remboursés. Ils se trompent sur ce point[1]; mais qui donc à leur place eût escompté l'avenir?

Et Jeanne, sans doute, dut voir à plusieurs reprises s'éloigner le cheval rêvé; elle dut le suivre d'un œil de regret, ne voulant pas pousser son oncle qui a déjà tant fait pour elle, à vider complètement son escarcelle en subissant

1. *Procès*, II, 445.

les exigences d'un vendeur trop difficile. Sans doute aussi elle dut essayer les bidets sur lesquels il fallait bien se rabattre, et, en descen-



Bidet, courtaud, roussin.

(*Aquarelle de H. Doldier.*)

dant de cheval, dire à Durand : « Non, ce n'est pas encore cela. »

Le premier cheval de Jeanne était appelé seulement à la conduire tant bien que mal à

Chinon. Le roi saurait là-bas lui fournir meilleure monture. Ainsi raisonnait Laxart en mettant de côté les seize francs qu'il consentait à risquer dans l'aventure.

Ce chiffre étonne toujours quand, sans réflexion, le lecteur d'une vie de Jeanne d'Arc tombe sur ces lignes : « Le premier cheval de l'héroïne fut acheté par son oncle pour la somme de seize francs[1]..... »

Quel était donc le prix d'un cheval au xve siècle et que valaient, rapportés au cours d'aujourd'hui, les seize francs de Durand Laxart ?

Il est d'usage courant d'affirmer : « Un cheval n'a pas de prix. » C'est un vieil adage qui sera vrai tant que se rencontreront des vendeurs et des acheteurs, tant que se produira la rencontre de celui qui a besoin d'un cheval et de celui qui a besoin d'argent.

S'il existe une marchandise vivante variable essentiellement suivant sa qualité, suivant les conditions momentanées de l'existence, suivant

1. Déposition de Jean de Metz, *Procès*, II, 445. — Déposition de Durand Laxart, *ibid.*, 457. « ..... Equum pretio duodecim francorum. » Voir plus loin l'explication qui paraît plausible de la différence des deux témoignages.

la paix ou suivant la guerre, on peut dire que c'est le cheval, sans lequel ni transports, ni concentrations de troupes ne sauraient s'effectuer.

Au moyen âge, plus encore qu'aujourd'hui, le cheval était l'agent unique de toute mobilité; il avait pour piédestal les assises solides, dont l'architecte pouvait signer « 'Ανάγκη », le mot fatidique de l'antiquité que notre langue traduit par celui de « nécessité ».

Donner un cheval, un vrai destrier, passait pour un cadeau royal et, à notre époque même, les peuples d'Orient sont restés fidèles à cette tradition.

Quand chez eux un chef ou un monarque veut honorer un souverain ami, la liste des cadeaux commence toujours par un cheval. Louis XIV avait déjà ses écuries pleines, sans quoi le barbe fameux qui partit fonder en Angleterre la race moderne du pur-sang n'eût peut-être pas quitté la France.

Mieux inspirés nous paraissent nos présidents, qui régulièrement envoient aux haras, quand ils en sont dignes, ces présents très royaux dans lesquels nous saluons avec plaisir

les vestiges de mœurs cavalières d'un autre âge.

Les 10 et 11 juillet 1419 se rencontraient à Pouilly, à une lieue de Melun, deux princes que le devoir eût dû réunir dans une commune action, mais que la politique séparait à tout jamais. L'un était Jean sans Peur, duc de Bourgogne, l'autre, le très jeune Dauphin de France, le futur Charles VII. Les cadeaux furent d'autant plus somptueux que les rapports étaient plus tendus, et au « riche fermoir d'or garni de très gros diamants » qu'apportait le vassal peu fidèle, le Dauphin répondit par « un coursier baibrun à longue queue[1] ». Le peuple cria « Noël », dit la chronique. Ce peuple ne vit certainement pas le très riche fermoir, mais il vit le cheval et jugea bien que c'était un cadeau de roi.

Quelque trente ans plus tard, alors que Jeanne d'Arc avait disparu de la scène de l'histoire, René d'Anjou, roi des Deux-Siciles, organisait à Saumur une grande fête, hippique comme toutes celles de l'époque, comme toutes celles aussi qui par une très curieuse coïnci-

1. Religieux de Saint-Denis, t. V, p. 584.

dence se donnent encore aujourd'hui au même lieu. Quelques-uns des compagnons de l'épopée prenaient part à la lutte et les spectateurs se montraient avec respect Xaintrailles et Dunois dont nous parlerons si souvent.

Dans ce tournoi resté légendaire sous le nom de « l'Emprise de la Gueule du Dragon », dans cette solennité où l'on peut voir l'état d'âme de la noblesse d'alors, enfin délivrée de la lutte quotidienne, quel est le premier prix donné à la valeur heureuse, au succès couronnant l'adresse? C'est un cheval, un destrier, que Florigny, le vainqueur, enfourche en saluant Jeanne de Laval, la jeune reine de beauté qui préside au champ clos[1].

Faut-il, pour rehausser l'éclat du triomphe, rappeler les autres récompenses? Le second, Ferri de Lorraine, recevait une boîte d'or enrichie de diamants et, ce même jour, une centaine de rubis et de pierres précieuses venaient consoler ceux que les hasards de la lutte n'avaient pas favorisés.

1. Capitaine Picard, *Origines de l'école de cavalerie*, t. I, p. 67 et suiv.

Le beau destrier, le cheval dont les formes élégantes ne font qu'affirmer la qualité, reste donc à cette époque le présent le plus estimé de ceux que peuvent échanger les princes, le prix le plus envié des luttes chevaleresques.

Ce n'est certainement pas dans cette catégorie que chevaliers, écuyers, hommes d'armes pouvaient espérer se remonter. Il leur fallait en rabattre et, quand le hasard ne leur fournissait pas un cheval au moins possible pour la bataille, ils ne payaient pas beaucoup plus cher que ne le fera Durand Laxart. Nous n'en voulons pour preuve que l'ordonnance du duc de Bourgogne par laquelle le plus mauvais des chevaux d'un homme d'armes devra valoir trente écus [1].

Comme nous le verrons plus loin [2], les variations constantes du cours des monnaies ne permettent aucune évaluation de valeur relative. Le poids de l'étalon d'or peut seul nous servir de guide.

Ce sont en effet seize francs d'or que Durand

1. Capitaine Picard, *Origines de l'école de cavalerie*, t. I, p. 73.

2. Chap. VI.

Laxart tirera de sa bourse, et le franc, qu'il fût frappé à l'effigie du roi Jean, de Charles VII ou de Henri VI d'Angleterre, pesait plus de trois grammes, c'est-à-dire un poids très voisin de celui de notre pièce de dix francs[1].

Aujourd'hui, sans doute, il serait difficile de trouver sur un marché, pour seize pistoles, un cheval capable de faire de la route à une vitesse assez rapide. Il suffira cependant à peine de doubler la somme, et le bidet susceptible de porter un poids relativement léger, chez lequel on ne cherchera qu'une santé robuste, de bons membres et un peu d'allures, se rencontrera partout pour trois cents francs. Nous fixons ce chiffre pour donner une idée nette de ce que pouvait être le cheval de Jeanne à son départ de Vaucouleurs. Ce serait aujourd'hui le cheval de cent écus.

Sans doute Durand Laxart va se décider quand un bruit qui s'est répandu dans la ville augmente encore son hésitation. Le duc de

1. Marquis DE PIMODAN, *Première étape de Jeanne d'Arc*, p. 9, note 7. — DOM CALMET, *Histoire de Lorraine*, t. III, Dissertation sur les monnaies, pp. XCIX et suiv.



Lorraine, plus connu certes à Vaucouleurs que le pauvre roi de France, demande à voir la petite paysanne, soi-disant inspirée, dont la réputation est déjà parvenue jusqu'à Nancy. Baudricourt confirme la nouvelle et, comme il ne peut rien refuser à son puissant voisin, l'avis équivaut à l'ordre d'un départ immédiat.

Jeanne est dans la joie. L'inaction de Vaucouleurs, où « le temps lui pèse comme à une femme qui va être mère[1] », se trouve enfin rompue par un voyage qui lui semble avec raison la première étape vers la consécration officielle de sa mission. Elle verra un souverain, elle fréquentera les grands et ne désespère pas de les entraîner à sa suite, au secours de la France.

La cour de Lorraine jouissait alors dans toute l'Europe d'une juste réputation de richesse et d'élégance que lui assuraient la puissance du vieux duc, son amour pour les plaisirs et les plus brillantes distractions. Charles II, malade, sentant sa fin prochaine, s'imaginait sans doute que la petite paysanne, envoyée

1. *Procès* II, p. 447, déposition de Catherine Le Royer.

de Dieu, pourrait le guérir; les courtisans comptaient que leur maître aigri par la souffrance, prendrait de la bonne humeur en plaisantant la jeune fille; tous enfin voyaient dans



Sceau de Charles II, duc de Lorraine.

(D'après l'empreinte conservée au Musée lorrain de Nancy.)

la venue de Jeanne quelque chose de nouveau, que la curiosité rendait encore plus piquant.

A cette cour de Lorraine, un tout jeune homme cependant semblait s'élever plus haut,

se demander si le salut de la France n'était pas déjà en route, si son devoir à lui ne l'appelait pas aux côtés de l'héroïne : René de Bar, le gendre du duc de Lorraine, ne déguisait guère ses sentiments tout favorables à la cause de Charles VII. Il ne rêvait alors que luttes et batailles, et sa très brillante destinée lui permettra de réaliser ses rêves. Nous avons déjà évoqué son souvenir en rappelant plus haut le somptueux tournoi qu'il donna sur ses terres d'Anjou, à Saumur, en 1446. Jeune, vaillant, prêt à se dévouer pour les nobles entreprises, ce fut lui sans doute qui demanda la venue de Jeanne à la cour de Lorraine, qui lui servit de guide et de protecteur ; il en fut récompensé, car il eut l'honneur d'être choisi par elle comme le premier de ses compagnons d'armes et ce ne fut pas sa faute si la politique des siens l'empêcha de répondre de suite à cet appel.

René d'Anjou, celui qui est resté si populaire sous le nom du « bon roi René », mérite bien les quelques lignes que nous venons de lui consacrer. Poète, écrivain, peintre, avant tout cavalier, il était passé maître dans le noble art de l'équitation, et son *Traictié de la forme et*

devis d'ung tournoy, illustré de sa main, nous montre quelle place, même en ses rares loisirs, le cheval occupait dans sa vie[1].

Ce fut sans doute une distraction pour quelques gentilshommes de Nancy d'aller à la rencontre de Jeanne. On la leur avait déjà décrite maintes fois; ils voulaient juger par eux-mêmes afin de pouvoir les premiers prendre l'importance des gens renseignés, de ceux qui ont vu de leurs propres yeux. Ils durent raconter le jour même en quel modeste équipage et peu brillante société ils avaient rejoint la Pucelle.

Jeanne n'a pas encore revêtu le costume qu'on lui prépare; ce départ précipité a surpris les ouvrières de Vaucouleurs. Il n'avait même pas fallu songer à profiter de ce qui était à moitié terminé, et la jeune fille, en annonçant son prochain retour, s'était bornée à recommander une fois de plus de ne pas perdre de temps.

Elle n'ose toutefois se présenter à la cour dans le costume par trop rustique qu'elle apporta de Domremy. Son nouvel ami, Jean de Metz, trouvera dans la garde-robe de ses ser-

1. *Œuvres du roi René,* publiées par M. DE QUATREBARBES.

viteurs les indispensables chaussures, houseaux, culotte qu'elle s'ajustera tant bien que mal, les recouvrant de son meilleur corsage et de sa plus belle jupe avant de monter en croupe derrière l'oncle Laxart. Allain les accompagnera et Jean de Metz, jusqu'à Toul, fera aux voyageurs un petit bout de conduite. Les chevaux sont des chevaux d'emprunt; peut-être Baudricourt qui n'épargne rien pour plaire au duc de Lorraine les a-t-il lui même offerts[1].

De Vaucouleurs à Nancy, l'étape n'est pas très longue : cinq lieues de moins que la distance de Domremy à Sermaize; puis la route est belle et le sauf-conduit envoyé par le duc donne pleine sécurité. Aussi, après avoir serré la main du dévoué Jean de Metz, la Pucelle n'a-t-elle plus qu'une préoccupation : comment sera-t-elle reçue à Nancy, comment surtout in-

1. Nous avons adopté la version de Durand Laxart, d'après laquelle le cheval de Jeanne ne fut acheté et les vêtements terminés qu'au retour de Nancy. Jean de Metz, seul de tous les témoins, dit que Jeanne avait cheval et vêtements avant de partir à la cour de Lorraine. Nous croyons qu'il ne veut parler que des vêtements prêtés, d'après son propre témoignage, par ses serviteurs et d'un cheval également emprunté par Jeanne.

Procès, dépositions de Durand Laxart et de Jean de Metz.

spirera-t-elle confiance, prouvera-t-elle qu'elle peut accomplir ce qu'elle demande à tenter?

Quelques années auparavant, Jeanne répondait à ses voix: « Je ne suis qu'une pauvre fille qui ne sais ni monter à cheval, ni conduire une guerre..... », et voici, par une suprême ironie, que des lèvres du premier prince qui l'accueille tombent ces mots de dédain : « .....Comment, tu ne portas jamais d'armes, tu ne fus jamais à cheval[1]! »

Il faut bien croire que Jeanne n'est plus l'humble enfant du Bois-Chenu, car au vieux guerrier qui l'interroge, arrive ferme et drue cette réponse pleine d'aplomb, d'audace, de promesses aussi : « Quand j'aurai un cheval et un harnachement, aussitôt je monterai; la verra-on si je ne scais guider[2]. »

Jeanne a-t-elle déjà, pendant les quelques jours de Vaucouleurs, essayé de monter à cheval comme les hommes d'armes? Se fie-t-elle seulement à l'expérience et à la pratique qu'elle s'est efforcée d'acquérir à Domremy? Peu im-

1. Chapoy, *l. c.*, p. 135.
2. *Ibid.*



porte; elle est sûre d'elle-même, prête à subir l'épreuve, certaine de convaincre, et les sourires du duc de Lorraine, accentués par ceux de ses courtisans, ne l'intimideront pas un seul instant.

L'occasion était trop belle d'offrir une distraction au malade, la curiosité de tous se trouvait trop éveillée pour qu'on ne prît pas au mot la jeune fille hardie qui osait contredire le prince. Point n'était difficile de trouver sur-le-champ équipement, cheval et armes. Un page fournira le justaucorps, ajustera les éperons, et, sans plus tarder, la foule des jeunes seigneurs, vivement intéressés, accompagne Jeanne à l'écurie située alors à l'endroit qui, depuis, s'est appelé « les Pieds-Deschaulz ».

Simplement, sans hésiter, sans mettre le pied à l'étrier, Jeanne « dedans la selle se rua » du coursier qu'on venait de sortir pour elle. C'était un brillant début, et dans le cœur de ceux qui la suivirent jusqu'au perron du château, sa cause était presque gagnée.

Aussi quand, prenant la lance qu'on lui tend, elle exécute la course comme le meilleur des chevaliers, l'étonnement fait place à une véri-

table stupeur[1]. C'est qu'au moyen âge, courir la lance était le critérium du cavalier; là, s'affirmait la science de l'écuyer, aussi bien que la vigueur et l'adresse du soldat.

On courait les lances dans les tournois, et l'art suprême consistait à sortir l'adversaire de sa selle et de ses étriers, en évitant pour soi-même le choc violent qui désarçonne. On courait les lances sur la quintaine ou le faquin; c'est à peu près l'exercice que nous avons conservé sous le nom de courses de tête; on courait enfin les lances dans le vide, prenant la position du choc et au bout de la piste, par une savante demi-pirouette, couvrant de nouveau le terrain parcouru. C'est la passade furieuse, si difficile à exécuter.

Jeanne n'avait pas d'armure. Sa façon de sauter à cheval nous le prouve[2]. Ce fut donc dans le vide ou sur la quintaine qu'elle courut sa première lance. Si humble et si modeste

1. Voir le récit de cette scène dans Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. III, p. 551 ; Chapoy, p. 135, *l. c.*

Un certain nombre d'historiens lorrains ont dans ces derniers temps émis des doutes sur la véracité du récit de Dom Calmet. Nous avons adopté la version jusqu'ici généralement admise.

2. *Origines de l'école de cavalerie*, t. I, p. 57.



qu'elle pût être, quand, essoufflée et rougissante, elle arrêta son coursier en sueur, puis sauta légèrement à terre, elle dut, certes, éprouver la satisfaction d'amour-propre, la pointe d'orgueil qui, la prouesse accomplie, chatouille le cavalier.

Elle recueillait à cet instant le fruit de sa persévérance, de sa ténacité; elle n'avait jamais perdu une occasion de monter à cheval, et peu à peu, sans qu'autour d'elle on s'en fût aperçu, elle avait appris l'équitation. Elle savait monter à cheval.

Pour la première fois, elle apparaissait vêtue en homme, la lance à la main, sur un vrai destrier, et devant une des cours les plus brillantes de l'Europe, elle était applaudie, recevait en quelque sorte son brevet, devenait pour toujours, aux yeux de tous, « Jeanne d'Arc l'écuyère ».

Le vieux duc était quelque peu ébahi. Tant de hardiesse et de bonne grâce au service d'une volonté aussi ferme l'avait de plus profondément ému. S'il ne put accorder à Jeanne le compagnon d'armes qu'elle lui demandait, son propre gendre, René de Bar et d'Anjou,

du moins voulut-il lui prouver le plaisir que lui avait procuré sa visite, peut-être aussi secrètement l'encourager pour l'avenir. Il lui donna quatre francs et, dit-on, un cheval noir[1].

Les quatre francs passèrent vite dans la bourse de Durand Laxart et c'est sans doute à cause de ce remboursement anticipé qu'il dira plus tard n'avoir dépensé que douze francs à l'achat du cheval de Vaucouleurs[2].

Quant au coursier noir, « pili nigri », fut-il réellement donné ou les contemporains ont-ils confondu le cheval monté par Jeanne à Nancy avec un cadeau que lui eût fait Charles II?

On ne saurait le préciser; mais nous ne trouvons plus tard aucune trace de ce cheval. Peut-être était-il tellement mauvais qu'il fallut s'en débarrasser, peut-être subit-il au retour quelque accident le rendant impropre au grand voyage, peut-être enfin servit-il à Jeanne de cheval de rechange. Il paraît cependant bien improbable que les nombreux témoins du départ n'en eussent, dans ce cas, fait aucune

1. *Procès*, II, 391 et 444.
2. Marquis DE PIMODAN, *l. c.*, p. 9, note 7.

mention, alors que tous rappellent le bidet acheté par Durand Laxart.

On savait déjà, dans Vaucouleurs, le bienveillant accueil que Jeanne avait reçu à la cour de Lorraine; aussi la rentrée de nos voyageurs, le dimanche des Bures, fut-elle triomphale. Baudricourt, en bon politique, est devenu presque souriant. Et Jeanne radieuse ne sait comment remercier les braves femmes de Vaucouleurs qui lui apportent, chez Catherine Le Royer, tout finis, bien solides en même temps que presque élégants, les habits tant désirés. Durand Laxart s'est décidé, et un paysan de Montigny lui a enfin livré le cheval que Jeanne ne quittera plus qu'à Chinon. Le départ est proche; quelques jours restent à peine, temps consacré par les compagnons à faire leurs derniers adieux.

Profitons nous-même de ce répit pour essayer de dépeindre sous son costume d'homme d'armes notre jeune paysanne de Domremy.

Jeanne n'a guère plus de dix-sept ans[1] et cependant, au dire des nombreux contempo-

1. Pour le portrait de Jeanne d'Arc et les citations qui y sont incluses, se reporter aux dépositions du *Procès*. Cf. aussi Siméon Luce, *l. c.*, notes de la p. CLXXII et suiv.

rains qui en ont déposé, elle est déjà ce que nous appelons « une superbe créature ». « Grande et moult belle », son corps tout entier respire force, santé, vigueur, que seuls peuvent apporter à cet âge la vie et les travaux des champs. Son teint bistré, ses cheveux noirs, lui donneraient l'air un peu dur, s'ils n'étaient accompagnés de grands yeux beaucoup plus doux que perçants, si en même temps la voix n'était d'une suavité toute féminine. Et puis, force et vigueur s'allient à l'élégance, à la gracilité qu'une jeune fille possède à dix-sept ans, et cet ensemble, encore indécis, inspire autour d'elle le respect et l'admiration. Pour une autre que Jeanne, il inspirerait la passion.

Il ne nous est resté aucun portrait contemporain de l'héroïne[1]; sans doute, elle n'eut jamais le loisir de poser devant un peintre et les fresques qui, sur sa maison de Domremy, la représentaient encore au XVI[e] siècle, si l'on en croit Montaigne[2], ont été complètement ef-

1. Nous devons dire cependant qu'un portrait de Jeanne est attribué à René d'Anjou, mais sans aucune preuve d'authenticité.

2. *Journal de voyage de Michel de Montaigne* en 1580 et 1581, Rome, 1774, I, 17.

facées par le temps. Quel beau tableau cependant pour un artiste que celui de Jeanne après ses premiers succès, à cheval avec son étendard, donnant des ordres aux capitaines les plus célèbres, alors que dans les nuages, on verrait apparaître la basilique de Reims, le terme souhaité! Bornons-nous à déplorer que, du vivant de Jeanne, il ne se soit pas trouvé un Bonnat pour le « portrait », un Detaille pour « le rêve ».

Mais, si la peinture fait défaut, nous devons nous en rapporter aux témoignages qui, chose très rare, concordent tous malgré leur nombre et leur diversité d'origine.

Jeanne était belle; trop d'écrivains ont exploité sa beauté, et cette beauté même fut un des griefs que mirent en avant les juges du premier procès.

Jeanne était forte, *toto corpore prævalida;* ses seins étaient développés et ce détail un peu intime nous est révélé par son plus fidèle ami, le duc d'Alençon qui, malgré le respect, ne put s'empêcher de jeter des regards indiscrets, *et aliquando videbat ejus mammas quæ pulcherrimæ erant.*

Jeanne était brune de teint; elle avait plutôt le visage bronzé de ceux qui vivent au grand air, ce visage que possèdent à la fois les ouvriers de la terre et les soldats au retour d'une longue excursion de manœuvres ou de guerre. Le terme qui l'exprime en contient lui-même l'explication, *rusticanâ facie*, c'est-à-dire la face de quelqu'un qui vit sous le ciel de la campagne.

Jeanne avait les cheveux noirs, *nigro capillo*. Les contemporains suffisaient pour nous l'affirmer. Sur ce point, un témoignage plus moderne est venu nous donner une certitude plus absolue.

En 1844, le président Tailhand[1] découvrait, dans les archives de la ville de Riom, une missive que Jeanne adressait de Moulins pour demander aux habitants des secours en matériel de guerre[2].

Jeanne d'Arc ne savait pas écrire; mais elle

1. Puisque ce nom de Tailhand se trouve évoqué par notre plume, nous ne pouvons nous empêcher d'envoyer à celui qui l'amène, au trisaïeul de nos enfants un souvenir filial, en même temps qu'à ses descendants moins éloignés un tendre et reconnaissant hommage.

2. Quicherat, t. V, pp. 147-148, et bibliothèque de l'École des Chartes, 1844, p. 519.

savait signer; elle connaissait aussi l'usage du sceau. A ce moment (9 novembre 1429), elle n'avait garde de manquer aux coutumes et n'oubliait pas de fixer, dans la cire chaude, un de ses courts cheveux. Le cheveu de la lettre de Riom était noir.

En résumé, notre héroïne se trouve de par la nature, plutôt de par la Providence, belle dans tout son être, forte dans tout son corps, et, comme don suprême, sans lequel le reste n'est rien, sa personne respire l'élégance, *competentis elegantiæ,* mérite si précieux qu'il est impossible de l'acquérir.

Nous avons décrit la femme, la jeune fille; elle paraîtra mince et petite, habillée en homme, au milieu des chevaliers, des soldats, et cette comparaison forcée nous vaut seule la description de son arrivée à la cour de Charles VII.... « *brevi quidem staturâ* ».

Les habitants de Vaucouleurs ne s'amusent pas à discuter ses mérites; ils la savent bonne, ils l'aiment et voient en elle une sainte du paradis, un archange plutôt, quand, vêtue de ses nouveaux habits, elle fait sur son nouveau cheval le tour des remparts.

Le costume lui sied à merveille, car c'est le costume des hommes d'armes et l'on peut remarquer que les uniformes, ou pour être moins moderne, les habits de guerre sont toujours brillants quand ils recouvrent l'aisance de la jeunesse.

Nous venons de prononcer le mot « d'uniforme »; il nous procurera du moins l'occasion d'expliquer qu'au xve siècle rien n'eût pu le justifier. Le cavalier s'habillait suivant sa fortune, son pays et son goût. Tout au plus, s'efforçait-il de se conformer à l'usage, et de très loin, à ce que nous appellerions aujourd'hui « la mode ».

Nous laissons ici de côté l'armure que nous aurons plus tard l'occasion de décrire, nous ne parlons que du costume de tous les jours qui sert aussi pour le voyage. Depuis longtemps déjà, la soutanelle, la robe presque traînante des chevaliers du xiiie siècle, s'est singulièrement raccourcie[1], elle n'est plus qu'un pourpoint qui ne dépasse pas la ceinture du haut-de-chausses. Des houseaux enserrent le bas

1. *Origines de l'École de cavalerie,* I, p. 64.

des jambes et les éperons se fixent par des courroies sur des souliers que les élégants portent « à la poulaine ». Un chapeau ou bien une toque ornée de plumes sur la tête, des chaînes de métal précieux autour du col, complètent le costume qui, comme le fait remarquer justement M. Siméon Luce, peut s'appeler la petite tenue d'un homme d'armes.

Après tout, c'est simplement l'habit militaire de nos jours, car si au pourpoint vous donnez le nom de dolman, aux chausses celui de culotte, si vous substituez les basanes ou la botte à leurs équivalents les houseaux, le képi au chapeau ou à la toque, vous trouverez le cavalier moderne ressemblant de façon singulière au soldat à cheval de la guerre de Cent ans.

Les habitants de Vaucouleurs n'ont, comme nous l'avons dit, manqué ni de conseils ni de modèles, et le costume de Jeanne ne différera guère que par les mesures, de celui de ses compagnons. Son pourpoint ou justaucorps est noir et se relie aux chausses qu'il supporte par de nombreuses aiguillettes. Recouvrant le tout, sans doute par un dernier respect pour le sexe, et en forme de manteau, s'étend une longue

tunique de gros drap gris presque noir, de laquelle sortent les houseaux collants, maintenus sur les souliers par les courroies des longs éperons[1].



Jeanne d'Arc, équipée par les gens de Vaucouleurs, essaie le cheval de Durand Laxart.

(*Aquarelle de J. Ganter.*)

Et certes, Jeanne, qui a fait couper en rond et presque court les tresses de ses cheveux, la tête couverte d'un chapeau noir, devait, en cet

1. Relation du greffier de l'hôtel de ville de La Rochelle, témoin oculaire. *Revue historique,* IV, 336.



équipage, donner à tous l'impression d'un solide et vaillant « petit soldat ».

Pour les braves gens qui l'acclament, c'est déjà la première récompense que de lui voir si bon air; chacun fait remarquer son propre travail, l'admire et le fait admirer en disant très haut: « Regardez notre pourpoint », ou « Voyez comme nos houseaux sont bien ajustés. »

Le cheval, lui aussi, reçoit sa part de louanges, peut-être de critiques. Les uns l'ont conseillé, d'autres l'eussent voulu meilleur. Tel qu'il est cependant, il porte fièrement le harnachement d'occasion que Durand Laxart et Allain ont pu se procurer. Il trouve sévère le mors à longues branches qui torture sa bouche et auquel, s'il faut en croire la tradition, il n'était point habitué quand il traînait la charrue dans les champs de Montigny[1].

La selle qu'une solide croupière empêche de glisser est un peu lourde, non pas selle de bataille avec le pommeau et le troussequin de hauteur égale, mais selle de voyage qui tient le milieu entre le bât et le harnais de guerre.

1. Marquis DE PIMODAN, *l. c.*, p. 9, note 7.

Sans doute, les compagnons de Jeanne ont adopté le même équipement, car ils ne veulent à aucun prix faire montre de leur qualité. Ils partent confiants, mais à travers un pays ennemi, et plus d'une fois, ils devront s'affirmer honnêtes négociants voyageant pour affaires[1].

Ils sont armés; mais qui donc ne l'était pas à cette époque où les bandits rançonnaient déjà alors que les grands chemins n'étaient pas encore tracés?

Et le mercredi 23 février, un peu avant l'heure de l'angélus, la petite troupe, dont Jeanne forme le noyau, parcourt, entre la double haie des habitants de Vaucouleurs, la distance qui sépare la place d'Armes, demeure des Royer, de la porte de France. La foule derrière son passage se forme en long cortège et tous se découvrent au moment des adieux, quand Baudricourt remet à Jeanne sa propre épée, en lui criant très haut son dernier souhait, à la fois bienveillant et sceptique : « Va, va, et advienne que pourra[2]! »

1. Chapoy, *l. c.*, p. 141.
2. *Procès*, III, 219.



Ah! elle est bien nommée, la voûte qui retentit sous le sabot des chevaux! Elle est bien ce jour-là « Porte de France! » Et si les habitants de Vaucouleurs sont émus au dernier bruit du départ, nous sommes plus émus qu'eux, car avec la certitude de l'histoire, nous entendons, dans le grincement des gonds, sonner l'hallali courant de l'envahisseur, et dans le cheval de Jeanne, nous voyons celui qui porte le salut de la patrie!

CHAPITRE III

DE VAUCOULEURS A CHINON

L'ÉTAPE

L'angoisse du départ. — Les compagnons : hommes et chevaux. — La marche : son dispositif, ses difficultés, ses inquiétudes. — Mors de bride et mors de filet. — Les haltes dans la forêt. — L'abbaye de Saint-Urbain. — Voyage rapide et marches lentes. — Voici Chinon !

Les collines de Meuse ont cessé de répercuter le bruit des dernières acclamations. Silence et solitude entourent nos voyageurs. C'est le moment pénible du départ, moment dont nous avons tous éprouvé l'angoisse, moment qui atteint l'âme de façon presque identique, que cette âme soit celle du piéton, du cavalier ou du voyageur plus moderne, confiant à la vapeur du chemin de fer, à la pédale de la bicyclette, à l'électricité de l'automobile, le soin de franchir la distance.

C'est toujours l'angoisse du vide, le désespoir de la séparation. C'est toujours le senti-

ment humain qui inspire l'inquiétude quand l'entourage journalier vient à disparaître.

Le cavalier du moins ne sera jamais seul. Mettez en route un camarade; à votre dernière poignée de main, il piquera un peu sa monture; mais presque de suite il lui prodiguera ses caresses en pensant : « Toi, tu ne me quitteras pas. »

Observez un régiment de cavalerie partant pour les manœuvres. Tant que durent les adieux, tant qu'on défile entre deux haies d'habitants sympathiques, tant qu'on échange des signaux amis, les hommes se redressent sur leurs selles, répondent aux sourires par des sourires, aux baisers par des baisers. Puis la dernière maison dépassée, vous verrez ces mêmes hommes, la figure attristée, se pencher sur l'encolure, flatter longuement leurs chevaux de la main. C'est la psychologie du départ qui s'affirme dans l'âme d'une collectivité comme dans celle d'un individu.

Plus que tout autre, Jeanne ressentit cette angoisse, cette étreinte de la solitude. Elle caressa son cheval qui, sans doute, hennissait



Le départ de Vaucouleurs.

(Tableau de Scherrer, Hôtel de Ville de Vaucouleurs.)

et Julien que leurs maîtres ont mis à ses ordres; elle les connaissait bien, et pourtant, au crépuscule, en sortant de Vaucouleurs, elle les regarda comme si elle ne les avait jamais vus.

Elle les regarda, eux; mais elle regarda aussi leurs chevaux et son besoin de confiance si naturel, si humain en pareille occasion se trouva rassasié autant par les montures que par les cavaliers.

On a dit avec beaucoup de justesse[1] que toutes les classes de la société étaient représentées dans la petite troupe à jamais légendaire. Nous pouvons établir aussi que tous les spécimens de chevaux employés au xv[e] siècle prenaient part à l'expédition. Jean de Metz monte son cheval de guerre. Ce destrier ne ferait peut-être pas envie aux grands seigneurs; mais il est certainement bon, puisque, chef responsable, son maître l'enfourche pour un aussi long voyage; nous nous le figurons grand, pas trop lourd, aussi apte à la guerre qu'à la route. En homme de cheval, Jean de Metz le laisse marcher les rênes longues et soucieux sans

1. Marquis de Pimodan, *l. c.*

doute, s'assure de reconnaître les sentiers déjà cependant fréquemment suivis. Poulangy monte aussi un vrai cheval de soldat. Comme Jean de Metz, il bataille depuis son enfance, et si, de noblesse certaine[1], il a consenti à marcher en sous-ordre, c'est qu'il croit au devoir, c'est qu'il rend hommage à la valeur de son jeune camarade.

Le messager du roi, Collet de Vienne, n'a certes pas laissé à Vaucouleurs sa rapide monture. Habitué aux relais, aux changements fréquents, il n'en conserve pas moins son cheval préféré pour les grands parcours. Le messager du xve siècle, ou plutôt celui qui porte ce titre dans toute la période du moyen âge, est par excellence l'homme de la vitesse.

Pour un courrier le meilleur cheval est celui qui, dans le moins de temps, abat le plus de lieues sans trop fatiguer son cavalier. Collet monte un ambleur ou un bidet de pas relevé. Son cheval est plus léger que ceux des hommes d'armes : il n'en fera pas moins aisément la

1. Siméon Luce, *l. c.*, p. 143, pièce XCV. Voir aussi Chapoy, *l. c.*, note, p. 138.

route, et s'étonnera plutôt de la très lente allure, habitué qu'il est à dévorer les distances.

Richard est un archer, probablement un « archer à cheval » ; mais suivant la coutume, il combattra à pied[1]. Si en effet Charles VII donne plus tard (compagnies d'ordonnances) deux archers montés à chaque lance, si Louis XI fait des archers les « estradiots », nos premiers cavaliers légers, ils sont au commencement du xv[e] siècle surtout des soldats de pied. Richard, « le dragon de l'époque », monte donc un cheval fort, plutôt lourd, très calme, qui en toute circonstance lui permettra d'utiliser son arme.

A la fin de la colonne, les deux servants, nous dirions aujourd'hui les deux ordonnances, suivent, comme ils peuvent, sur des chevaux suffisants sans doute, mais bien inférieurs à ceux de leurs maîtres. Ce sont d'anciens chevaux de guerre, que les fatigues ont quelque peu déshonorés, dont cependant la vigueur et la résistance sont restées presque intactes. Au

1. Paul Lacroix, *Vie militaire et religieuse au moyen âge*. Général Susane, *Histoire de la cavalerie française*, t. II. Cf. aussi capitaine Picard, *Origines de l'école de cavalerie*.

besoin ils porteraient encore des hommes d'armes; pour le moment ils font la route, surchargés dans leurs paquetages, allégeant les camarades, qui, à leur tour, sont appelés à l'honneur.

Nous ne pouvons admettre que des hommes expérimentés soient ainsi partis pour une longue expédition, en pays ennemi, sans se faire accompagner de chevaux de main, de chevaux destinés à suppléer une ou plusieurs des indispensables montures. Personne n'a encore agité la question; mais peut-on supposer un chef aussi avisé que Jean de Metz, un soldat comme lui qui ne laisse rien au hasard, s'aventurant à la grâce de Dieu, à la merci du plus léger accident, d'un cheval malade ou boiteux, compromettant son audacieuse tentative par l'oubli de précautions élémentaires?

Non! à la rigueur ni lui ni Poulangy n'ont besoin de servants. En cette rude époque le métier d'hommes d'armes avait des exigences auxquelles les plus grands seigneurs savaient se soumettre[1]. La sécurité réclamait le plus

1. PAUL LACROIX, *l. c.*

petit effectif possible; tous, Jeanne elle-même, eussent pansé leurs chevaux et la question de bien-être, qui joue un si grand rôle aujourd'hui, ne dut certainement pas entrer en ligne de compte. Deux servants firent partie de l'expédition: nous estimons qu'en dehors du rôle que leur nom indique, ils conduisaient en main chacun un cheval destiné à parer aux possibles, même probables éventualités.

Peut-être trouverons-nous là l'emploi de ce fameux cheval noir « pili nigri » dont le duc Charles de Lorraine avait fait présent à Jeanne.

Sans doute, nulle part, nous ne rencontrons d'allusion aux chevaux de main affectés à l'expédition.

Ce n'est certes pas une raison; l'usage était constant pendant tout le moyen âge que les servants conduisaient les secondes montures de leurs maîtres[1]. Ceux qui ont assisté au départ de Vaucouleurs n'ont pas cru devoir signaler ce détail; ils ne l'ont peut-être même pas remarqué, tellement ils étaient habitués à voir le servant conduire le cheval de main.

1. Paul Lacroix, *l. c.*

Et cet usage si ancien ne s'est-il pas perpétué jusqu'à nos jours ? Tout officier possède un second cheval qui le suit, prêt à suppléer sa monture et cela presque dans n'importe quel pays. La plupart des chasseurs à courre ont un relai.

Nous croyons donc être dans la vérité en affirmant que notre petite troupe, notre aventureuse expédition se composait de neuf chevaux.

Nous nous plaisons à considérer sous les deux hommes d'armes les grands chevaux de guerre que nous ont transmis les miniatures de l'époque : forts et légers à la fois[1]. Ce sont les chevaux de luxe, ceux qui se vendent cher, ceux que nous pourrions comparer à nos grands normands d'aujourd'hui.

Nous nous plaisons à considérer sous Richard l'archer le bon porteur apte à tout service, qui suivra facilement la lente allure de la marche et n'aura d'autre prétention que de ne pas causer d'ennui à son cavalier.

Nous nous plaisons à considérer le gentil

1. E. Houël, *Le cheval en France.*

cheval du courrier. En lui nous admirons l'élégance, la légèreté et la vitesse.

Nous nous plaisons à considérer les chevaux de main et les montures des servants, braves animaux de la plèbe hippique qu'on appellerait aujourd'hui chevaux de réforme, chez lesquels le cœur suppléera aux membres et qui ne resteront pas en route.

Et c'est ainsi que portant gentilhomme, écuyer, archer, messager, servants, s'en vont vers le roi de France des destriers, des ambleurs, des bidets.

Et c'est ainsi que les suit Jeanne, une paysanne, montée sur un cheval de paysan. A eux deux ils représentent avec gloire ceux qui d'habitude ne peuvent quitter leur village, le cultivateur que la Providence a rivé à son clocher, le cheval de labour que son poids nécessaire a cloué au sol et sans lequel la charrue ne saurait produire son œuvre féconde.

D'instinct, en gravissant le raidillon de la vieille route qui part si nettement de la porte de France, chacun de nos voyageurs a pris son

rang dans la colonne. Peut-être Jean de Metz avait-il donné des ordres. Il n'eut plutôt qu'à passer une rapide inspection. A cette époque où tout déplacement évoquait l'idée du danger, chacun savait la place du chef, chacun se rendait compte du dispositif rendu nécessaire par les circonstances. Dans cette période si troublée, le besoin ne se faisait pas sentir de services en campagne, et l'ennemi se trouvait toujours « représenté », aussi bien pour le paysan se rendant au marché que pour le soldat partant en expédition.

Jamais peut-être on n'apporta tant de ruses, tant d'application, tant de talent « pour ne pas être vu » et si des embuscades nombreuses ont prouvé qu'on eût dû chercher « à voir », la faiblesse des détachements, la nécessité d'arriver vite, servent d'excuses aussi valables que légitimes.

Notre petite colonne ne veut pas « voir ». Donc pas d'avant-garde. Elle ne veut à aucun prix se faire éventer. Dans une marche de nuit les prescriptions sont restées de nos jours à peu près les mêmes. Si l'éveil est donné dans un village, sur un pont, près d'une grand'garde,

il est déjà trop tard et la troupe est passée, disparue dans l'obscurité.

Jean de Metz marchera en tête; il sera guide dans des chemins qu'il connaît. Jeanne ne le quittera pas, protégée par sa haute stature, rassurée aussi par l'ombre de Poulangy, qui derrière elle complétera sa sauvegarde. Le messager Collet, l'archer Richard, précèdent les deux servants.

Et nous ne pouvons nous empêcher de plaindre ces derniers traînant leurs chevaux de main dans les étroits sentiers, avec l'inquiétude de perdre le contact au milieu de la très noire forêt.

Sur le plateau nos vaillants, mieux en selle, ont pris l'allure de route, ont recherché leurs aises, et d'accord avec leurs montures se sont installés pour voyager toute la nuit, comme l'on voyageait au xve siècle.

Sans souci du chemin, sans souci du danger qu'ils sentent continuel, mais contre lequel, le cas échéant, ils pourraient si peu de chose, ils n'ont qu'à suivre le guide, et tous ceux qui ont fait à cheval des marches de nuit savent combien pour cela seulement l'attention doit se montrer constante.

La lune à son dix-neuvième jour[1] éclaire bien la plaine d'une lueur indécise et fertile en fantômes ; mais sous la feuillée des grands bois, c'est le noir rendu encore plus lugubre par les bruits habituels de la forêt, les plaintes des chats-huants et les hurlements des loups à peine encore aujourd'hui disparus de ces régions sauvages ;

> Au moindre heurt, en les vagues broussailles,
> Les compagnons amoureux de batailles
> Ont mis gaiement l'acier hors du fourreau,
> Et ce n'était souvent qu'un passereau.
>
> (Clovis Hugues, *Chanson de Jeanne d'Arc.*)

On ne peut songer à marcher vite. Ce sera le pas toute la nuit au milieu des pierres roulantes, des rochers émergeant du sol, des fondrières que rien n'indique. Et cependant la route est une des meilleures du moyen âge ; elle relie Vaucouleurs et Joinville ; elle est tant bien que mal praticable aux chariots ; mais les ponts et chaussées n'existent pas encore, et les cantonniers d'occasion, les corvéables de l'époque, n'entretiennent le chemin qu'à la dernière extré-

1. Marquis de Pimodan, *l. c.*

mité, c'est-à-dire quand leurs bœufs en démontrent par de vains efforts l'absolue nécessité.

Puis il faut tourner les villages, suivre des sentiers à peine tracés dans les bois, qui font encore regretter le sillon cahoteux de la route à laquelle malgré tout l'on revient, pour s'en écarter de nouveau [1].

Jeanne a presque lâché les rênes de sa monture. Avec son sens hippique, elle a compris que le vaillant animal saura mieux qu'elle dans l'obscurité, par son œil ou le tact du pied reconnaître le bon chemin; elle a compris que sans son aide il pourra réparer la faute, se relever s'il trébuche, s'arrêter s'il rencontre l'obstacle dangereux.

Tenant d'une main le pommeau de sa selle, elle élève sa pensée vers Dieu tout en ne perdant rien des choses de la terre, tout en suivant fidèlement le guide que la Providence lui a donné.

Ses compagnons aussi sont de trop vieux routiers pour ne pas laisser libre, la nuit, l'en-

---

1. Voir la carte jointe à *La première étape de Jeanne d'Arc*. Marquis de Pimodan.

colure et par suite la marche de leurs chevaux. Jean de Metz et Poulangy ont des gourmettes très lâches et l'action de leurs grands mors ne se fait point sentir. L'archer, le messager, les servants dépensent peut-être plus de forces; mais leurs rênes agissent sur des filets, et ils montent « en bridon ».

Cette assertion paraîtra gratuite. Elle est cependant le fruit de longues recherches.

Comme tant d'autres cavaliers, nous avions été intrigué de voir Jeanne d'Arc représentée, place des Pyramides, sur un destrier embouché d'un simple filet et nous nous étions dit que l'artiste, auteur de cette admirable statue, n'avait dû rien laisser au hasard.

Nous ne croyons pas qu'au xve siècle un homme d'armes, surtout pour la bataille, eût méprisé le grand mors classique à cette époque, mors souvent brisé entre parenthèses, et beaucoup moins dur qu'on ne le pense généralement; mais nous sommes sûr que le bridon, le bridon vulgaire, était usité pendant la période du moyen âge, tout autant que de nos jours. Il paraît avoir été réservé au cavalier de plus bas étage, à celui qui montait le cheval de son

maître, à celui aussi qui n'avait pas de prétentions et voulait simplement faire de la route.

Si actuellement le filet ou mors de bridon est d'un emploi plus habituel, s'il est plus à la mode, nous en voyons la cause dans le développement de l'équitation de courses, genre d'équitation pour lequel son utilité ne fait aucun doute.

Les guerriers du moyen âge, cavaliers dans l'âme, hommes de cheval par besoin et par goût, n'ignoraient pas l'usage du mors de filet. La légende nous les dépeint toujours couverts d'une armure, chaussés de longs éperons, relevant l'encolure de leurs chevaux avec de grands mors à branches très puissantes; mais les miniaturistes, les peintres, puis plus tard les graveurs ont voulu transmettre le chevalier dans son harnois de combat ou de tournoi, sous son aspect le plus brillant.

Nous autres, soldats du xxe siècle, nous montons bien souvent en mors de filet employé seul, et cependant si la photographie ne nous représentait qu'en grande tenue, nos arrière-neveux pourraient concevoir l'idée que toujours nous faisons usage de mors de bride, moins

longs et plus légers sans doute, mais presque aussi sévères que ceux du moyen âge.

Quoi qu'il en soit, Jeanne a voulu du premier coup s'équiper en véritable homme d'armes, et bien qu'une tapisserie d'origine allemande (xv[e] siècle, musée Jeanne d'Arc, Orléans) la représente à Chinon, dirigeant son cheval avec un simple bridon, nous estimons que, comme Jean de Metz et Bertrand de Poulangy, elle a placé dans la bouche de sa monture le mors traditionnel.

Puisque nous avons parlé de la tapisserie allemande du musée d'Orléans, nous constatons qu'à cette époque l'usage du mors de filet paraît avoir été plus répandu en dehors des limites de ce qui forme notre France moderne.

Le très remarquable portail de la cathédrale de Constance, dû au ciseau de Simon Haider (xv[e] siècle), représente l'entrée du Christ à Jérusalem ; son âne est embouché d'un bridon. Il est vrai qu'à côté, sur le bas-relief voisin, les chevaux des rois mages semblent se redresser sous l'action du grand mors.

Au musée historique de Bâle, trois statues de saint Martin (xv[e] siècle) nous montrent le

soldat romain sur de superbes destriers que dirige un simple bridon.

Dans un des premiers ouvrages imprimés (*Burgundische Historie* — Hans Erhart Füsch — Strasbourg 1477), une miniature reproduit l'attaque d'une place forte. Les nombreux chevaux des assaillants sont tous montés en bridon.

Enfin, le maître Frémiet, que nous avons mis en cause au début de cette digression, a bien voulu nous dire qu'il s'était inspiré des miniatures d'un manuscrit italien du XVe siècle, offrant toute garantie d'exactitude et de soin. Il reconnaît cependant que les ouvrages français de la bibliothèque nationale, les Froissard, la bible de Jean Fouquet, etc., représentent toujours le cavalier transmettant l'action des rênes sur un grand mors de bride. Les exigences de la sculpture l'ont amené à préférer le mors de filet, ce qui n'enlève rien au cachet de son œuvre si juste au point de vue hippique, en même temps que si sublime d'inspiration dans son ensemble.

Mais qu'importe le mors aux montures de nos voyageurs? Elles ne sentiront guère l'ac-

tion plus ou moins douloureuse de la main. A peine si de temps à autre leurs cavaliers réveilleront l'attention qui s'endort par un très léger avertissement.

C'est en effet une qualité maîtresse chez le cheval de veiller, d'être adroit, perspicace, quand il sent l'hésitation du maître. La nuit, en chemin douteux, quel cavalier, d'instinct, ne laissera pas l'animal qui le porte, sinon s'orienter tout à fait, du moins marcher à sa guise? Peut-être Jeanne dut-elle à Montigny-le-Bas, encourager, de la voix plutôt que de l'éperon, son cheval hésitant et franchir avec appréhension le gué du ruisseau de Sept-Fonds? Le dressage ne sera pas long, car il va, hélas! se répéter, et si des ponts existent déjà sur l'Ornain, la Saulx, le Rongeant, il faudra parfois les éviter, en tous cas franchir les très nombreux affluents de ces rivières[1].

Or, nous sommes à l'époque des « grandes yeaux »; il y a crue et tous ceux qui ont habité

1. « Eux-mêmes disaient qu'ils avaient passé aucunes rivières à gué bien profondes et passages renommés périlleux sans quelconque inconvénient, dont ils étaient émerveillés. » (*Chronique de la Pucelle.*)



ces pays de l'Est aux vallées profondes savent combien par les moindres pluies le dernier des ruisseaux devient torrent impétueux, déborde facilement en cachant son lit escarpé sous une nappe uniforme et trompeuse.

Aujourd'hui, gâtés par les facilités de nos ponts modernes, nous n'utilisons guère ces passages douteux dont pourtant les charrettes ont à la belle saison tracé les limites et la direction. Au xv[e] siècle, on passait quand même et nos cavaliers tournant les villages, marchant à l'étoile en quelque sorte, doivent bien des fois s'engager dans la prairie humide et, perplexes, regardant fixement la rive opposée qui se profile dans la nuit, actionner vivement leurs montures sous les pieds desquelles le sol semble se dérober. Le clapotement des sabots relevés jusqu'à la surface de l'eau, l'allure précipitée de l'animal inquiet couvrent d'une pluie glacée cavaliers, selles et paquetages. Transis de fatigue et de froid, nos vaillants n'en poussent pas moins un soupir de satisfaction quand sur le coteau ils s'arrêtent un instant, contemplent les lumières du château et peuvent se dire tout bas : « Ils ne nous ont pas vus ! »

Ils s'arrêtent, car il y a loin de Vaucouleurs à Saint-Urbain. Les 45 kilomètres que l'on compte à vol d'oiseau se trouvent singulièrement allongés par les détours de la route. Le repos nécessaire à l'homme n'est pas moins indispensable au cheval et les quelques minutes pendant lesquelles les membres de l'un peuvent se dégourdir et le dos de l'autre se soulager du poids seront vite rattrapées par un allongement d'allure, par une sorte de renouveau du départ.

Certes, elles ne sont pas gaies, ces haltes! Silencieux au milieu des bois, les cavaliers ressanglent, vérifient le paquetage et les fers; ils viennent près de Jeanne lui demander si elle peut suivre, si elle souffre, si elle a peur, et Jeanne ne leur répond qu'à peine, occupée elle-même à donner les soins pour lesquels ses camarades offrent vainement leur aide.

Elle pense que, si Dieu ne l'abandonne pas dans sa mission, il ne l'exempte pas non plus du labeur quotidien; elle pense que « le réel est sacro-saint parce qu'il est le point d'appui solide de l'effort vers l'idéal »[1].

1. E. Lavisse, *Conférences à l'école de Saint-Cyr*, 1898.

Et ces soins du cavalier pour sa monture, ces mille riens qui prouvent tout, ce sens pratique en des circonstances si pénibles achèvent sans doute d'attacher pour jamais à l'héroïne ses premiers compagnons de route. Elle voyage à cheval, elle se repose comme un cavalier, c'est-à-dire après avoir songé au cheval, elle méprise la fatigue : c'est plus qu'il n'en faut pour ces vaillants dont la confiance en la providentielle mission ne pourra plus être ébranlée. Jeanne a prouvé cette nuit-là combien est vrai le vieux dicton resté très moderne : « Par le cheval on arrive à tout. »

Il est plus d'une heure de relevée et dans le lointain Jean de Metz aperçoit déjà le fanal du château d'Echenay. Certes, Jeanne d'Arc a déjà pardonné et la magistrale étude de sa première étape que lui a consacrée le propriétaire actuel, le marquis de Pimodan, servirait au besoin d'amende honorable ; il n'en est pas moins vrai qu'Echenay c'est l'ennemi[1] et que le pont du moulin de Taillesacq franchi, malgré la fatigue

1. Le château d'Echenay appartenait alors à la maison de Dainteville.

qui commence à peser, tous nos cavaliers doivent plus librement respirer.

Jeanne ne croit pas au danger. C'est pourtant avec joie, aux tout premiers rayons du jour, qu'elle adresse sa prière au Créateur, prière d'autant plus reconnaissante qu'elle aperçoit à ses pieds, en débouchant de la forêt de Saunoire l'admirable vallée de Poissons. Son cheval, fatigué comme elle, semble reprendre une nouvelle ardeur, et ce sera aux sons matutinaux de la cloche du monastère que la petite et vaillante troupe franchira la porte à jamais historique de l'abbaye de Saint-Urbain[1].

L'arrivée au gîte n'est pas le repos du cavalier. C'est là qu'il faut affirmer « le cheval avant l'homme ». Et nous voyons d'ici Jeanne installant à l'écurie sa monture dont le pas est quelque peu alourdi, dont les membres sont raidis par la fatigue. Avec courage elle manie le bouchon de paille et, quand les servants lui offrent leurs services, elle ne consent à les accepter qu'alors seulement qu'elle est sûre que son ami, son cheval, ne manquera de rien.

---

1. Cette voûte existe encore aujourd'hui.

Elle reviendra du reste; attentive, elle verra enlever selle et paquetage et soigneusement, sur le dos elle passera la main, heureuse si sous son doigt ne s'arrondit pas la blessure tant redoutée. Ce n'est pas d'aujourd'hui en effet que date l'usage de laisser sellé le cheval qui vient de faire une pénible étape. Il est ancien[1] et, durant tout le moyen âge, il semble avoir été religieusement suivi. Peut-être faut-il y voir avant tout le désir naturel du cavalier d'aller de suite souhaiter la bienvenue à ses hôtes.

Il n'en est pas moins vrai que cette coutume existe encore de nos jours et que bien des hommes de cheval la mettent en pratique, comme remède aussi sûr que préventif contre la blessure du harnachement.

Mais, Jeanne, tu peux reposer à ton tour. Ton cheval a dans son auge l'avoine grise d'une riche abbaye, dans son râtelier le foin

1. Les peuples cavaliers, même ceux qui comme les Tartares n'ont eu que de rares contacts avec les nations civilisées, sont tous fidèles à cette coutume. Cela nous semble la meilleure preuve qu'elle remonte à une haute antiquité. (*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 1900.)

un peu gros mais nutritif des prairies de la Marne ; les servants ont essuyé ta selle, ton mors, tes étriers tout rouillés déjà tant des éclaboussures des gués que de la rosée des bois ; tu peux reposer si ton corps endolori te permet le repos ; hâte-toi pourtant, car il faut repartir, et pour un cavalier quelque aguerri qu'il soit, la seconde étape est plus dure que la première.

Et pendant dix jours encore vont recommencer les chevauchées que nous qualifierons à la fois : voyages rapides et marches lentes.

Jeanne, de Sainte-Catherine de Fierbois, mandera au roi qu'elle a fait 150 lieues pour lui venir en aide[1]. Nous acceptons ce chiffre qui paraît du reste conforme à la vérité. C'est voyager très vite que d'accomplir onze étapes successives d'une moyenne de 55 kilomètres[2].

La troupe que commande Jean de Metz est partie de Vaucouleurs le 23 février, à l'heure même du crépuscule ; elle arrivera à Chinon le

1. *Procès*, 4e interrogatoire public.

2. Nous adoptons la lieue de 4 kilomètres. Voir chapitre VI du présent ouvrage.

6 mars, vers midi[1]. Aujourd'hui, on dirait : « C'est une belle performance », et, ma foi, tenant compte des circonstances, des marches de nuit, du nombre des cavaliers, de la qualité des chevaux, l'épithète toute moderne de « record » devrait trouver ici son application. Jeanne d'Arc et ses compagnons détiennent le record de Vaucouleurs à Chinon en moins de onze jours[2], montant les mêmes chevaux, suivant des chemins de traverse, évitant d'être vus, soutenus seulement par le sentiment du devoir et la fermeté de leur patriotisme.

Les horreurs de la première nuit, ces souffrances faites de fatigue, de froid et de crainte ne se renouvelleront plus, du moins avec la même intensité. Seule la longue traversée de la sombre et sauvage forêt de Clairvaux pourra peut-être en rappeler le souvenir[3].

Le départ de Saint-Urbain fut certainement pénible et le défilé peu brillant sous la porte de l'abbaye. Jeanne est trop courageuse pour se plaindre ; mais elle ne serait pas d'humaine

1. *Chronique du mont Saint-Michel,* I, 30.
2. Déposition de Jean de Metz, *Procès,* II, 437.
3. *Jeanne la Française,* par M. Geoffroy, p. 98 et suiv.

essence si, en mettant le pied à l'étrier, elle ne ressentait pas la courbature douloureuse, que les cavaliers ne parviennent guère à éviter.

Raides, piqués dans leurs allures, le rein voûté et la tête basse, les montures semblent trouver que le repos a été trop court et le gîte trop confortable pour partir aussi précipitamment. Tout s'arrange pourtant, l'entraînement un peu brusque de la première nuit produira son effet à la longue; cavaliers et chevaux ne sentiront bientôt plus la fatigue, habitués qu'ils seront à marcher avec elle.

On voyagera de jour et alors, pour Jeanne, ce sera la joie des yeux, la satisfaction de sa curiosité toute féminine, le commencement de son instruction guerrière; elle se fait nommer les châteaux, villes ou coteaux escarpés qu'elle aperçoit dans le lointain, et doit sentir encore grandir son amour pour la France en la voyant partout aussi belle et plus riche que sur les bords de la Meuse.

Si le voyage est rapide, les marches n'en seront pas moins lentes. Certes, il faut ménager les chevaux puisqu'ils doivent fournir un aussi long chemin. Nous avons remarqué au début

de ce chapitre leur qualité inégale et, comme tout chef prévoyant règle l'allure sur le moins bien monté de ceux qui le suivent, nous prendrons la vitesse d'un cheval très médiocre. Quand la route est longue, il faut s'arrêter plus souvent, et Jean de Metz dut bien des fois prolonger la halte pour n'avoir pas à demander une dangereuse hospitalité.

Peut-être, dans les vallées d'Yonne ou de Loire, l'allure devint-elle, par moments, plus rapide; peut-être, habitués qu'ils étaient à faire la route, les chevaux d'eux-mêmes allongeaient-ils le pas? Nous avons peine à croire pourtant que régulièrement, de façon suivie, notre petite troupe ait pu dépasser la moyenne de 6 kilomètres à l'heure.

En donnant ce chiffre, nous faisons la part du courage, de l'énergie de ceux qui la composaient et qui ne s'attardaient guère en chemin.

Nous tablons ici sur une distance de 600 kilomètres. A 6 kilomètres à l'heure, nous trouvons 100 heures sur un peu moins de 260! Ces chiffres parlent seuls et nous ne croyons pas qu'il soit possible à un cavalier de réserver



Jeanne d'Arc se rendant à Chinon.

Projet de vitrail de E. Grasset. — Collection de M. F. Gaudin.)

un temps plus court pour le repos qu'homme et cheval ont du reste si bien gagné.

Sans doute, à Auxerre, où ils se présentèrent en marchands[1], sans doute à Gien où ils franchirent la Loire, nos vaillants chevaucheurs purent rétablir quelque peu l'équilibre des harnachements, des habits et des fers, remettre en ordre ces détails qui, non surveillés, arrêtent brusquement cheval et cavalier. Nous aimons à croire pourtant que Jean de Metz, comme tout homme d'armes du moyen âge, comme tout chef militaire de n'importe quelle époque[2], savait au besoin être pour la troupe qu'il commandait le médecin, l'hippiâtre, le maréchal, le tailleur, le sellier..... Il nous faut bien l'admettre du reste, puisque dans les diverses enquêtes, faites du vivant des acteurs de l'épopée, aucun accident n'a été signalé se rapportant au miraculeux voyage de Vaucouleurs à Chinon. Eh bien! qu'avec la même vitesse, on essaie de suivre le même chemin, notre expérience de cavalier nous permet d'af-

1. Chapoy, *l. c.*

2. Général de Brack, *Avant-postes de cavalerie légère :* Portrait de Curély.



firmer qu'il est bien improbable que les sept ou neuf chevaux rassemblés puissent arriver à bon port sans que le chef ait eu à intervenir pour soigner ou faire soigner, pour réparer ou faire réparer, pour aviser en un mot à d'inévitables situations.

Le 6 mars 1429, dans la matinée, le cœur de Jeanne dut battre d'une forte mais fière et légitime émotion. Chinon! c'était le roi, c'était le but du voyage, et Chinon apparaissait « adossé à la colline, regardant à la fois les vallées de la Loire, de l'Indre et de la Vienne[1] », Chinon dont le fier château hérissé de tours et de donjons renfermait la tête, la fortune de la France.

Pendant que près du cimetière de la porte Saint-Étienne[2], cavaliers et chevaux font la dernière halte, saluons ces vaillants qui ne se trouveront plus jamais réunis.

Disons surtout un suprême adieu au dévoué serviteur de Jeanne, à ce brave cheval de Vaucouleurs dont nous ne rencontrerons plus la trace. Il a connu fatigues et privations, il ne

1. Chapoy, *Compagnons de Jeanne d'Arc.*
2. *Ibid.*

sera pas à l'honneur[1] et d'autres conduiront à la victoire celle que lui du moins a portée pour la France des rives de la Meuse au château du roi. Il mérite un souvenir de cavalier et de patriote. Nous nous faisons un devoir de le lui donner ici.

Midi sonnait au beffroi du château quand la petite troupe entrait dans Chinon.

Et c'est ainsi que, portant gentilhomme, écuyer, archer, messager, servants, les conduisirent au roi de France des destriers, des ambleurs, des bidets.

Et c'est ainsi que les suivit Jeanne, une paysanne, montée sur un cheval de paysan. A eux deux, ils représentent avec gloire ceux-là qui d'habitude ne peuvent quitter leur village, le cultivateur que la Providence a rivé à son clocher, le cheval de labour que son poids nécessaire a cloué au sol et sans lequel la charrue ne saurait produire son œuvre féconde.

1. Marquis DE PIMODAN, *Première étape de Jeanne d'Arc.*

CHAPITRE IV

DE CHINON A BLOIS

LA CHEVAUCHÉE S'ORGANISE

L'homme d'armes et la misère. — La margelle du puits, les bornes et les montoirs. — Tout cavalier est un homme à l'agonie. — La prairie de Chinon. — Le « beau duc ». — Le diable au galop dans l'espace. — Les rencontres de Poitiers. — Jeanne l'écuyère à Saumur, ville des cavaliers. — La « maison militaire ». — Les chevaux, l'armure, le « blanc harnois ». — Le départ de Blois.

La carrière des armes n'a jamais passé pour enrichir ceux qui l'ont embrassée. Quels que puissent être l'aubaine d'un jour, le butin d'une expédition, le militaire, mobile par essence, trop souvent vagabond par nécessité, n'a jamais pensé au lendemain. Lui qui doit considérer comme possible la fin de sa destinée dans le sillon sanglant d'un champ, ne garde pas pour une incertaine vieillesse ce qui peut dans le présent lui apporter d'agréables compensations aux fatigues, lui laisser pour plus tard de joyeux souvenirs, seules richesses qu'il tienne à conserver.

Le militaire est pour la jouissance immédiate. Qui donc oserait le lui reprocher?

Et puis « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Plus que tout autre, l'homme d'armes du moyen âge, par cela même qu'il vivait dans une période de luttes continuelles, par cela aussi qu'il combattait à cheval, qu'il n'avait trop souvent ni feu ni lieu, mérite d'être comparé à la pierre sans mousse. Il roulait depuis son enfance, suivant parfois la première bannière qu'il avait adoptée, parfois aussi toujours à vendre au plus offrant.

La détresse était grande à Chinon[1]: par cela même, peu nombreux les fidèles. Ceux dont le pays natal n'était pas trop éloigné, dont le manoir d'origine ne voyait pas flotter l'étendard de l'envahisseur, étaient allés chez eux essayer d'y retrouver le pain quotidien, surveiller aussi sans trop de compromissions de quel côté se déciderait enfin à s'affirmer le vent de la fortune.

Ceux-là seuls sont restés, qui ne savent où

1. Cf. plus spécialement VALLET DE VIRIVILLE, *Histoire de Charles VII;* DE BARANTE, *Histoire des ducs de Bourgogne;* WALLON, *Histoire de Jeanne d'Arc.*



diriger leurs pas ; qui ont encore confiance dans de vagues promesses, ceux-là aussi qui ne veulent pas abandonner une cause alors qu'elle est désespérée. Ces derniers seront les enthousiastes de la première heure, au réveil que va sonner la parole de Jeanne d'Arc.

Mais la détresse peut être poussée à sa dernière limite, la disette peut se faire sentir, le cavalier ne commence à souffrir qu'alors qu'il prévoit la séparation redoutée : la vente, la disparition, la mort du camarade qui est à la fois son ami, son arme, sa raison d'exister. On obtiendra tout des troupes à cheval de n'importe quelle époque, mais à la condition suprême de ne pas toucher aux montures.

« My kingdom for a horse ! » — « Mon royaume pour un cheval ! » s'écriait un souverain anglais désarçonné au plus fort de la mêlée. C'était proclamer que, sans le cheval, il ne pouvait être question d'espérance, que le cheval était le commencement et la fin de toute revendication. Sans son cheval, le roi s'avoue vaincu et son cri de désespoir fait encore à travers les siècles vibrer les âmes de cavaliers.

Nos camarades plus âgés racontent avec

amertume les sombres jours de Metz où, d'un œil anxieux, ils suivaient le vétérinaire quand il fallait désigner les victimes qui devaient être immolées à la faim. Plus d'un cachait sa monture, plus d'un aussi, officier ou soldat, se détournait pour verser une larme et s'avouait à lui-même : « Maintenant, tout est perdu ! »

Le cavalier conserve son cheval jusqu'à l'extrême limite du besoin ; avec lui, il partagera sa maigre et dernière pitance ; mais « tant qu'ils seront deux », l'avenir ne paraîtra pas trop noir.

Charles VII est de son époque. Si, quand La Hire et Poton

Le vinrent voir, pour festoyement
N'avaient qu'une queue de mouton
Et deux poulets tout seulement..... ;

ses écuries n'en sont pas moins remplies de destriers, restes de son ancienne splendeur. Il n'a presque plus de royaume ; il a conservé ses chevaux. C'est dire à tous : « L'espoir suprême ne nous est pas enlevé ! »

Et, à l'exemple du roi, les grands officiers de la couronne, les commandants désignés de

problématiques armées, les simples chevaliers chefs de lances, les écuyers, les archers, les vulgaires soldoyers, nourrissent comme ils peuvent leurs montures, coursiers ou trottiers qui, à défaut d'autre emploi, occupent du moins les loisirs par de longues promenades dans les charmantes vallées de la Vienne, de l'Indre ou de la Loire.

Mais Jeanne est signalée. Sa lettre de Fierbois annonce qu'elle est proche, fixe presque l'heure de son arrivée. Ce sera l'excursion projetée dès la veille et si l'on n'ose arrêter l'héroïne sur la route, sachant qu'elle est attendue, du moins entre le cimetière, sa dernière halte, et le carrefour où elle met pied à terre, une véritable escorte entoure la petite troupe.

Certes, les réflexions vont bon train. Cavaliers et chevaux ne paient pas de mine; mais tous ceux qui regardent savent par expérience ce qu'est un si long voyage. On leur annonçait une bergère des marches de Lorraine; ils cherchent d'instinct la houlette et le jupon rouge. Ils ne voient qu'un cavalier très jeune, suffisamment d'aplomb sur un cheval qui, venu de si loin, en si peu de temps, évite tout quolibet

et nous sommes sûr que la première impression doit être bonne.

Les forts, les vaillants sont prêts à applaudir toute preuve d'énergie, quelle que soit sa nature. Par cette solidarité, que donne le métier des armes et que nous appelons aujourd'hui l' « esprit de corps », Jean de Metz et Bertrand de Poulangy ont vu les mains se tendre vers eux ; ils ont en peu de mots raconté leur voyage, dépeint le courage de Jeanne, affirmé leur foi en sa mission et nous ne serions pas étonné que plus d'un des rudes qui les écoutent se soient inclinés avec respect, aient senti leur revenir au cœur l'espoir qu'ils croyaient perdu à jamais.

Jeanne ne quitte guère des yeux le château, but suprême. Elle ne peut s'empêcher de dévisager ces hommes, à figures nouvelles, dont elle compte bien se faire des compagnons dévoués.

Sans doute la misère s'accuse sous de multiples formes ; les habits de velours ne montrent plus guère que la corde usée de leur tissu, les houseaux sont tant bien que mal recouverts de morceaux disparates, les dorures des harnachements et la peinture des blasons se laissent

à peine deviner par les écailles qui subsistent; il n'en est pas moins vrai que, par un reste de décence et d'effort, l'aspect est moins pauvre, à Jeanne il paraît plus riche, que celui des soldats de Vaucouleurs et des hommes d'armes qu'elle a croisés sur la route. Il lui semble que pour la première fois elle voit de vrais guerriers et de vrais chevaux. Elle ne doute pas d'être appelée à son tour, dès le lendemain peut-être, à monter un de ces beaux coursiers qu'elle envie.

Puis, après une dernière caresse, une parole d'adieu à son brave cheval de Vaucouleurs, Jeanne approche de la margelle du puits[1], dans le carrefour par lequel on monte au château[2], déchausse l'étrier et prend pied enfin sur le sol de Chinon.

Providence, hasard ou volonté? Nous ignorons qui a fixé le point d'arrêt définitif; mais en levant les yeux, Jeanne se signe. Sa mission,

1. Ce puits était adossé à la maison qui forme à droite l'angle de la rue Haute-Saint-Maurice. La margelle a été enlevée il y a moins de cinquante ans pour faire place à une pompe. Cf. DE COUGNY, *Jeanne d'Arc à Chinon.*

2. « In quadrivio dictæ villæ ascendendo ad castrum loci citati. » Charte de 1429 citée par DE COUGNY, *l. c.*

sa vie publique vont commencer sous les auspices d'un des patrons des cavaliers, de saint Maurice, dont la statue domine la petite place. Lui aussi fut un soldat à cheval, un chef militaire. Il semble bénir l'héroïne, bénir ses chevauchées et l'appeler comme lui à ne quitter les champs de bataille que pour cueillir les palmes du martyre.

Jeanne s'aide de la margelle du puits pour mettre pied à terre. Pourquoi ne ferait-elle pas comme tout le monde à son époque ? Aujourd'hui le respect humain empêche trop souvent de recourir à semblable moyen et d'utiliser pareille aide. Sommes-nous donc plus vigoureux que nos ancêtres ? Nos harnachements sont moins lourds et, sans aucun doute, en les allégeant peu à peu, la mode est venue de monter à cheval et d'en descendre sans secours étranger.

Jadis, avec les armures, les lourdes selles, et tout ce qu'elles comportaient, la moindre élévation du sol n'était jamais dédaignée par le cavalier. Il y voyait la certitude de ne pas déranger le paquetage, et en prenant ses propres aises d'assurer aussi celles de sa monture.

L'usage des bornes légendaires des Romains, nombreuses sur les voies fréquentées, d'autant plus nécessaires alors que les cavaliers montaient sans étriers, s'est continué pendant le moyen âge. Ces bornes sont devenues des « montoirs ». « Il n'était pas d'hôtellerie, dit



Borne-montoir.

Pierre qui servit à Jeanne d'Arc pour « prendre avantage pour monter sur son cheval » à son depart de Poitiers.

Cette borne, située au coin de la rue d'Estienne, fut brisée en 1823. Ses éclats sont conservés au musée de Poitiers.

Viollet-le-Duc, qui n'en eût au moins un et très souvent deux; c'était un accessoire indispensable[1]. »

Avant de rentrer au gîte qui lui est assuré, chez « la bonne femme près du château[2] »,

1. VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire du mobilier*.
2. *Procès*, interrogatoires.

Jeanne jette un long regard sur cette foule qui l'entoure. Plus que jamais confiante en l'avenir, considérant ces hommes, ces chevaux, ces armes, elle se dit : « Ils sont miens dès maintenant. Je redorerai ces blasons, je remplacerai ces armes, je donnerai à ces coursiers des rations d'abondance... »

Elle ne se doutait pas combien était difficile à franchir la simple porte qui la séparait encore du roi. Pénibles lui sembleront les trop longues heures d'attente, n'osant guère sortir, espérant de minute en minute la visite du messager royal. Sa seule distraction sera d'étudier le va-et-vient des hommes d'armes, de remarquer leurs usages, de s'instruire en un mot, par avance, sur la vie qui sera sienne.

« Est-ce pas là la Pucelle ? » s'écrie l'un des soudards, accompagnant l'injure d'un blasphème. Il passait à cheval. « Ho, dit-elle, en nom Dieu, tu le renies et tu es si près de la mort ! » Prophétie, assurément, puisque le soir même l'homme se noyait dans la Vienne[1]. Il nous plaît cependant de signaler dans la bouche

1. *Procès*, déposition du frère Pasquerel.

de Jeanne ce proverbe populaire bien connu des cavaliers, que « tout homme à cheval est un homme à l'agonie ».

Cette rencontre avait lieu à la porte même du château, qui enfin s'ouvrait devant l'héroïne.

Et c'est au cheval que Jeanne doit de voir cesser les hésitations du Dauphin. « Jeanne d'Arc écuyère » force l'entrée du château royal qui serait restée fermée à Jeanne la bergère, à Jeanne l'inspirée, à Jeanne promettant de sauver la France.

Jean de Metz et Bertrand de Poulangy ont été appelés. Simplement, ils ont raconté[1] l'odyssée, fait le récit des étapes. Charles VII et ceux qui l'entourent, froids et sceptiques, fussent restés sourds à la « vox populi », si on leur eût parlé de mission providentielle, d'inspiration céleste. Ils sont cavaliers avant tout ; une jeune fille a fait dans les conditions les plus pénibles et les plus dangereuses 150 lieues à cheval pour venir à Chinon. Voilà le miracle

1. *Chronique de la Pucelle.* Cf. aussi Vallet de Viriville, Chapoy, Wallon, etc.

pour eux, voilà la preuve tangible de qualités d'énergie, d'endurance qui ne sont point humaines.

Jeanne, par sa première chevauchée, a fait s'ouvrir les portes du château de Chinon, pour elle plus infranchissables que ne le seront les ponts-levis d'Orléans.

Un cavalier qui ne galope plus, un soldat à cheval qui ne s'exerce plus au maniement des armes, s'aperçoit, souvent trop tard, qu'il a perdu toute adresse et toute force. Pendant quelque temps il vit sur son passé, il se fait illusion à lui-même jusqu'à ce qu'aux prises avec l'ennemi ou simplement avec le cheval, « qui est la meilleure leçon des princes parce qu'il ne les flatte pas », il ne soit obligé de constater à ses dépens son irrémédiable déchéance.

Les hommes de cheval savent tous à quoi s'en tenir sur la « forme » et la « condition »; aussi l'oisiveté, l'inaction sont-elles combattues par eux, quelque pénibles que puissent être les circonstances et quelque noir que paraisse l'avenir.

A la guerre de Crimée, les officiers, entre deux batailles, couraient des steeple-chases, et pendant que nous écrivons ces lignes, les assiégés de Ladysmith s'entraînent au jeu cavalier du « polo ».

Au moyen âge, steeple-chases et polo étaient remplacés par les tournois et les courses de lances. Trop pauvres pour organiser des tournois, les hommes d'armes de Chinon s'adonnaient avec passion « à courir la lance ». C'était du reste une distraction pour la cour et l'on sait l'empressement que les femmes ont toujours apporté à venir applaudir les cavaliers.

La prairie du château de Chinon se prêtait merveilleusement à ces exercices et par les premiers beaux jours, après le dîner du roi, elle servait de lieu de réunion à ceux-là de sa suite qui briguaient de montrer leur adresse.

Jeanne va-t-elle se contenter d'admirer les jeunes seigneurs? Non, elle sait trop qu'il faut payer d'exemple. Avant même qu'on ne l'ait priée, elle pique des deux, la lance en arrêt[1],

1. Chapoy, *Les Compagnons de Jeanne d'Arc*. — De Cougny, *Jeanne d'Arc à Chinon*.



devant la cour quelque peu stupéfaite[1]. Cet exercice, nous le savons, n'est pas nouveau pour elle; comme épreuve à Nancy, devant le duc de Lorraine, elle avait dû déjà s'exécuter. A Chinon, elle est moins novice, sa « passade » est plus régulière et la « demi-pirouette » qui la termine est plus savante. C'est qu'elle est en « pleine condition de cheval », qu'elle a vu galoper les seigneurs et sait mieux ce qui doit être fait.

En tout cas, elle s'en tire à son honneur, car le duc d'Alençon lui fait cadeau d'un cheval[2]. Dieu sait si, dans les circonstances où l'on se trouvait, un cheval était un précieux cadeau! Jeanne possède enfin un cheval de guerre, demi-coursier sans doute; mais c'est son premier cheval digne de ce nom et elle, qui aimera tant son écurie, doit l'accepter avec reconnaissance. Et puis, si le cheval est beaucoup, plus encore sera le nouvel ami qu'elle vient de s'attacher.

---

1. Le pape Pie II dans ses *Mémoires* raconte ainsi cette scène : « Allata sunt arma, adducti equi; Puella ferociorem ascendit et ardens in armis... »

2. WALLON, *Histoire de Jeanne d'Arc*. — *Procès*, déposition du duc d'Alençon.

Souvent, elle avait entendu prononcer le nom du duc d'Alençon, mais pour la première fois, elle l'a rencontré chez le roi. Lui-même avait quitté sa femme et sa mère à Saint-Florent-lez-Saumur[1], curieux de voir cette miraculeuse pucelle dont on commençait à parler.

« Vous, soyez le très bien venu. Tant mieux s'ils sont nombreux ensemble, ceux qui sont du sang de France[2] ! »

C'était la phrase aimable qu'avec tact Jeanne savait placer à propos. L'accueil avait été bon, mais ce sera par le galop de la course que se cimentera une inaltérable amitié.

Le duc d'Alençon sera pour Jeanne le compagnon dévoué, le défenseur attitré contre les intrigues de la cour, le lieutenant toujours fidèle sur les champs de bataille.

C'est qu'il aime bien les chevaux, le duc d'Alençon. Le titre qu'il porte l'indiquerait déjà en rappelant le nom de la contrée la plus célèbre peut-être de l'Europe, comme pays d'élevage. Le prince est né à Argentan, proche des

1. Chapoy, *l. c.*, p. 162. — *Procès*, déposition du duc d'Alençon.
2. *Procès*, III, 91.



admirables prairies du Merlerault, et son sang, normand par son père, breton par sa mère, eût menti à sa double renommée si, avec les autres qualités de ces deux races, il ne lui eût donné le goût et l'amour du cheval.

Jeune, séduisant au possible, le duc d'Alençon, une des plus brillantes figures de l'époque, était digne d'être associé dans l'histoire à notre héroïne. Par le cheval, cette dernière sut le conquérir : elle ne pouvait rêver de meilleur compagnon et ami[1].

Mais déjà Jeanne galope sur la route de Poitiers. Si elle a connu à Vaucouleurs et à Chinon les heures d'attente rendues plus pénibles et plus longues par une légitime impatience, elle est maintenant prise dans l'engrenage, condamnée à l'odyssée sans trêve, et ces exigences nouvelles ne dépasseront jamais les intarissables ressources de son activité.

Charles VII l'accompagne à Poitiers[2]; mais nous ne croyons pas que Jeanne chevauche au milieu de la cour. Elle n'est pas encore tout à

1. Chapoy, *Compagnons de Jeanne d'Arc.*
2. Vallet de Viriville, *Histoire de Charles VII*, II, p. 61.

fait « acceptée ». Si la sympathie des hommes d'armes lui est acquise, si presque tous lui ont donné leur foi, le roi a dû, par une prudence trop naturelle, réserver sa décision. Le voyage de Poitiers fixera l'avenir, en tranchant la question infiniment redoutable pour l'héroïne : « Est-elle envoyée de Dieu? ou bien n'est-elle pas une de ces sorcières qui, par les nuits sombres, se rendent au sabbat, galopant à travers l'espace sur un balai, un bouc ou un cheval[1]? »

Remarquons en passant combien, au moyen âge, quand il s'agit d'une force, d'une puissance même malfaisante, l'idée domine toujours de « vitesse », de « rapides chevauchées ». Le diable ne serait pas à craindre s'il n'était pas cavalier et ne mettait pas à la disposition de ses adeptes d'aussi invraisemblables montures.

Jeanne n'a pas été abandonnée par ses fidèles de Vaucouleurs. Jean de Metz et Bertrand

1. Chapoy, *l. c.*, p. 172. Cf. *Le monde enchanté et le grand sabbat des sorciers*. Cf. aussi *Légende du sabbat*, gravure du XVIe siècle, reproduisant un arrêt du tribunal d'Arras (XVe siècle). Cabinet des estampes B. N.

de Poulangy sont toujours à ses côtés, certainement aussi les servants que nous lui savons dévoués. Peut-être un personnage de la cour les accompagne-t-il, moité protecteur, moitié espion, qui, en même temps qu'il assurera le gîte et le respect, prendra note des possibles incidents et saura communiquer ses remarques.

Qu'importe à Jeanne, sûre de triompher, ne s'inquiétant guère des docteurs de Poitiers dont elle ignore d'ailleurs la raison d'être et les attributions? Elle chevauche avec plaisir, à l'aise de son corps cette fois, sans préoccupations du lendemain. Elle a conservé son costume de Vaucouleurs; mais en ouvrière adroite, elle a su, chez « la bonne femme » de Chinon, réparer les injures de son pénible voyage; elle a quelque peu modifié la forme du justaucorps et cherché même à lui donner une pointe d'élégance.

Avant tout, elle est heureuse, parce qu'elle monte un bon cheval. Sans doute, elle a tenu à ne pas se séparer du cadeau princier de « son beau duc »; peut-être aussi le roi lui a-t-il prêté une de ces haquenées spéciales aux voyages qui savaient allier la vitesse à l'agrément des allures?

Adieu le cauchemar de la première chevauchée! Dans la belle vallée de la Vienne, fière de sentir sa monture répondre fraîchement aux sollicitations des éperons, Jeanne, pour la première fois, dut s'abandonner au plaisir de la route gaillardement parcourue, doucement bercée par le rythme de l'amble, enivrée un peu par la sensation nouvelle de pouvoir marcher vite sans éprouver la fatigue

La petite troupe précédait-elle ou suivait-elle le cortège de la cour, cortège que les rois les plus déchus s'efforcent de conserver imposant? Nous l'ignorons; mais nous connaissons assez notre héroïne pour affirmer que libre, elle eût volontiers, d'une seule traite, parcouru les vingt et quelques lieues qui séparent Chinon de Poitiers. Il lui tardait tant d'aboutir! Elle aimait tant aussi chevaucher gaiement en admirant les beautés que le Créateur a su distribuer à profusion dans la nature!

Il est probable qu'il fallut gîter à Châtellerault, comme, de façon certaine, on le fit au retour[1] et le lendemain seulement, Jeanne, au

1. Chapoy, *l. c.*, p. 188.

terme du voyage, sauta légèrement à terre en s'aidant du « montoir », à la porte de « l'hostellerie où pendait l'enseigne de la Roze[1] ».

Elle était annoncée à Poitiers. Là encore, sa bonne grâce à cheval, son sens invraisemblable des choses de la guerre, vont, dès son arrivée, lui conquérir, avec des cœurs donnés à tout jamais, des dévouements qu'elle saura utiliser pour la bonne cause.

Mais c'est toujours à l'homme d'armes, à celui qui combat à cheval que s'adresseront ses préférences. « Dieu me donne beaucoup de bonnes volontés comme la vôtre[2] », dit-elle à Gobert Thibault, et Gobert est écuyer du roi.

Dans la foule des gentilshommes qui ont quitté leurs châteaux pour venir faire leur cour, chercher des ordres ou des nouvelles, pour la voir aussi, elle, la Pucelle déjà célèbre, son instinct la pousse vers Jean d'Aulon.

Curieuse figure que ce méridional, mais homme de cheval avant tout, comme le sont ceux de son pays. « Escuïer de l'escurie du

---

1. Jean Bouchet, cité par l'abbé DONIZEAU, *Jeanne d'Arc à Poitiers*, p. 44.

2. CHAPOY, *l. c.*

Roy[1] », escuïer sans emploi, il traîne son oisiveté dans sa « comté d'Armeignac » en attendant des jours meilleurs. Il n'en sait pas moins que sa charge honorifique lui fait un devoir de posséder de beaux chevaux, et il n'hésite pas à « payer de VII^{xx} escuz en or[2], à la couronne du roi n. s., ung cheval à pz à ses dépens et en la ville de Toulouse[3] ». C'était un prix élevé pour l'époque[4]; mais d'Aulon est cadet de Gascogne et il le paie en billet à longue échéance. Par ces temps troublés, le bon billet que dut avoir son créancier!

Quoi qu'il en soit, lui des premiers, enthousiaste, s'est donné à Jeanne; il sera l'écuyer à sa dévotion. Présent à chaque étape de la glorieuse épopée, il essaiera encore sur la chaussée de Compiègne, au soir ténébreux de la fin, de faire à l'héroïne un suprême rempart de son corps.

Ces précieuses recrues, ces adhésions nom-

1. Chapoy, *l. c.*

2. Lire 140 écus d'or.

3. Acte des registres de Pierre Lambert, notaire à Jargeau, cité par Chapoy, *l. c.*

4. Voir chap. VI du présent ouvrage.

breuses et nouvelles, empêcheront Jeanne de se plaindre trop amèrement du voyage. Elle souffre pourtant, elle qui incarne « l'action », des séances oiseuses pendant lesquelles son esprit est sûrement ailleurs.

Peut-être lui permet-on, le long du Clain ou bien sur les hauteurs de Blossac, de s'égarer pendant quelques heures, loin des docteurs, des clercs, des greffiers; peut-être lui permet-on d'errer sur ces champs de bataille dont elle sait l'existence, dont l'un l'a fait naître chrétienne par l'épée de Martel, dont l'autre, en un désastre irréparé, a créé la raison d'être de sa mission.

Mais non! elle en avait assez « d'esmerveiller les docteurs, capitaines de guerre et autres des réponses qu'elle faisoit tant des choses divines que de guerre[1] », et l'heure du départ, cette heure solennelle où enfin reconnue « de message divin », elle pourrait mettre le pied à l'étrier, cette heure allait sonner.

Elle a conquis Poitiers et tout Poitiers l'applaudit d'une enthousiaste ovation, quand au

1. *Chronique de la Pucelle.*

coin de la rue d'Estienne, « elle prit avantage sur la pierre pour monter sur son cheval[1] ».

Elle partit. Il ne faut pas s'étonner si, la joie aidant, « elle portait aussi gentiment son harnois en chevauchant que si elle n'eût fait autre chose tout le temps de sa vie, dont plusieurs s'émerveillaient[2] ».

Certes les heures sont plus précieuses que jamais. Tout s'agite à Chinon, mais pendant qu'on travaille pour elle, Jeanne a un pèlerinage à faire, une promesse à tenir. Elle sait qu'à une petite étape, dans la vieille abbaye de Saint-Florent, deux femmes, deux grandes dames l'attendent ; elle veut se les attacher comme elle a su s'attacher le prince, le cavalier qui est leur[3].

La gaie promenade par un des premiers beaux jours du printemps ! Le duc d'Alençon a

1. Jean Bouchet cité par l'abbé Donizeau.

2. *Chronique de la Pucelle.*

3. Perceval de Cagny, *Chronique des ducs d'Alençon.* « Dieu scait la joye que la mère du duc d'Alençon et ladite fille d'Orléans, sa femme, lui firent par trois ou quatre jours qu'elle fut audit lieu. »

choisi la route de la vallée, plus facile et se prêtant mieux à la vitesse. Jeanne est toute joyeuse de pouvoir chevaucher sans contrainte. Son « beau duc » galope à ses côtés. Ce ne doit pas être sans une curiosité émue, qu'au tournant même du donjon de Montsoreau, l'héroïne retrouve le fleuve de Loire. Elle se dit que ces eaux viennent d'Orléans, qu'elles ont traversé les bastilles anglaises, elle se dit que la Loire est l'artère essentielle de la France et que sur les deux rives, de Nevers à Orléans, elle saura faire flotter son étendard.

Déjà se profile la sombre forteresse qui domine Saumur. Avec une respectueuse émotion, accompagnons par la pensée Jeanne d'Arc au moment où, suivant les hautes murailles du château, elle pénètre dans la riante cité dont le nom est si cher à tout cœur de cavalier.

Elle longe entre Loire et Thouet la bande de terre qui sera le Chardonnet. Des fenêtres de l'abbaye, elle apercevra la prairie du Breil, au premier plan du superbe panorama qu'offre l'immense vallée. Ah! si Dieu ce jour-là lui a permis de lire à travers les siècles, quelle réconfortante vision pour elle que ces escadrons

de futurs chefs travaillant pour défendre la France qu'elle va leur donner !

Nous, camarades, jeunes ou vieux, camarades du passé ou de l'avenir, quand nous galopons sur le Chardonnet ou évoluons sur le Breil, en ces longues séances qui parfois semblent pénibles, reportons nos pensées vers Jeanne d'Arc. Songeons qu'avant nous une femme a foulé ces mêmes lieux du sabot de sa monture, que cette femme en de victorieuses chevauchées a créé la Patrie, notre raison d'être, et armé nos bras du sabre nécessaire pour la protéger.

Et vous, mères d'officiers, qui près de l'abbaye de Saint-Florent, quelquefois à l'abri même de ses antiques murailles, venez séjourner pour vivre plus proches de vos grands enfants, écoutez une mère et une femme de prince le recommander à notre humble écuyère. Ce sont les termes que vous employez près de ceux qui ont charge d'âme de celui qui vous est cher. Vous aussi, élevez votre prière jusqu'à Jeanne. Dieu veuille qu'elle vous réponde comme aux duchesses d'Alençon : « Dames, ne craignez rien. Je vous le rendrai sain

et sauf, dans l'état où il est, peut-être meilleur[1]. »

Et Jeanne « tous jours depuis, se tint plus prochaine et acointe du duc d'Alençon que de nul autre, et tous jours en parlant de lui l'appelait « mon beau duc » et non autrement[2] ».

Cependant Charles VII composait la « maison militaire » de Jeanne. Cette expression moderne a été adoptée par la plupart des auteurs. Elle éveille du reste fort bien l'idée de ce que devait être la suite de l'héroïne. La « maison militaire » de Jeanne sera celle de tout homme d'armes de naissance noble et de rang élevé. Elle pourra se comparer à celle d'un « chef de lance ». Plus tard, après les premières victoires, elle deviendra digne d'un prince du sang ou d'un maréchal de la couronne.

Pour le moment le roi se montrera aussi large que le permettront des ressources dont nous savons la détresse. Jeanne ne se plaindra

1. *Chronique* de Perceval de Cagny. Cf. aussi *Procès*, déposition du duc d'Alençon.

2. *Ibid.*, *l. c.*

pas, car on la laissera choisir ses compagnons, ses chevaux et ses armes [1].

Ses compagnons nous sont connus pour la plupart. En tête viendront ceux de la première heure : Jean de Metz et Bertrand de Poulangy. D'Aulon sera son intendant. Le « gracieux et bien gentil homme » Loys de Contes, adolescent de quatorze ans, et son camarade Raymond lui serviront de pages. Jean et Pierre d'Arc se sont empressés de rejoindre leur sœur au premier bruit du bon accueil qu'elle a reçu à Chinon. Avec deux hérauts et le moine Pasquerel, avec aussi les servants nécessaires, ils compléteront la suite de l'héroïne.

Plus délicat sera le choix des chevaux. Ils proviennent certainement des écuries royales et vraiment Charles VII peut se montrer généreux, lui qui va passer dans l'attente des événements les jours que d'autres vont vivre au milieu des dangers.

Jeanne doit donner son avis. Elle possède maintenant une certaine expérience hippique,

1. Pour la composition de la maison militaire de Jeanne, voir *Procès,* Dépositions de Jean d'Aulon, Loys de Contes, frère Pasquerel et autres... Cf. aussi CHAPOY, *l. c.,* p. 248.



elle sait le cheval qui lui convient. Sa taille gracile d'adolescente, son poids très léger comparé à celui des hommes d'armes lui feront écarter les trop grands et trop lourds destriers qui sont cependant, à bon droit, les plus prisés autour d'elle. Elle choisira, dans les limites qui lui sont permises, ceux-là de taille moyenne qui par leur apparence légère semblent promettre des allures, de la vitesse, de la facilité de conduite.

Ils tiendront le milieu entre le destrier, le palefroi et la haquenée. Remarquons en passant que ces dénominations n'ont eu, au moyen âge, rien d'absolu, pas plus du reste que de nos jours la qualification de cheval d'armes, de hack, de hunter, de steeple-chaser. Le modèle et le cœur entrent en ligne de compte; mais l'emploi, plus souvent que l'origine, permet telle ou telle appellation. Les chevaux du xve siècle pouvaient successivement devenir chevaux de bataille ou chevaux de route, destriers ou haquenées. La différence, à cette époque comme aujourd'hui, ne pouvait s'affirmer que par l'usage, la nature n'ayant jamais nettement dans les individus ni dans les races marqué la limite des aptitudes.

Jeanne se sert peu des expressions de destrier, palefroi, haquenée, ambleur, bidet. Elle parle plus volontiers de coursier, de demi-coursier, de trottier[1]. Ces noms plaisent avec leur sens plus évident et plus moderne. Le coursier pour elle est le cheval d'armes, de bataille, qui réunit toutes les qualités; le demi-coursier est le cheval à deux fins, pour le combat et pour la route. Le trottier est le cheval de voyage.

Elle dira plus tard qu'à Compiègne elle bataillait sur un « demi-coursier[2] » et cependant alors aucune monture ne pouvait lui être refusée. Nous en concluons qu'elle préférait le cheval léger, puisque le nom de « coursier », synonyme de celui de « destrier », paraît avoir été réservé au noble animal qui au cœur et au fonds réunissait la taille et l'ampleur des formes.

Le cheval du duc d'Alençon formait déjà, unique spécimen, le noyau de l'écurie. Combien la générosité de Charles VII lui donna-t-elle de

1. *Procès,* premier interrogatoire secret; minute française. J. Fabre, p. 132.

2. *Ibid.*

camarades ? Il est difficile de se prononcer. Jeanne d'Arc racontera qu'elle possédait environ douze chevaux ; elle ne paraît pas bien sûre du nombre[1]. C'est qu'à cette époque les écuries du chef pouvaient seules, en cas d'impérieux besoin, donner à ceux de la suite l'indispensable monture. Le plus riche chevalier voyait du jour au lendemain se fondre des ressources en chevaux qui paraissaient inépuisables, de même qu'en des circonstances plus heureuses, d'innombrables chevaux de main accompagnaient sa bannière. Ainsi le veulent les aléas de la guerre dont les siècles n'ont pas changé les lois.

Mais nous sommes à la préparation strictement pesée par nécessité de la première campagne. Nous estimons que le roi, après avoir procuré aux écuyers de Jeanne, à son intendant, à ses pages, à ses hérauts, à ses frères, au moine et aux servants les montures qui leur conviennent, dut affecter quatre chevaux au service particulier de l'héroïne. Deux seront

1. *Procès*. « J'avais cinq coursiers achetés de l'argent du roi, sans compter les trottiers au nombre de plus de sept... »

plus aptes à la bataille, deux seront destinés à la route.

Malgré nous, quand nous parlons de montures, nous revenons toujours à ce nombre deux. Le cavalier qui n'a qu'un cheval est à la merci de l'accident; trop souvent il est mis à pied. Un chef, à quelque degré de commandement qu'il soit placé, doit être à l'abri de ces préoccupations. Au moyen âge, on n'avait garde d'y manquer.

Et sans doute, sous l'un des servants, peut-être même comme cheval de bât, suivra le cheval de Vaucouleurs, celui dont l'histoire a perdu la trace, mais que nous recherchons partout où nous pouvons soupçonner sa présence.

Nous avons réduit au strict nécessaire le nombre des chevaux de Jeanne d'Arc, au départ de Chinon. Une simple remarque jettera un peu de lumière sur les pratiques militaires du moyen âge. Onze personnes avec rang de « maîtres » font partie de la suite. Douze servants, au grand minimum, les accompagnent avec chacun un cheval de main. Nous trouvons pour le simple état-major de Jeanne un total

de trente-cinq chevaux, et nous passons sous silence, faute de documents précis, ce qu'il est convenu d'appeler « les bagages ». Jeanne n'est pas arrivée à sa période de gloire, son « harnois » est réduit autant que possible. Que doivent être alors les escortes, suites, bagages des grands seigneurs de la Couronne, et faut-il s'étonner du peu de mobilité, tant au point de vue stratégique qu'au point de vue tactique, des troupes du moyen âge ?

Jeanne réagira plus tard. Sa compréhension invraisemblable de la façon d'utiliser le cheval, par suite ceux qui en sont armés, la fera diminuer, négliger, abandonner même les « impedimenta ».

Compagnons et chevaux se trouvent réunis à Chinon ; mais il serait difficile d'y terminer l'équipement de Jeanne.

Sur sa requête, Charles VII lui donnera l'armure « toute de cape en pied » qu'elle réclame[1]. Encore faut-il trouver le praticien capable de la forger.

Au moyen âge, l'art par excellence est celui

1. Greffier d'Albi, Chapoy, *l. c.*, p. 251.

de l'armurier. Il répond à des exigences journalières et le talent peut s'exercer en toute liberté sur les ciselures, les blasons, les dorures, dont les princes se plaisent à orner leurs tenues de guerre[1].

Ce n'est pas à Chinon, au sein d'une cour déchue, près d'un roi dont la pauvreté est trop connue, que se sont réfugiés ceux dont le pain quotidien est fourni par le luxe et la richesse. Ils travaillent plutôt chez les maîtres célèbres de Milan, de Paris, de Bourges ou de Beauvais[2]. A quoi bon du reste le brillant des armures, quand on en est réduit aux pires extrémités? Le roi lui-même a dû mettre en gage, entre les mains de La Trémoille, son heaume doré pour la somme de 300 moutons d'or[3].

Jeanne ne désire pas tant d'éclat; elle n'en doit pas moins se rendre à Tours prendre mesure pour ce vêtement d'un nouveau genre. Maître Hémon Raguier, trésorier du roi, réglera

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, t. V.

2. *Ibid.*

3. Archives nationales, J. 183, n° 142 et archives du duc de La Trémoille. (De Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, II, p. 633.)



la dépense à 100 livres tournois[1], et Jeanne pourra enfin essayer, avant de la revêtir à Blois pour les vrais jours de guerre, l'armure tant convoitée. Jean de Metz et Bertrand de Poulangy en reçoivent chacun une. Le prix de 125 livres payés pour eux deux semble attester la supériorité de travail et de finesse de l'armement de notre héroïne.

On a longuement et fort savamment discuté sur l'armure de Jeanne d'Arc[2].

Cette armure tient de près à « Jeanne d'Arc écuyère »; elle fait partie de ce qui touche au cheval, de l'équipement cavalier; aussi sommes-nous obligé de nous y arrêter un instant.

Il est courant d'affecter une date, une épo-

1. Extrait du treizième compte de M. Hémon Raguier, trésorier des guerres, conservé autrefois en original à la Chambre des comptes de Paris. (De la Roque, *Traité de la noblesse*, chap. XLIII. — Quicherat, V. p. 258.)

Note sur les armes de la Pucelle, par P. Lanéry d'Arc.

2. Pour l'armure et les armes de Jeanne d'Arc se reporter plus spécialement à Viollet-le-Duc : *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, t. V et VI; *Catalogue du musée d'artillerie*, avec préface du colonel Robert ; *Note sur les armes de la Pucelle*, par P. Lanéry d'Arc; *Vie militaire et religieuse au moyen âge*, par Paul Lacroix; *Les Arts au moyen âge*, du même auteur, chapitre Armurerie; Chapoy, *Les compagnons de Jeanne d'Arc*, chap. XII, etc., etc.

que, à tous les objets anciens d'après leur structure, leur style, leur apparence. Ces idées générales, souvent vraies, sont trop souvent aussi sujettes à l'erreur, quand elles veulent se montrer exclusives.

Au moyen âge, l'uniforme n'existe pas; chacun s'habille, se protège à sa guise, suivant ses ressources, se rapprochant de la mode autant qu'il le peut; mais utilisant aussi ce qu'il a reçu de ses ancêtres, ce qu'il a trouvé, faute de mieux, sur son chemin.

Cela nous explique la très grande diversité des costumes, des armures, même des armes offensives que reproduisent les miniatures.

Les cours riches, les princes peuvent seuls éveiller l'essor de créations nouvelles; les grands seigneurs suivront l'exemple donné d'en haut, et ce sera toujours près des puissantes bannières que nous pourrons étudier les évolutions successives amenées par les exigences d'armes devenues plus meurtrières.

Jeanne a dû prendre conseil. Elle veut une armure se rapprochant de celles qu'on lui a signalées comme réunissant les derniers progrès. Si l'on ne trouve pas de traces bien au-

thentiques d'armures lui ayant appartenu, il est à remarquer cependant que dans les savantes dissertations auxquelles nous avons fait allusion plus haut, leur description correspond toujours à celles que l'on donne comme types des armures du commencement du xve siècle. Les travaux de Viollet-le-Duc, ceux aussi du colonel Robert (Musée d'artillerie) semblent avoir coupé court à toute hésitation.

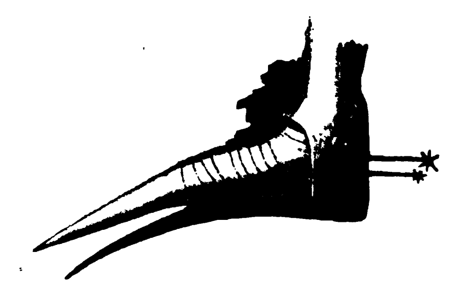
Jeanne veut une armure d'homme. Elle n'est certainement pas la seule femme qui ait pris les armes à cette époque ; elle sera la première à cacher complètement son sexe dont au contraire les autres guerrières semblent se faire honneur en portant l'habillement du soldat par-dessous leurs longues jupes [1]. Peut-être après tout « Jeanne d'Arc ne veut-elle pas être confondue avec ces dames qui, sans trop médire, étaient plus renommées par leur bravoure que par la rigidité de leurs mœurs [2] ».

Nous sommes en plein règne de « l'armure de plates » qui depuis longtemps déjà a rem-

1. Manuscrit de la Bibliothèque nationale. Destruction de la ville de Troyes (1425 à 1450) cité par Viollet-le-Duc, *l. c.*

2. Viollet-le-Duc, *l. c.*

placé le haubert et la broigne. Mais cette armure elle-même a subi des modifications qu'ont inspirées la puissante cour du duc de Bourgogne et celle non moins puissante du roi d'Angleterre. « Des étrangetés semblent interrompre en France le progrès logique de l'habillement de guerre. C'est vers 1420 que l'on voit



Soleret avec éperon fixe (XVe siècle).

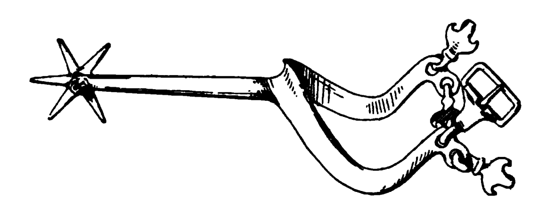
apparaître la lourde bavière allemande, les spalières, cubitières et garde-bras démesurés adoptés par les Anglais, que la coiffure affecte toutes sortes de formes[1]. »

Jeanne saura tenir un juste milieu, combiner à la fois la mode et le bien-être. Elle voudra une armure légère, car elle aimera combattre à

1. Viollet-le-Duc, *l. c.*

pied aussi bien qu'à cheval; elle comprendra que le cavalier cloué sur son cheval ou, après la chute, sur le sol, par la trop pesante armure, ne répond plus aux progrès de la nouvelle guerre.

Un gambison, plutôt qu'une jaque de mailles, supporte le colletin et la cuirasse, sur laquelle Jeanne supprimera le faucre ou arrêt de la



Éperon à molette rayonnante (xve siècle).

lance dont elle n'a pas besoin[1]. Les parties mobiles, braconnières, tassettes, garde-reins, spalières, brassards, cubitières, cuissards, genouillères et grèves seront articulées ainsi que les solerets et les gantelets. Sur sa tête, Jeanne placera un armet plutôt qu'une salade; elle voudra que le mézail soit mobile, n'ayant guère le désir de cacher son visage à l'ennemi.

1. J.-B.-L. Carré, *Panoplie*, p. 443.

Telle sera l'armure de l'héroïne, telles sont celles qu'on lui attribue; telles étaient du moins celles du commencement du xve siècle. L'ouvrier, l'artiste plutôt, n'eut guère de peine à



Jeanne d'Arc armée et équipée en guerre.

(Départ de Blois.)

satisfaire ses exigences. La forme même adoptée généralement, « le plastron bombé de l'époque, la disposition des tassettes couvrant les hanches, convenaient aussi bien à la confor-

mation féminine qu'à la taille de l'homme[1] ». Quant aux dimensions plus restreintes, elles ne durent pas non plus étonner, l'enfant, au moyen âge, courant déjà tout armé les joutes, les tournois, ou du moins la quintaine. Et c'est même un très curieux spectacle, en l'un quelconque des grands musées de l'Europe, de voir l'habillement de guerre d'un géant sembler protéger une fragile armure qui fut peut-être celle d'un petit-fils galopant à ses côtés[2].

Jeanne dut s'étonner de se trouver à l'aise dans cette carapace qu'elle n'envisageait qu'avec une crainte bien justifiée. Ceux d'entre nous qui ont eu la bonne fortune de pouvoir essayer un habillement de fer à leur taille ont tous éprouvé cette sensation agréable de n'être privés en rien de l'aisance ni de la mobilité de leurs mouvements, sensation tout à l'honneur des armuriers du moyen âge.

Mais le destrier attend lui aussi son équipement et son armure. Jeanne n'aura guère d'hé-

1. Viollet-le-Duc, *l. c.*

2. Par exemple musée de Dresde, musée de Zurich, musée de Bâle, en dehors de notre musée des Invalides.

sitation avant de fixer son choix. Ce sera la selle à pommeau proéminent bardé de fer, dont le troussequin aussi se relève pour assurer la force du cavalier dans le choc[1]. Presque sans modifications, nous retrouvons notre moderne



Mors de bride et barde de chanfrein (xve siècle).

« selle à piquer ». On la placera sur le garrot par une habitude qui semble venir des tournois[2].

Ce sera la bride avec le grand mors. Ce sera aussi la barde de chanfrein.

1. Paul Lacroix, *Les Arts au moyen âge*, sellerie et carrosserie.

2. Viollet-le-Duc.

Jeanne a trop entendu parler des lourds cavaliers allemands « passés à l'état de machines de guerre », pour tomber dans leurs travers et recouvrir sa monture d'une enveloppe de fer. Elle se conformera plutôt à l'usage français et n'adoptera pas la barde de poitrail, encore moins la barde de croupière.

Sans doute, puisque le roi lui offre un harnais complet, elle ne négligera rien de ce qu'elle voit employer autour d'elle. Nous sommes sûr que plus tard, en cela d'accord avec bien des cavaliers de son époque, elle évitera d'infliger à ses chevaux le supplice d'instruments soi-disant de défense qui n'ajouteraient que peu à leur sécurité[1].

Mais déjà l'épée de Fierbois a retrouvé son éclat d'autrefois[2]. Dans un étui de cuir que Jeanne a commandé, réservant pour les jours de victoires les étuis de velours et d'or envoyés par la ville de Tours[3], elle pendra au flanc du coursier. L'étendard et le pennon sont

1. Viollet-le-Duc, *l. c.*
2. *Procès*, interrogatoire de Jeanne.
3. *Ibid.*

sortis de l'atelier de Hauves-Paulvoir [1], où Jeanne, près de la jeune Héliote, a passé de si douces heures.

Et l'héroïne prend plaisir à essayer « son



Jeanne d'Arc en costume de guerre.

(*Statue équestre du* XVe *siècle. — Musée de Cluny.*)

Cette statue paraît être l'image la plus ancienne de Jeanne d'Arc qui soit parvenue jusqu'à nous.

blanc harnois » que maintenant elle possède tout entier. Mais elle ne songe guère au plaisir et ce n'est qu'au voyage qui la conduit à

1. Lettres patentes de Charles VII données à Chinon le 10 mai 1429. Les deux étendards furent payés 25 livres. Cf. CHAPOY, *l. c.*, p. 259.



Blois, au voyage sans retour, qu'elle se trouve dans l'élément rêvé, qu'elle devient « Jeanne chef de guerre », tout en restant plus que jamais « Jeanne d'Arc écuyère ».

Le 28 avril 1429, Jeanne sortant des portes de Blois nous apparaît pour la première fois dans toute sa splendeur de libératrice. Devant elle, sa bannière autour de laquelle des voix mâles chantent le *Veni Creator;* derrière elle, les gens de sa maison que suit la longue théorie des guerriers[1].

Dans la main droite, l'héroïne tient son étendard. De sa main gauche, elle fait sentir l'action du mors au noble coursier qu'elle sollicite peut-être aussi de ses longs éperons à mollettes rayonnantes. Elle tient à paraître digne de commander à tous ces braves; elle se rend compte qu'en présence de la foule qui l'acclame, elle doit séduire par le charme; elle se rend compte qu'un chef doit se montrer cavalier avant tout. Son armure neuve, « blanche comme un lys qui serait de fer[2], » étincelle aux

1. Cf. Chapoy, *l. c.*, p. 264 et suiv.
2. Clovis Hugues, *Chanson de Jeanne d'Arc.*

premiers rayons du soleil. Son étendard de toile blanche[1] flotte sous le souffle du vent de Loire; son cheval semble se redresser d'instinct.

Saluez, peuple de Blois; mais saluons tous aussi, Français, cette jeune écuyère!

Elle va galoper, charger, batailler..... et mourir pour nous.

1. De telâ albâ vel boucassino, *Procès*, I, p. 78.

CHAPITRE V

D'ORLÉANS A REIMS

ROUTES, GALOPS ET BATAILLES

« L'équitation militaire. » — On prend ses aises pour faire la guerre au moyen âge. — Passage en bacs. — Le cheval blanc de l'entrée à Orléans. — Jeanne galope « si vite que les étincelles jaillissent du pavé ». — Les fers de chevaux trouvés dans les sables de la Loire. — Nouvelle manière de la cavalerie. — « Le grand coursier noir. » — La charge et la poursuite de Patay. — Devant Troyes. — Le camp de Châlons. — Les maréchaux de France à cheval dans la cathédrale de Reims. — Le labeur accompli.

Lentement, très lentement, la petite armée, pareille à un serpent dont les anneaux seraient de fer, déroule ses replis sur le chemin poussiéreux qui suit la rive du fleuve. Jeanne a-t-elle donc perdu l'amour de la vitesse ? En devenant chef de guerre a-t-elle dépouillé l'esprit cavalier, et le cheval pour elle ne sera-t-il plus que le bon porteur de l'étape ? Non certes ; mais pour la première fois, elle marche à la tête d'une troupe, et même sans les conseils expérimentés de ses compagnons, elle saurait se rendre

compte que son allure doit être celle qui épargnera la fatigue au plus faible des siens. Elle s'en ira au pas plutôt lent du fantassin, s'arrêtera fréquemment et saura réprimer l'impatience bien légitime d'atteindre plus vite le but tant désiré. Elle fera ce que si souvent, si improprement aussi l'on appelle « de l'équitation militaire ».

Oh ! ce terme malsonnant qui devrait être rayé à jamais du vocabulaire cavalier ! ce terme qui, en blessant son oreille, va droit au cœur de celui qui a l'honneur de porter des éperons ! Comme si l'équitation n'était pas une ! Comme si, sans cesser d'être cavalier, on n'avait pas le droit et le devoir de se plier aux exigences imposées par une troupe !

Appelle-t-on équitation de chasse, celle du maître d'équipage ou du piqueur accompagnant la meute au rendez-vous ? Donne-t-on un nom spécial à l'équitation du voyageur qui pour son plaisir ou ses affaires parcourt de longues distances ?

Non, l'équitation, la vraie, consistera toujours à obtenir de son cheval l'allure, la vitesse que les circonstances rendent utiles ou nécessaires.



Jeanne d'Arc chevauchant au milieu des hommes d'armes.

(Estampe de E. Grasset.)

Dans sa marche lente, à la tête de bandes si diversement composées, où les moines coudoient les guerriers et les piétons touchent les chevaux des hommes d'armes, Jeanne paraît écuyère aussi digne de ce nom que quand elle chargera dans les plaines de Patay.

Elle en sera du reste plus fatiguée lorsqu'au crépuscule, en plein champ, il lui faudra faire la grand'halte de la nuit. Pour un cavalier, quelque rompu qu'il soit aux longues chevauchées, le plus pénible des éreintements est celui qui accompagne une étape couverte trop lentement. Hommes et chevaux ont peine à secouer la torpeur qu'engendre la monotonie de la marche et les membres bercés dans un rythme toujours égal se trouvent, à la descente, comme figés dans leur raideur et rebelles aux mouvements les plus simples.

Pour Jeanne vient s'ajouter le poids nouveau de l'armure, la meurtrissure des angles auxquels son corps d'adolescente n'est pas encore fait, l'oppression de l'acier qui comprime ses articulations et l'inévitable mal de tête que la lourde coiffure de guerre, quel que soit son nom, ne manque pas d'occasionner.

Elle ne quittera pourtant pas son harnais[1] et alors qu'autour d'elle, ses compagnons jouissent du bon moment de l'arrivée où l'on enlève le lourd vêtement de fer, où le corps allégé reprend peu à peu son élasticité, où l'on sent le bien-être succéder à la fatigue, Jeanne, toujours armée, semblera indifférente à la souffrance qu'elle ressent et qu'elle ne cherchera pas du reste à dissimuler.

Pudeur poussée à l'extrême limite, se sont plu à répéter tous les historiens. Nous croyons que Jeanne fait aussi entrer en ligne de compte le sentiment du cavalier d'avant-garde qui veut être prêt à tout événement. Elle se reposera certainement, mais à côté de son cheval qu'elle entendra piétiner autour du piquet. Elle se reposera plus tranquille, en pensant : « On me trouvera toujours prête. »

Ses compagnons vieillis dans la vie des camps, habitués à ces longues campagnes où l'on voulait bien se battre, mais seulement après avoir pris son temps et ses aises, habi-

---

1. Wallon, *Histoire de Jeanne d'Arc*. Cf. aussi déposition de d'Aulon.

tués aussi à ces escarmouches, à ces batailles même où « l'on ne se tuait pas[1] », n'avaient guère et ne pouvaient avoir les mêmes craintes ni la même ardeur.

Jeanne inaugure une nouvelle phase dans l'art de la guerre; sa devise sera : la rapidité, et toutes les fois qu'on la laissera libre, elle saura la mettre en action. Dans peu de jours, à son exemple, ses compagnons eux aussi seront toujours prêts.

Et cette nouvelle méthode de guerre : l'activité prévoyante du cavalier, restera la base même, la raison d'exister de la cavalerie. Il semblait anormal au XVe siècle de ne pas quitter son armure; aujourd'hui, à pareille proximité de l'ennemi, en rase campagne, pas un chef n'aurait l'idée de se débarrasser de son équipement ni de ses armes.

Il est vrai que, si les corps ne sont pas devenus plus robustes, leurs enveloppes de guerre se sont singulièrement modifiées.

Mais quelque endoloris qu'ils soient au réveil,

1. LANGLOIS, *Conférence à l'école de Saint-Cyr sur le service militaire en vertu de l'obligation féodale.*



les membres de l'héroïne, mus par sa volonté de fer, ne lui refusent pas leurs services. Le soleil est encore haut à l'horizon, quand nous la retrouvons sur le bord de la Loire, plus vivante, plus ardente que jamais, enflammée par la vue de ces bastilles qu'elle voudrait attaquer le jour même.

Elle a salué respectueusement, mais fièrement, celui dont elle a tant entendu parler, Dunois, le bâtard d'Orléans. Elle lui a déclaré que son secours est envoyé « de par Dieu lui-même qui, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, a pris pitié de la ville d'Orléans[1] ». Sans doute ces noms lui ont été révélés; nous n'en remarquons pas moins que ce sont ceux de deux cavaliers. On aime à représenter saint Louis culbutant les Sarrazins au galop furieux de son cheval. Conçoit-on Charlemagne autrement que sur un grand destrier, parcourant, escorté de ses douze pairs, les vastes provinces de son immense empire ?

Jeanne, en les invoquant, les vit toujours

1. *Chronique de la Pucelle*, chap. XLIV. Cf. aussi déposition de Dunois.

ainsi et, dans son âme naïve, leur image s'imprimait avec le double relief de la sainteté et de la valeur guerrière unie à la vigueur du cavalier.

On a disserté longuement sur le nombre d'hommes d'armes représenté par les deux cents lances qui traversèrent le fleuve avec Jeanne[1]. Peu nous importe. Quel que soit le chiffre adopté, il s'agit d'embarquer plusieurs centaines de chevaux sur les bateaux venus d'Orléans.

A cette époque, où les ponts étaient rares, la traversée des rivières se faisait couramment sur ces vastes bacs dont l'usage en Loire est resté jusqu'à nos jours assez répandu. Les chevaux ne connaissaient certainement pas les ennuis d'exercices d'embarquement infligés à notre époque si fréquemment à leurs descendants. Pas un, cependant, n'hésitait à s'engager sur la passerelle. Nous voyons d'ici Jeanne exigeant l'ordre et le silence, surveillant ses propres montures, ne les casant pas sur le même bateau

1. Il paraît admis qu'au siège d'Orléans la lance se composait de quatre hommes. (*Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* 15 juillet 1900.)

pour pouvoir faire face à tout événement, prenant place enfin elle-même et, l'œil fixé sur la ville, là-bas où on l'attend, donnant l'ordre du départ.

Le disque du soleil commençait à mordre les eaux du fleuve aux pieds de la bastille de Saint-Laurent, et la prière de Jeanne montait vers le ciel, au milieu des clapotements des rames, du cliquetis des armures, des piétinements et des hennissements de chevaux que leurs cavaliers caressaient de la main.

Ce soir-là les habitants d'Orléans virent à la lueur des torches passer devant leurs yeux joyeusement stupéfaits l'image incarnée de la divine Espérance. Ils attendaient Jeanne, mais toutes les descriptions de sa personne parvenues jusqu'à eux étaient bien loin de cette réalité qu'ils ne pouvaient se lasser de contempler.

On dirait que Jeanne, par une entente admirable de l'esprit des foules, a voulu du premier coup s'imposer aux imaginations et soulever l'enthousiasme qu'elle prévoit si fécond. Elle est armée de pied en cap et, dans ses montures, elle a choisi celle dont la robe sied le mieux à



Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans.

(Tableau de Scherrer. — Musée d'Orléans.)

sa virginité tout en tranchant le plus nettement sur son costume de fer. Son cheval blanc est resté légendaire ; lui, du moins, d'une façon bien certaine, est passé à la postérité[1].

Et ce tout harmonieux, cette jeune fille gracile malgré l'armure, bien campée sur le coursier que ce bruit devrait étonner et qui, comme conscient, passe sans broncher au milieu des torches, des bannières et des acclamations, ce spectacle inoubliable d'un peuple en délire, n'est-ce pas le tableau le plus émouvant que nous ait légué l'histoire ?

Une « bergère à cheval » a fait plus que de soulever des montagnes, elle a ranimé le patriotisme éteint et son souffle puissant a fait jaillir la flamme de cendres déjà refroidies.

Et tous veulent l'approcher, la toucher. Admirons ici encore le sens populaire qui, dans le chef quel qu'il soit, voit avant tout le cavalier. On veut toucher l'héroïne « ou son cheval[2] » ; cet attouchement suffit pour satisfaire le désir. Le cheval de Jeanne est partie d'elle-

1. *Le siège et la délivrance d'Orléans*, par P. Mantellier.

2. « ..... y avait moult merveilleuse presse à toucher à elle ou au cheval sur quoy elle était. » *Procès*, III.

même. C'est à cheval qu'on veut la voir toujours, c'est ainsi que se gravera son souvenir. Et quand elle doit mettre pied à terre pour rendre grâces à Dieu, elle sort à peine du portique de l'église que

> ..... la foule accourt et la soulève
> A la hauteur du cheval qui hennit[1].

Ce n'est pas dans une ville assiégée que le cavalier peut donner libre cours à son activité. Le cercle des bastilles anglaises qui enserrent Orléans est singulièrement étroit. N'importe, Jeanne montera à cheval. Dès le lendemain, en plein jour, elle recommence sa promenade triomphale et « chevauchait par la ville où avait tant grant gent que difficilement elle pouvait passer et chacun admirait derechef sa bonne grâce à cheval et son gentil maintien[2] ». Jeanne paraît comprendre que c'est ainsi qu'elle devra toujours se montrer ; comme le peuple, dont elle est, elle ne conçoit pas à pied la vision du chef militaire.

---

1. Clovis Hugues, *Chanson de Jeanne d'Arc*.
2. *Le Siège et la délivrance d'Orléans*, par P. Mantellier.

Puis, si rapprochés que soient les ouvrages ennemis, ils laissent cependant, sur la rive droite du moins, entre eux et le faubourg une plaine assez vaste que Jeanne se fait un plaisir de parcourir. Une à une elle inspecte les bastilles, prend le contact de l'ennemi et, dans sa lente promenade, « le peuple la suivait en grande foule, prenant plaisir à la voir et à être autour d'elle, comme si avec elle nul péril ne les pût atteindre[1] ».

C'était aussi une joie pour Jeanne que l'arrivée des renforts journaliers, se rendant à son appel et décidés par son prestige. Elle allait à leur rencontre aussi loin que le lui permettait son audace prévoyante. Sans doute elle passait en revue ces détachements improvisés dans lesquels la bonne volonté avait réuni les armes les plus variées et les chevaux les plus étranges. On avait pris pour la rejoindre ce qu'on avait pu trouver et, pour ne parler que des chevaux, « le gentilhomme mettait bas son orgueil. Trop pauvre pour avoir destrier et armure, il arrivait sur un petit roussin, équipé en archer ou en

1. WALLON, *Histoire de Jeanne d'Arc.*

coutillier[1]... » Et Jeanne était heureuse d'accueillir ces dévoués dont la détresse augmentait le mérite.

Cette inaction relative ne va guère se prolonger. Le tempérament de Jeanne ne la supporterait pas plus longtemps. On essaie bien de se battre sans elle. « Ah! sanglant garçon, crie-t-elle à d'Aulon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu. Allez quérir mon cheval. »

Elle s'arme tant bien que mal, saute sur un cheval de rencontre, et, les éperons au poil, elle galope vers la porte de Bourgogne, par la grande rue, « si vite que les étincelles jaillissent du pavé[2] ». Le voilà, l'esprit cavalier de Jeanne. Elle se trouve dans un moment critique où chaque seconde est précieuse. Va-t-elle, comme tant d'autres le feraient, se presser lentement, se laisser armer, mettre le pied à l'étrier? Non, elle s'arme comme elle le peut avec l'aide aussi

1. Général Dragomiroff, Les étapes de Jeanne d'Arc (*Revue des Deux-Mondes*, mars 1898). Cf. aussi *Chronique de la Pucelle*.

2. Déposition de Jean d'Aulon et de Louis de Contes, *Procès*, III. — *Chronique de la Pucelle*, chap. XLVI.

inexpérimentée qu'émue de son hôtesse; sans plus attendre « elle saute à cheval » et part au galop. Elle sait d'intuition qu'il est des circonstances où convenances et usages doivent être mis de côté. Peu importe alors que le cheval périsse si le but est atteint. Et, sans souci de la chute possible, sans pitié pour le cheval auquel elle demande le suprême effort, Jeanne galope vers la porte de Bourgogne.

Quand d'Aulon, son page, ses autres gens la rejoignent, ils la trouvent debout sur le bord du fossé. Elle a utilisé le cheval dans ce qu'il peut donner; elle sait mettre pied à terre au bon moment. En ces journées d'escarmouches et d'assauts, nous la voyons toujours employer la même tactique. Elle combat à pied dès que le cheval devient un « impedimentum », différente en cela des chevaliers qui se croyaient perdus ou tout au moins déshonorés s'ils n'enfourchaient plus leurs coursiers.

C'est pour cela que Jeanne tenait à la légèreté de l'armure; parfois même elle combattait avec une simple cotte de mailles, moins lourde et plus flexible.

Le mode nouveau de guerre qu'elle inaugu-

rait exigeait avant tout la souplesse et la mobilité tant de l'individu que de la collectivité, et nous pouvons affirmer que son exemple fut suivi.

Mais si Jeanne sait combattre à pied, elle n'oublie jamais son cheval. Par goût, sans doute, mais aussi sous l'empire du sentiment que le chef doit toujours être vu à cheval, elle met le pied à l'étrier pour parcourir les plus courtes distances. Le 6 mai, blessée devant les Tournelles, elle veut montrer que sa blessure n'a pas de prise sur son courage. Elle se fait amener son cheval et s'en va quelques pas plus loin faire sa prière à l'écart[1]. On la voit à cheval : la confiance reparaît. Une fois de plus elle a su jouer du prestige que le cheval seul peut donner.

Luttes bizarres que ces sièges du moyen âge où les hommes d'armes montés ne pouvaient utiliser leurs chevaux. Sans doute par besoin d'activité, par distraction aussi, assiégeants et assiégés tentaient à l'extérieur de petites opérations. On allait fourrager, escorter des convois

1. *Chronique de la Pucelle.*

ou les attaquer, et cette façon de faire la guerre nous explique la durée des investissements en même temps que leur peu de rigueur.

Le nombre des fers et des éperons trouvés dans le lit de la Loire confirme l'habitude bien connue des chevaliers de ne jamais se séparer de leurs montures. L'étude attentive de ces fers nous fournit même de précieuses indications. La plupart sont petits, presque de la taille de ceux des chevaux de cavalerie légère. Nous en concluons que la conformation puissante et lourde des chevaux de guerre du moyen âge n'est qu'une légende et que le grand destrier était plutôt l'exception que la règle.

L'art du maréchal, plus honoré que jamais à cette époque de longs parcours, semble avoir laissé beaucoup à l'initiative individuelle. Le nombre des étampures est très variable (5, 6 ou 7); mais chaque fer paraît avoir été forgé avec soin pour chaque cheval et la diversité des modèles est une preuve de la conscience qu'apportait l'ouvrier à son travail. Les fers pathologiques (à branche droite, couverts, etc.) sont presque tels qu'on les fabrique aujourd'hui. Quelques-uns présentent bien nettement

l'ajusture et le crampon formé par l'éponge recourbée qui caractérisent encore aujourd'hui la ferrure anglaise. Peut-être à ces indices serait-il possible de classer cette précieuse collection[1] ?

Qui sait si l'un de ces fers n'a pas appartenu au cheval de Jeanne ? En tout cas, ils sont contemporains de l'épopée et, à ce titre, ils méritaient d'être signalés ici.

Mais les Anglais ne songent plus qu'au départ. Le 8 mai au matin, ils sont en belle ordonnance, étendards déployés, dans la plaine de la rive gauche. Jeanne va-t-elle les poursuivre, ou plutôt engager une nouvelle bataille, sa première en rase campagne ? L'instinct cavalier l'y pousse. Derrière elle, toutes les troupes d'Orléans ont passé les portes dont « ils issirent à pied et à cheval[2] ». L'héroïne

1. Les fers de cette collection comprennent aussi ceux qui ont été trouvés dans la plaine de Patay. La classification des uns et des autres a été faite par le savant abbé Desnoyers, fondateur du musée de Jeanne d'Arc.

Je crois qu'il a divisé les fers en anglais et français, suivant les emplacements où ils ont été découverts. Je lui demande la permission de ne pas me ranger, cette fois-ci, à sa manière de voir.

2. *Chronique de la Pucelle.*

s'agite fiévreusement sur son coursier; ses éperons semblent démanger ses talons, et pourtant elle ne donnera pas l'ordre qu'on réclame, elle ne galopera pas « sus à l'ennemi ».

C'est ici surtout qu'il faut admirer son jugement, son incroyable possession d'elle-même. Elle sent l'imprudence d'aller risquer le choc d'un ennemi qui se retire sans fuir et ne la commettra pas. Son devoir de chef militaire l'emporte sur l'amour des sensations cavalières.

Et nous ne saurions trop faire remarquer combien, chez Jeanne, la prévoyance restait toujours jointe à l'audace[1]. Elle ne poursuit pas ce jour-là; elle ne veut pas cependant que l'ennemi lui échappe; elle veut savoir où le retrouver. Par son ordre, La Hire et Ambroise de Loré, « accompagnez de cent à six vingt lances, chevauchèrent les Anglais en les costoyant bien trois grosses lieues, pour voir et regarder leur maintien[2] ».

Nous sommes déjà loin avec Jeanne de la

1. Chapoy, *Compagnons de Jeanne d'Arc*, p. 367.
2. *Chronique de la Pucelle*, chap. XLIX.

méthode constante du combat au moyen âge. Il nous semble assister au début de « la manœuvre du champ de bataille » ; Jeanne emploie des cavaliers autrement que pour la charge de front. Elle sait utiliser le cheval à autre chose qu'au choc proprement dit. La science de la cavalerie venait à peine d'être ébauchée par les Lombards et les Gascons du duc d'Orléans (1410) « lesquels avaient chevaulx terribles et accoustumez de tourner au courant[1]..... ». Jeanne, d'instinct, était de cette école-là.

D'autres que l'héroïne seraient restés quelques jours du moins sur les lieux de la victoire. Il est si doux de partager le butin, de voir abattre les retranchements ennemis, si doux d'entendre les acclamations de reconnaissance et de joie d'un peuple délivré. Mais Jeanne est déjà partie à la rencontre du roi. Son escorte est cavalière et gaiement, à la vitesse qu'elle aime, elle refait, en sens inverse, la route qui, la semaine d'avant, lui semblait

1. *Chroniques d'Enguerran de Monstrelet.*

si longue, si remplie d'inquiétudes. Elle revoit le champ de sa première veillée sous les armes; mais que pour elle comme pour ses compagnons ces souvenirs sont déjà vieux! En si peu de jours, ils ont fait de si grandes choses!

Et ce mois de mai resplendissant de verdure, cet admirable mois de mai des bords de la Loire, se passera pour Jeanne en chevauchées, en étapes qui lui sembleraient délicieuses si son âme n'était pas absorbée par la préoccupation de ce qui reste à accomplir.

Est-ce un effet du hasard, est-ce au contraire un des mystérieux décrets de la Providence? toujours est-il que notre lorraine trouvait ses compagnons les plus dévoués parmi les gentilshommes accourus des provinces de l'Ouest de la France future. Après d'Alençon et Gilles de Rais, voici venir les jeunes seigneurs de Laval. Ne dirait-on pas que l'unité de la patrie se prépare dans ces conciliabules de Selles-sur-Cher?

Et cette venue des adolescents nous vaut un des documents les plus précis que nous possédions sur l'héroïne.

Dans une lettre touchante à sa mère (8 juin)

Guy de Laval dépeint la réception qui leur a été faite à lui et à son frère. Puis tout de suite il passe à Jeanne. On sent bien qu'il répond à des questions précises formulées avant le départ. Quel est l'aspect de Jeanne, comment monte-t-elle à cheval? Telles sont les premières impressions demandées, les premières aussi que le jeune homme a pris soin de noter. Il a vu Jeanne dans sa simplicité native, il a bu avec elle le vin qui fête la première rencontre. Il l'a vue monter à cheval « armée toute en blanc, sauf la tête, une petite hache à la main..... » Justement, le cheval qu'on vient d'amener est difficile au montoir. C'est « un grand coursier noir qui, à l'huis de son logis se démenait très fort et ne souffrait qu'elle montât ; et lors elle me dit : Menez-le à la croix, qui était devant l'église auprès, au chemin. Et lors elle monta, sans qu'il se mût, comme s'il fut lié[1]..... »

Jeanne, sans doute, recourt à la protection divine en faisant approcher son cheval de la

1. Cette lettre a été souvent reproduite. Cf. particulièrement Chapoy, *Compagnons de Jeanne d'Arc,* qui la donne *in extenso*.

croix. Sa manière d'agir n'en est pas moins un signe certain de son expérience d'écuyère. Son cheval ne veut pas se laisser monter. Il est effrayé par l'éclat des armures, par les gestes et les voix; peut-être aussi a-t-il attendu trop longtemps. Si le cavalier insiste en ces moments-là, il risque l'accident, du moins très certainement la défense. Le cheval a besoin de reprendre ses esprits, de se remettre dans son aplomb. Et Jeanne ordonne ce qu'eussent recommandé les plus savants écuyers : elle fait promener l'animal, le fait arrêter à l'écart, et « lors elle monta sans qu'il se mût, comme s'il fut lié..... »

Ce coursier noir l'emportait vers de nouveaux combats, vers de nouvelles victoires. Elle entre une fois encore dans Orléans; la foule qui la connaît, qui a vécu de sa vie, la reçoit avec le même enthousiasme et de la voir ne « se pouvaient saouler[1] ».

Sa renommée attire des renforts nouveaux qui arrivent de toutes parts. N'est-ce pas là le fait admirable du patriotisme réveillé de sus-

1. *Journal du siège.*

citer des ressources qu'on croyait épuisées depuis longtemps? Il n'y a toujours pas d'argent dans les caisses royales. Les chevaliers vendent leurs biens. « Vous, Madame, qui avez mon sceau, n'épargnez point ma terre par vente..... », écrivait Guy de Laval à sa mère. Dans ce pays ruiné il n'y a plus de chevaux et comme par enchantement, après les premiers succès, les seigneurs arrivent « à grand chevalerie[1] ». Oh! l'inépuisable richesse du beau pays de France!

Jeanne est pitoyable au vaincu. Avant de donner l'assaut à la ville de Jargeau, elle adresse comme toujours une dernière sommation. Que va-t-elle proposer qui puisse aux assiégés atténuer la honte de la capitulation? Elle leur fait mander qu'ils sortiront avec leurs chevaux. Pour elle, c'est la faveur par excellence, c'est l'hommage suprême rendu à la valeur malheureuse.

Si les défenseurs de Jargeau préfèrent en braves tenter la fortune de la guerre, ceux de Beaugency, quelques jours plus tard, n'hésite-

1. *Chronique de la Pucelle*, chap. 51.

ront pas à accepter des conditions analogues. Ils partiront à cheval et pour eux tout est perdu, mais l'honneur est resté sauf[1].

Et maintenant c'est un bonheur pour un cavalier de suivre Jeanne en son vrai galop de bataille, dans les plaines de Patay. Depuis Meung, le duc d'Alençon poursuit l'armée anglaise; ses troupes chevauchent « en batailles ordonnées ». Le contact pourtant semble perdu, quand des clameurs s'élèvent. C'est un cerf effrayé qui vient donner dans les rangs anglais[2]. Ne faut-il pas reconnaître que tout soldat possède une âme de braconnier? De plus, les Anglais ne sont-ils pas plus que d'autres passionnés pour la chasse? Bref, à un moment solennel, où du silence dépend le salut, un cerf passe dans son galop d'animal surpris et toute une armée ne peut s'empêcher de crier « Taïaut ».

Jeanne debout sur ses étriers, frémissante, est prête à partir en une furieuse attaque.

« Avez-vous de bons éperons? » demande-

1. Wallon : *Histoire de Jeanne d'Arc. Chronique de la Pucelle*, chap. 52.

2. *Ibid.*



t-elle tout haut et, lisant l'étonnement sur les visages, elle ajoute : « Oui, de bons éperons, car ils seront déconfits, et vous aurez besoin des éperons pour les suivre[1]. »

Jeanne sent que ce jour-là, il faudra demander aux chevaux tout ce qu'ils pourront donner. C'est l'emploi par excellence de l'éperon, et sa façon si pittoresque d'exprimer la vigueur de la poursuite est bien celle d'un cavalier.

Elle voudrait conduire les fourrageurs, ceux qui « furent ordonnez coureurs, par manière d'avant-garde[2] » ; mais si le duc d'Alençon la retient, ce n'en sera pas avec moins d'ardeur qu'elle guidera le gros à la bataille. Les Anglais n'attendent pas le choc et c'est alors la chasse à l'homme dans toute sa vitesse, dans sa superbe horreur. Les plaines de la Beauce sont un parfait terrain de cheval et quelle ivresse ne doit pas ressentir Jeanne en poursuivant au galop les fuyards qui par petits groupes cherchent leur salut dans toutes les directions ! Cette bataille est la bataille par excellence de

1. *Chronique de la Pucelle,* chap. 53.
2. *Ibid.*

l'héroïne ; c'est là qu'elle donne le mieux sa mesure en manœuvrant pour l'attaque, en galopant pour le choc, en poursuivant sans merci.



Jeanne d'Arc au combat.

(Statue de MM. Le Nordez et Moreau. — Propriété de la Société du Val d'Osne, 58, boulevard Voltaire, à Paris.)

Et jusqu'aux portes de Janville dura cette chevauchée de la mort.

Si Patay reste pour Jeanne chef de guerre le joyau de sa couronne de victoires, c'est à Patay

qu'elle applique avec gloire tout ce qu'elle a su acquérir de vigueur et de talent équestres.

Hélas, pourquoi faut-il que le nom de Patay éveille d'autres souvenirs qui, certainement aussi glorieux, n'en sont pas moins douloureux à nos cœurs ?

Jeanne pouvait-elle croire après tant de succès que le voyage de Reims rencontrerait encore quelque opposition ? Elle se voyait déjà continuant sa marche triomphale, escortant le roi dont la tête n'aurait qu'à s'incliner pour recevoir la couronne. Et pourtant le départ n'est décidé que le 29 juin. Il lui a fallu pendant ces dix jours, pour d'autres motifs que pour la guerre, chevaucher à franc étrier de Patay à Orléans, d'Orléans à Châteauneuf-sur-Loire, revenir à Orléans et repartir pour Gien où enfin, par la décision nettement exprimée de rentrer à Domremy, elle enlève l'ordre royal de commencer l'expédition.

Il ne sied guère à l'héroïne de voyager au milieu du cortège de Charles VII. Par goût et par devoir elle fera la route à l'avant-garde. L'on se contente malgré elle de la demi-sou-

mission d'Auxerre et c'est presque avec joie qu'après la traversée triomphale de Saint-Florentin, de Brinon-l'Archevêque, de Saint-Phal, elle trouve aux abords de Troyes dont « Anglais et Bourguignons étaient saillis vaillamment[1] », l'occasion de prouver qu'il faut encore livrer bataille.

Et lorsqu'on lui permet d'enlever la ville d'assaut, elle veut réveiller les courages un peu ralentis. Elle emploie son grand moyen et de suite elle enfourche son coursier. Jeanne à cheval au milieu du camp « un simple baston en son poing[2] », c'est l'appel au combat. Elle va d'une tente à l'autre et « si mit en besongne chevaliers et écuyers, archers, manouvriers et autres gens de tous estats[3] ». C'est encore une belle apparition de Jeanne écuyère. Elle circule au milieu des fagots, des huis, des tables, des fenêtres que l'on prépare pour l'assaut et tous ces travailleurs, dont la plupart ne sont guère habitués à semblable tâche, retrempent leur ardeur en regardant cette jeune fille à cheval

1. *Chronique de la Pucelle,* chap. 57.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

qui semble évoquer l'image de la Bellone antique.

Puis quand les habitants de Troyes se sont rendus à merci, évitant les horreurs habituelles d'un assaut, Jeanne entrera la première dans la ville, aux portes de laquelle elle reviendra, toujours à cheval, accueillir le roi.

Elle figure une fois de plus dans une entrée triomphale au milieu des seigneurs et des capitaines « bien habillez et montez, et les faisait très beau voir[1] ».

Mais Châlons est déjà loin. Les plaines tristes et désolées s'étendent à perte de vue sur la droite, alors qu'à gauche la montagne de Reims étage ses gradins dans l'horizon que commencent seulement à éclairer les rayons du soleil. Et pendant que son œil semble scruter l'immensité de ces « champs catalauniques », Jeanne fait un retour sur le passé. Dans son pays, la terreur est restée du nom d'Attila; elle sait la défaite du barbare aux lieux mêmes que foule son cheval, et la patrie d'alors s'évoque

1. *Chronique de la Pucelle,* chap. 57.

en son esprit. Les temps semblent se rapprocher, les situations se confondre. Une voix intérieure lui crie que la Providence qui la guide vers Reims est la même que celle qui rendit heureuses les armes de Syagrius, que cette Providence est celle qui de tout temps a veillé sur la France.

Puis, pourquoi Dieu ne lui donnerait-il point encore la vision de l'avenir ? A Saumur elle a passé là-même où s'élèvera la maison-mère des cavaliers français et nous nous sommes plu à lui attribuer cette prescience qui pour elle eût été si réconfortante. Eh bien, que penserait-elle si elle voyait ce futur camp de Châlons où cinq siècles plus tard les hommes d'armes, les cavaliers modernes, déroulent leurs masses innombrables, évoluent en savantes manœuvres, toujours pour la patrie, pour la même patrie qu'elle leur a donnée ? Ne dirait-on pas que la Providence ait voulu attacher le souvenir de l'héroïne aux lieux qui resteront par excellence les terrains d'instruction de la cavalerie française, Saumur et le camp de Châlons ? Camarades, ne l'oublions jamais !

Et comme si des preuves palpables étaient

nécessaires, là-bas, à Saumur, se dresse encore l'abbaye de Saint-Florent; au camp de Châlons, presque à sa limite même, subsiste toujours debout l'église de Sept-Saulx, la même d'où la prière de Jeanne monta vers le ciel. Et plus d'un cavalier aime, dans le recueillement du vieux sanctuaire, à revivre ce passé glorieux. On est sûr du moins de s'agenouiller sur les mêmes dalles que Jeanne et l'on se relève toujours meilleur.

Pourquoi donc, à notre époque où l'on glorifie tant de mémoires, les cavaliers de France ne rappelleraient-ils pas par des statues ou de simples plaques la vision de Jeanne écuyère? L'inscription porterait seulement « Jeanne d'Arc à cheval est passée en ce lieu. Cavaliers, souvenez-vous ! »

Déjà la cathédrale de Reims, flamboyante de lumières, envoie à toutes volées de ses cloches les sons joyeux qui annoncent le sacre. Les portes grandes ouvertes attendent la Sainte-Ampoule et le cortège a déjà quitté la vieille abbaye de Saint-Remy. A qui confiera-t-on la précieuse relique? Peut-elle, en ce siècle de che-

valerie, avoir d'autre escorte que des cavaliers? Les plus grands seigneurs de la couronne, les maréchaux de France sont allés la chercher; ils croiraient lui faire injure, s'ils ne montaient pas



Entrée de Jeanne d'Arc à Reims : Sacre de Charles VII.

(*Vieil ivoire appartenant à l'œuvre de Domremy.*)

leurs plus beaux destriers. Et, toujours à cheval, ils l'accompagneront jusqu'à l'autel[1].

1. Lettre de trois gentilshommes angevins à la belle-mère de Charles VII.

Une copie du temps de cette lettre écrite le jour du sacre se trouve aux archives de Riom.

Cf. aussi *Jeanne d'Arc à Reims,* par H. Jadart.

Nous aimons cet hommage rendu aux nobles serviteurs qui ont porté leurs maîtres à la bataille. Pour une fois, une église s'ouvre devant eux, leurs sabots font retentir les dalles sacrées. Braves chevaux! Comme l'étendard de Jeanne, ils ont été à la peine; comme lui ils seront à l'honneur! Et dans cet usage, nous saluons avec respect l'âme de la chevalerie qui veut associer à sa gloire les compagnons de chaque jour, les destriers sans lesquels elle n'aurait plus sa raison d'exister.

Et Jeanne, dont la mission est de faire sacrer le roi à Reims, Jeanne qui compte encore pouvoir bientôt retourner aux champs de Domremy, ne peut s'empêcher de revivre par la pensée les jours qu'elle a vécus pénibles ou glorieux dans les deux mois qui viennent de s'écouler. Elle revoit les routes si longues et si lentes parcourues à la tête des hommes d'armes; elle revoit l'entrée triomphale d'Orléans, les promenades d'inspection aux pieds des bastilles, les assauts où elle ne met pied à terre qu'au bord même du fossé. Son imagination refait les rapides voyages du champ de bataille à la cour de Charles VII; elle galope de nou-

veau dans les plaines de Patay, elle prépare l'assaut de Troyes et se reposant enfin sur le spectacle solennel qui s'offre à ses yeux, elle se dit qu'elle a bien travaillé.

Mais dans sa vision rapide, toujours ses chevaux ont été présents à sa mémoire. Elle ne les sépare jamais de son action toute cavalière ; elle revoit sa propre image toujours à cheval. Elle ne se conçoit pas autrement, et certainement elle regrette de n'avoir pas été conviée à venir aussi jusqu'à l'autel sur son cheval de bataille.

Pourquoi faut-il que nous ne puissions baisser le rideau du drame sur cette évocation des hauts faits accomplis ? Au point de vue spécial qui nous occupe, Jeanne d'Arc a donné toute la mesure de sa vigueur et de sa science équestre. Pourquoi faut-il que nous la suivions encore dans des chevauchées qui restent aussi brillantes, mais qui doivent aboutir à la suprême épreuve ?

CHAPITRE VI

DE REIMS A ROUEN

APOTHÉOSE, DÉSASTRE ET DOULOUREUSE ODYSSÉE

La légende. — Jeanne à l'apogée. — Luxe des habits et des coursiers. — Jeanne suit la mode. — Le bon roi René. — Christine de Pisan. — La guerre d'escarmouches. — Mésaventure de la Trémoille. — Les chevaux de Soissons, de Senlis et le « gradarius » de l'évêque. — Valeur relative de ces chevaux. — Jeanne blessée est remontée de force sur son cheval. — Bourges et Saint-Pierre-le-Moutier. — « Elle leur fera chausser leurs éperons..... » — Sortie de Compiègne. — Douloureuse odyssée.

L'expression des passions populaires a toujours dérouté les plus savantes analyses. La psychologie de la foule est chose incertaine par cela même que ses bases essentiellement fugitives échappent aux investigations.

Plus que tout autre sentiment, l'enthousiasme populaire ne connaît pas de limites; au piédestal humain devenu insuffisant pour son héros, il a vite fait de substituer d'autres assises élevées dans les horizons sans fins du monde surnaturel.

Ce n'est plus assez d'applaudir les succès de

Jeanne, de s'agenouiller sur son passage, de se jeter aux pieds de son cheval[1]. Là-haut, dans les nuages éthérés aux profondeurs insondables, l'âme populaire se met à la rechercher et ne tarde pas à la découvrir. On a vu, ce « on » mystérieux des époques troublées, on a vu des signes bizarres qui ont jeté l'étonnement dans les esprits si bien préparés. On a vu « des hommes armés de toutes pièces chevaucher en l'air sur un grand cheval blanc, se dirigeant des mers d'Espagne vers la Bretagne, et criant aux populations effrayées : « Ne vous esmayez[2] ! »

Bien entendu ces visions se rapportent à Jeanne. C'est elle-même qui parcourt ainsi l'espace ou du moins ce sont les précurseurs annonçant sa venue. Notons une fois de plus que l'idée de vitesse, de galop rapide semble toujours liée à l'essence même de l'héroïne. Dans le surnaturel comme dans la réalité, Jeanne restera l'écuyère active et insaisissable.

Mais redescendons sur terre et reposons un

1. *Procès,* accusation.

2. Extrait du manuscrit nº 7301, anno 1429. Bibliothèque nationale. « Ne vous esmayez », « n'ayez pas peur » ; ce verbe s'esmayer est encore en usage dans tout l'Ouest de la France.

instant nos regards sur le consolant tableau de Jeanne d'Arc à l'apogée de sa gloire, nimbée de l'auréole de ses foudroyants succès. Elle-même semble, pendant quelques jours d'un repos relatif, se prêter à l'admiration des contemporains en même temps qu'aux descriptions des historiens futurs.

Certes, elle est restée simple dans son âme[1], n'étant pas de celles que puisse amoindrir par l'orgueil la plus étonnante des fortunes; mais elle sait aussi que les situations ont des exigences auxquelles le devoir est de se soumettre; elle sait que, pour commander, le chef doit avoir du prestige et que dans les éléments qui composent ce prestige, l'aspect extérieur a toujours tenu le premier rang.

On lui reprochera plus tard son luxe, on ira jusqu'à dire presque officiellement que « Dieu avait souffert prendre Jeanne, parce qu'elle s'était constituée en orgueil et pour les riches habits qu'elle avait pris[2] ».

---

1. *Chronique de la Pucelle,* chap. LVII. « En austres choses elle estait la plus simple villageoise qu'on veid oncques. »

2. Lettre de Regnault de Chartres, archevêque de Reims. Il cite les paroles « d'un pastour du Gévaudan, venu vers le roi. »

Qu'importe ! L'héroïne voulait paraître digne de parler en chef de guerre ; elle ne voulait pas surtout permettre à la critique de s'exercer sur les apparences d'une rusticité pleine d'affectation.

La misère de Chinon, la détresse des premiers jours semblent bien loin à tous les esprits. Les succès ont ramené la richesse. Les prisonniers, les villes ont payé rançon et le butin presque journalier a redoré les blasons. Aussi le rendez-vous légendaire de Reims, les chevauchées qui l'ont suivi, doivent-ils évoquer en nous le mélange des équipements luxueux, des armes richement travaillées, des destriers fiers et brillants que jusqu'ici nous n'eussions pu trouver que dans les camps anglais ou à la somptueuse cour de Bourgogne.

Le luxe dans la guerre tenait en effet singulièrement au cœur des hommes d'armes, et ce goût de l'élégance, cette profusion souvent exagérée de la richesse semblent avoir fait partie intégrante du sentiment chevaleresque. Plus tard le camp du Drap d'Or restera comme le suprême effort d'une période qui finit et qui

cherche à cacher sous l'or et les pierreries les convulsions de la chevalerie expirante.

Au xve siècle déjà, rien n'est trop riche pour l'armure, rien n'est trop beau pour le cheval. « Si se fait armer et ordonner; son destrier rouan fut tiré hors de l'estable tout houssé d'orfévrerie moult riche. Et quant est de son heaume, il avait au-dessus une très riche guimple, toute bordée et garnie de perles, à franges d'or battans jusques en terre[1]... »

Jehan de Saintré décrit ainsi les parements de ses chevaux: « Ma Dame, j'en ay trois qui sont assez riches, dont l'ung est de damas cramoisy, très richement brodé de drap d'argent, qui est bordé de martres zebelines; et en ay ung aultre de satin bleu, lozengé d'orfévrerie à nos leitres branlans, qui sera bordé de lestisses; et si en ai ung aultre de damas noir dont l'ouvrage est tout pourfillé de fil d'argent, et le champ tout empli de houlpes couchées de plumes d'autrusses, verdes, violettes et grises à vos couleurs, bordés de houpettes blanches

1. *Chronique de Jacquet de Lalain,* par Chastellain, chapitre XVIII.

d'autrusses, mouchetées de loupes noires, ainsi que hermines et sur cestuy, j'entends faire mes armes à cheval retenu votre bon plaisir ; et dit chacun qu'ils sont très riches et les fait beau voir. »

Et pour juger, après le repas, les destriers furent amenés couverts dans le préau « qui leur semblèrent très riches et très beaulx[1] ».

C'est dans un milieu analogue, milieu de luxe éblouissant et de richesses étalées que Jeanne était obligée de vivre à la cour de Charles VII. Elle dut en subir les influences. Le roi est devenu presque prodigue à son égard, et par les cadeaux, toujours pratiques suivant l'usage, sa maison s'est trouvée montée, ses écuries ont été garnies. On sait qu'avant tout elle tient à ses chevaux et à ses armes, « *in equo et armorum pulchritudine complacet*[2] », et ses goûts fixent de suite le choix de ses admirateurs.

Le duc de Bretagne la fait officiellement

1. *Chronique de Jehan de Saintré,* citée par Viollet-le-Duc, *l. c.,* t. VI.

2. Lettre de Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, 21 juin 1429.

saluer par une ambassade et, certain du plaisir qu'elle éprouvera, il lui envoie plusieurs che-



Le luxe des grands seigneurs.
Gilles de Rais, maréchal de France, en costume d'apparat.
*(Aquarelle de J. Ganter, d'après l'*Armorial du hérault Berry*, exécuté vers 1450. — Bibl. nat.)*

vaux de prix[1]. La Bretagne de tout temps fut un pays d'élevage renommé; le duc était un

1. Quicherat, V, 264. — Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, I, 508.

seigneur aussi riche que puissant. On peut être sûr que les coursiers qu'il offre répondent aux plus brillantes descriptions. Les croisés ont ramené dans la vieille Armorique de nombreux spécimens du sang oriental dont les descendants se reconnaissent encore aujourd'hui. Longtemps les chevaliers prirent plaisir à parader sur ces chevaux légers[1], si différents de leurs habituels destriers. N'est-il pas vraisemblable que le duc choisit pour l'héroïne quelques-uns de ces barbes grandis par le climat, mais ayant conservé l'antique élégance et la souplesse de leur race?

Sans doute l'écurie de Jeanne est nombreuse; elle ne devait cependant à aucune époque dépasser le nombre de douze chevaux qu'elle possédait au moment du siège de Compiègne[2]. Plus importante, elle eût compromis l'extrême mobilité nécessaire à la guerre et cet effectif nous paraît largement suffisant pour les besoins de l'héroïne et de ceux qui lui sont immédiatement attachés. Nous entendons douze chevaux

1. Viollet-le-Duc, *l. c.*
2. *Procès*, 1er interrogatoire secret.

en plein service et certainement Jeanne le comprenait ainsi. Nous la voyons en effet fréquemment changer ses montures. Soit en cadeaux, soit autrement, elle se débarrasse de celles qui ne suffisent plus à ses exigences et les traces que nous trouvons de ses acquisitions prouvent son occupation constante de chercher partout des chevaux à hauteur des services qu'elle leur impose. L'activité qu'elle déploie, la vie qu'elle mène sur les routes ou les champs de bataille, font d'elle, à l'image de tous les grands capitaines, une « consommatrice de chevaux ». Elle aimait certes ses coursiers ; mais dure à sa propre fatigue, elle les voulait avant tout d'une essence pareille à la sienne.

On lui demande dans son interrogatoire d'où venaient ses montures, et elle répond comme heureuse de s'appesantir sur ce sujet : « Mon roi me les donnait ou ses gens avec l'argent du roi », puis elle ajoute : « Je ne demandai rien à mon roi, sinon de bonnes armes, de bons chevaux et de l'argent pour payer les gens de ma maison[1]... »

1. *Procès*, 1er interrogatoire secret.



Si son sens naturel joint à une expérience déjà grande n'eût pas suffi à guider ses choix, elle eût pu presque au hasard consulter ceux qui l'entouraient; elle eût pu surtout s'adresser au nouveau venu René d'Anjou, duc de Bar. Celui-là n'était pas un inconnu pour elle. Au voyage de Nancy des sympathies mutuelles s'étaient établies et la venue dut la remplir de joie de ce futur « bon roi René », qui en même temps que la bonté sut à un haut degré cultiver les lettres et les arts, de ce maître de la chevalerie qui pendant un demi-siècle restera l'arbitre incontesté de tout ce qui touche au noble métier des armes.

Jeanne n'a pas modifié son armure; quelquefois seulement la remplace-t-elle par la cotte de mailles plus souple. Elle n'a pas tardé à adopter suivant l'usage le mantel d'armes, sorte de demi-dalmatique très courte que l'on passait sur l'armure et qui ne descendait que jusqu'au milieu des reins. Ce mantel suffira à sa coquetterie de femme. Souvent comme celui des chevaliers, il sera en brocart d'or et de soie, doublé et bordé de fourrures ou de peluche de



La Pucelle.

(Gravure sur cuivre de Léonard Gaultier.)

L'artiste a représenté Jeanne sous l'armure et avec l'équipement d'un seigneur du XVIe siècle. Il est à remarquer du reste que le souci de la vérité historique ne paraît guère avoir préoccupé les peintres et les sculpteurs avant le XIXe siècle. Cela nous explique la très grande diversité de costumes sous lesquels la Pucelle a été représentée.

soie verte[1]. Hélas, c'est par ce mantel qu'à la sortie de Compiègne on pourra la jeter à bas de son coursier !

Son heaume ou sa salade s'ombragent d'un panache. Peut-être aussi se permet-elle de faire dorer ses éperons. Elle a bien gagné le droit de porter ce signe distinctif du chevalier !

Jeanne sait que le combat à pied devient parfois une nécessité ; elle ne tombera pas dans l'exagération des éperons démesurés, contre lesquels du reste on commence à réagir : « Ne portera leu gaires les esperons plus longs que de quatre doiz ou cinq doiz (10 à 13 centimètres) affin qu'ilz ne nuysent point pour combattre à pié[2] ».

René d'Anjou est du même avis ; mais pour un autre motif : « Les plus cours esperons sont plus convenables que les longs, à ce qu'on ne les puisse arracher ou destordre hors des pieds en la presse[3]. »

---

1. Viollet-le-Duc, *l. c.*

2. Meslin de Cordebœuf, *L'ordonnance et matière des chevaliers errans* (milieu du xv[e] siècle).

3. *Traité de la forme et devis d'ung tournoi.*

Les plates de fer pour les chevaux ne sont guère employées que chez les Allemands[1]. Jeanne ne fera porter aux siens que la têtière d'acier et, du moins pour les jours d'entrée triomphale, elle les couvrira de parements et de housses.

A pied, désarmée, Jeanne « conserve l'état et l'habit de chevalier, les larges chaussures, le pourpoint, le justaucorps et le chapeau sur la tête; ses habits sont garnis d'or, de soie et de fourrures[2] ». Nous sommes habitués à voir les hommes d'armes toujours représentés casque en tête et prêts pour la bataille. Il nous faut bien admettre que dans la vie ordinaire ils déposaient leurs armures. Ceci nous explique les premiers portraits de Jeanne, celui entre autres que l'on attribue à René d'Anjou[3], dans lesquels à notre étonnement nous la voyons coiffée d'un feutre empanaché.

Certes nous sommes loin du départ de Vaucouleurs et le modeste bahut que la ville d'Or-

---

1. VIOLLET-LE-DUC, *l. c.*

2. Chronique anonyme citée par Jadart « *Jeanne d'Arc à Reims* ».

3. *Jeanne d'Arc racontée par l'image,* par Mgr LE NORDEZ.



Comment la Pucelle battit deux filles mauvaises et rompit sur leur dos son épée de sainte Catherine.

(Ms. fr. n° 5054, daté de 1484, à la Bibliothèque nationale. — Cliché de la maison Firmin-Didot, tiré de Jeanne d'Arc, par H. Wallon.)

léans fit confectionner pour l'héroïne[1] ne peut plus suffire à ses riches habits.

Ses compagnons l'admirent sans envie; ils l'ont vue à l'œuvre, ils l'ont vue « infatigable à la peine et si forte à porter les armes que pendant six jours, elle demeurait complètement armée jour et nuit », ils l'ont vue « rester à cheval si longtemps comme étrangère aux nécessités qui l'auraient pu forcer d'en descendre[2] ». Ils l'ont vue rétablir la discipline et chasser leurs « fillettes » sans pitié. Ceci n'est point de notre cadre. Jetons cependant un coup d'œil sur le dessin naïf du xve siècle[3], qui représente Jeanne d'Arc rompant son épée de sainte Catherine sur le dos « de deux filles mauvaises ». Même dans une occurrence si banale, l'artiste ne se serait pas permis de peindre l'héroïne autrement qu'au galop et c'est en une charge furieuse qu'elle aborde les pauvres créatures. Dans sa naïveté presque burlesque, cette image nous montre que pour les contemporains la rapidité dans l'action fai-

1. *Comptes de la ville d'Orléans,* Quicherat, V. 260.
2. Lettre de Perceval de Boulainvilliers.
3. Ms. fr., nº 5054, Bibliothèque nationale.

sait partie intégrante du caractère de Jeanne d'Arc.

Et pour que rien ne manque à son auréole, Jeanne de son vivant est chantée par les poètes. La vieille Christine de Pisan, celle qui a célébré les belles chevauchées dans son « livre des faits d'armes et de chevalerie, » ne veut pas mourir sans retrouver des accents lyriques en l'honneur de la nouvelle épopée. Elle eût pu seulement louer Jeanne de ses combats, de ses conquêtes ; mais en véritable porte-voix de la chevalerie, elle lui décerne comme titre suprême à la gloire, celui d'avoir fait du roi un chevalier, de lui avoir chaussé les éperons d'or.

C'est que le degeté enfant
Du roy de France légitime
Qui longtemps a été souffrant ;
. . . .
Venant comme roy couronné
En puissance très grande et fière
Et d'esprons d'or éperonné[1].

Jeanne aimait à donner. Aux membres de sa famille accourus à Reims elle distribuait des

1. *Poème de Christine de Pisan sur la Pucelle,* publié par Quicherat, V. 5.

cadeaux pris sans doute parmi ceux qu'elle venait de recevoir. Il est une de ces libéralités sur laquelle nous devons arrêter notre attention, ne serait-ce que pour constater une fois de plus les retours étonnants de la fortune. Nous avons laissé Durand Laxart à Vaucouleurs au moment où sa nièce s'enfonçait dans la nuit sur le cheval légendaire qu'à grand'peine il lui avait procuré, et nous retrouvons le brave homme à Reims, avec le père de Jeanne, témoins de son triomphe et de sa gloire. A la prière de l'héroïne, la ville leur fait cadeau d'un cheval pour regagner les marches de Lorraine[1]. Quel rapprochement entre le cheval de Vaucouleurs et celui, sans doute meilleur, qui s'en retourne aux rives de la Meuse !

Le repos, même et surtout dans le triomphe, ne peut suffire à Jeanne tant qu'il reste quelque chose à faire et dès le 21 juillet sous la porte de Mars « chevauchait ladite Pucelle devant le Roy, toute armée de plain harnois, à estendart déployé[2]... »

---

1. *Délibération des délégués de la ville de Reims*, JADART, *l. c.*

2. Bibliothèque nationale, Fonds français, manuscrit 23018, f° 485, cité par JADART, *l. c.*

La nouvelle campagne dont la tendance est de s'éloigner de l'ennemi, cette campagne où l'on prend possession de villes qui se sont offertes d'elles-mêmes, ne répond guère aux aspirations cavalières de Jeanne. C'est que la cour est de la partie et l'héroïne se sent emprisonnée par une étiquette à laquelle elle ne peut se soustraire.

On est revenu, hélas! à cette guerre d'autrefois, guerre de parade où les combats ressemblaient à des tournois, guerre où il n'y avait pas de morts, presque pas de blessés, guerre dans laquelle on faisait trève pour se reposer sans avoir connu les fatigues. Jeanne voudrait réagir, tout au moins maintenir la confiance et c'est ainsi qu'elle écrit aux habitants de Reims une lettre qu'elle date « emprès un logis aux champs, au chemin de Paris[1] ».

Le 13 août, aux escarmouches de Thieux, elle avait espéré la bataille, elle croit la tenir enfin le 15 à l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, près de Montespilloy. L'armée française est divisée en trois corps. Jeanne avec

1. *Chronique de la Pucelle.*

Lahire et Dunois reste à la tête d'une quatrième troupe « pour faire escarmouche ». C'est le même dispositif qu'à Patay et nous pouvons signaler encore que la Pucelle tient à diriger la fraction la plus mobile, celle qui reste pour couvrir la retraite ou galoper dans la poursuite. Accepterait-elle ce rôle, le choisirait-elle de préférence si elle n'était l'écuyère intrépide que nous connaissons?

Les Français ne sont pas seuls à songer à Patay. L'ennemi a ce souvenir trop présent à la mémoire pour s'exposer à pareille mésaventure. Il aime mieux essayer de revivre les journées d'Azincourt, de Poitiers, de Crécy et rien ne le forcera à combattre autrement que « souverainement à pied, là où les grandes ruynes se font[1] ».

Si Jeanne eût été libre, comme elle eût vite fait d'aller à grande allure menacer la ligne de retraite et quelle chevauchée féconde que cette marche rapide jetant l'ennemi hors de ses retranchements! Il semble vraiment qu'à part l'héroïne, personne ne songe à la tactique et

1. *Chronique de Chastellain.*



l'on s'en tient aux combats d'Homère, à ces luttes chevaleresques où chacun va défier son adversaire. Jeanne, obligée de se soumettre aux exigences de la situation, espère du moins que sa personne va tenter les Anglais; elle galope devant leurs lignes, elle frappe de son étendard le rempart qui les protège[1]. Rien n'y fait, elle doit se contenter des escarmouches qui occupent toute la journée, de ces fameuses petites mêlées qui suffisent à ses compagnons parce qu'elles donnent satisfaction à la bravoure individuelle, sans résultat du reste, ni gros dommage pour chacun des partis. C'est la guerre de la chevalerie, ce n'est plus la guerre de Jeanne d'Arc.

Qu'importe aux courtisans? On fait mine de se battre sous les yeux du roi. La Trémoille lui-même, le lourd La Trémoille que nous n'avons pas encore rencontré sur un champ de bataille, se croit obligé de payer de sa personne. « Il estoit bien joly et, monté sur un grand coursier, voulut venir aux escarmouches et de fait print sa lance et vint jusques au

1. *Chronique de la Pucelle.*

frapper; mais son cheval cheut et s'il n'eût eu bien tost secours, il eut été prins ou tué, et fut remonté à grand'peine[1]. »

La Trémoille était obèse[2]; mais eût-il été svelte comme un jeune homme qu'il n'eût pu se tirer d'affaire tout seul. Il était en grand apparat, et nous avons déjà signalé ce vice de l'armement des chevaliers: un homme d'armes à terre ne pouvait se relever. Il paraît presque incroyable que pour une protection douteuse, surtout depuis l'apparition de la poudre, on n'ait pas essayé de supprimer la lourde carapace de fer. La tradition faisait subsister l'antique armure par la force de cette routine vivace que de nos jours même il est si difficile d'enrayer.

Jeanne, avons-nous dit, ne perd jamais l'occasion de remonter son écurie. Elle achète un cheval à Soissons, elle en achète un autre à Senlis et le trésorier du roi, maître Hémon Raguier, délivre 38 livres 10 sols tournois pour le premier, 137 livres 10 sols tournois pour le

1. *Chronique de la Pucelle.*

2. Vallet de Viriville, note de l'édition de la *Chronique de la Pucelle.*

second[1]. C'est sans doute à la même époque que se place l'incident de la haquenée de l'évêque de Senlis, de cette pauvre haquenée qu'on reprochera tant à Jeanne d'avoir prise. Dans les interrogatoires, les gens d'église semblent scandalisés qu'on ait osé toucher au « *gradarius, gallice : haquenée* », d'un évêque. Comme ce mot latin du moyen âge *gradarius* qualifie bien l'animal destiné à la route, par opposition à l'*emissarius,* le coursier de la bataille !

Cette haquenée devait avoir une certaine réputation, car ce fut La Trémoille qui la fit envoyer à Jeanne. Elle eût convenu sans doute au grand chambellan ; mais la Pucelle ne montait guère des *gradarius* d'évêque. Elle ne peut dans ses réponses dissimuler une pointe de mépris ; elle dit qu'elle ne voulut pas garder l'animal parce que « *nec valebat sustinendo pœnam* », et plus loin « *quia equus ipse nihil valebat pro gentibus armorum*[2]. »

Bref, la haquenée fut renvoyée à La Trémoille avec prière de la remettre à l'évêque ou

1. 13e compte de Me Hémon Raguier, publié par QUICHERAT, V, v. 267.

2. *Procès,* 6e interrogatoire secret.

tout au moins de faire à ce dernier « assignation de deux cents saluts d'or ». Il paraît que le prélat ne reçut jamais ni cheval ni argent[1], ce qui prouve que la conscience des courtisans était plus élastique que celle de Jeanne.

Ainsi un cheval fut payé 38 livres 10 sols tournois, un autre 137 livres 10 sols, un troisième 200 saluts d'or. Nous avons déjà vu Jean d'Aulon acheter un coursier VII^xx (140) écus d'or. Enfin, les registres de Compiègne mentionnent la somme de 8 livres 16 sous parisis payés au messager Chambet en dédommagement d'un cheval mort de fatigue[2].

Certes, il est impossible de comparer la valeur des monnaies de l'époque à celle qu'elles auraient aujourd'hui. Le cours a toujours reposé sur la confiance et, dans la première moitié du xve siècle, les plus étranges variations (parfois de 1 à 9 ou 10)[3] se succédaient sans intervalles. Si on ajoute encore la mauvaise foi des souverains qui n'hésitaient pas à « affaiblir

1. *Procès*, 6e interrogatoire secret.

2. Paul Marin, *Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste.*

3. *Traité historique des monnaies de France*, par Le Blanc (1692).



leurs monnaies[1] », on comprendra que les bases manquent pour comparer le prix d'un cheval de Jeanne aux prix des chevaux d'aujourd'hui. Nous avons essayé ce travail pour le cheval de Vaucouleurs à seule fin de fixer les idées un peu déroutées par le chiffre de 16 fr. Ici, en pleine guerre, en plein pays ennemi, nos évaluations resteraient trop loin de la vérité. Tout au plus pourrions-nous risquer le cours de la livre tournois aux environs de 9 fr., en nous basant sur la valeur intrinsèque des monnaies d'or[2]. Ces suppositions sont du domaine encore incertain de la science numismatique.

Rien par exemple n'empêche de comparer entre eux les prix payés à la même époque et dans la même région.

Le salut d'or de Henri VI (monnaie anglaise) et l'écu d'or de Charles VI encore en usage valaient une livre, deux sols, six deniers[3]. Nous

1. *Traité historique des monnaies de France*, par Le Blanc (1692).

2. Voir le mémoire de M. de Wailly sur les variations de la livre tournois depuis le règne de saint Louis (*Mémoire de l'Académie des inscriptions*). Consulter aussi Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, III, dissertation sur les monnaies, pp. XCIX et suiv.

3. Wallon.

arrivons donc pour le cheval de Jean d'Aulon à la somme de 160 livres et pour l'animal de l'évêque à celle de 230 livres environ. Nous sommes loin du prix scandaleux de 750 livres que La Trémoille sut se faire payer par le roi pour un cheval de ses écuries, « un beau coursier de poil bay à longue queue[1]. »

Tirons encore une fois[2] de ces chiffres la seule leçon qu'ils comportent, c'est qu'alors comme aujourd'hui le prix des chevaux était essentiellement variable. Si les mérites d'un animal ont de tout temps constitué théoriquement sa valeur marchande, la qualité de son propriétaire, les nécessités de la guerre, entrent aussi en ligne de compte, et par cela même on ne peut affirmer que le cheval de 8 livres parisis fût inférieur à la haquenée de 200 saluts d'or.

« Mon beau duc, dit Jeanne à d'Alençon, faites appareiller vos gens et ceux des autres capitaines ; je veux aller voir Paris de plus près que je ne l'ai vu. » Et nous la retrouvons

1. Chapoy, *les Compagnons de Jeanne d'Arc.*

2. Se reporter chap. II du présent ouvrage.

galopant sous les murs de la cité qui lui tient tant au cœur. Les escarmouches ici ont leur raison d'être, car elles lui permettent d'approcher du fossé, de choisir son point d'attaque. Elle demande à la cavalerie ce qu'elle peut donner en face d'une ville fortifiée, et ces escarmouches signalées dans l'histoire ne sont que des reconnaissances plus ou moins offensives.

Le jour de l'assaut, fidèle à ses pratiques d'Orléans, Jeanne a mis pied à terre; du bois de son étendard elle sonde la profondeur du fossé, insouciante de l'ouragan de fer qui l'enveloppe et finit par l'atteindre. Ses compagnons les plus braves se croient obligés de faire violence à sa courageuse tenacité. Elle qui si gaiement, si lestement, le matin encore mettait le pied à l'étrier, on la hisse de force et péniblement sur son cheval. Sa cuisse sanglante repose inerte sur la selle; frappée plus douloureusement dans son âme que dans son corps, elle se laisse entraîner hors du champ de bataille[1].

Jeanne a compris sans doute l'avertissement

1. *Chronique de la Pucelle.*

d'en haut; soumise aux décrets de la Providence, elle va suspendre aux murs de la basilique de Saint-Denis le « blanc harnoys » impuissant à la protéger. On a voulu voir dans cet ex-voto la marque du dépit que lui cause la décision du roi, l'éloignant une fois de plus des murs de Paris au pied desquels elle comptait, dès le lendemain de sa blessure, recommencer à jeter les fascines et appuyer les échelles. Non, elle agit seulement suivant l'usage de tout soldat blessé[1]. Telle la pieuse coutume du marin sauvé du naufrage qui apporte au sanctuaire l'image de son navire brisé par la tempête.

Jeanne déclare avoir déposé à Saint-Denis « un blanc harnoys », et une épée, *unum album harnesium cum uno ense*. Que sont devenues ces reliques précieuses ? On sait de façon certaine que peu de jours après les Anglais s'en emparèrent[2]. A moins que dans un accès de haine ou de terreur superstitieuse, ils ne les aient immédiatement détruites, elles doivent

1. Interrogatoires.
2. *Chronique de Perceval de Cagny.*

exister encore dans quelque coin ignoré de l'Angleterre, en compagnie peut-être des dépouilles de Compiègne dont les traces ont été également perdues. Dieu veuille qu'un jour on découvre les unes et les autres, elles représenteraient les uniques vestiges de l'héroïne parvenus jusqu'à nous.

Et Jeanne a repris la route, les lentes chevauchées qui malgré elle tournent le dos à l'ennemi. Le roi, les courtisans, ont assez de la guerre ; ils bénissent l'échec de Paris, tant les attire la perspective d'un repos qu'ils se flattent d'avoir bien gagné. Jeanne seule ne désarmera pas. Le séjour qu'elle est obligée de faire à Bourges se passera en voyages multipliés près du roi[1] ; elle demande des troupes, s'occupe de les réunir. Au milieu de ces préparatifs, elle ne perd pas de vue le précepte du cavalier : « qu'il faut toujours entretenir sa vigueur ». Marguerite la Tourouldre, son hôtesse, nous en a laissé le témoignage. « Elle montait à cheval et maniait une lance comme l'eût fait le meilleur cavalier,

1. *Jeanne d'Arc en Berry,* par L. Jeny et P. Lanéry d'Arc.

ce dont les hommes d'armes eux-mêmes étaient dans l'admiration, ... *et de hoc mirabantur armati*[1]. »

Certes, l'entreprise qu'elle va tenter n'est plus de la grande guerre, c'est un simple coup de main ; mais enfin c'est encore de l'action. Elle traverse les plaines du Berry et parcourt les admirables prairies du bas Allier toujours vertes en ces jours de l'automne. Cette région est depuis longtemps célèbre par le nombre et la qualité de ses chevaux. Il est vraisemblable que Jeanne ne manqua pas d'y recruter des montures.

Et dans ce pays nouveau pour elle, dans ce bassin de l'Allier qui marquera vers le sud la limite de son effort, Jeanne remporte l'un de ses plus brillants succès. Saint-Pierre-le-Moutier est resté un des plus beaux fleurons de sa couronne de gloire.

Deux lettres écrites de Moulins, l'une aux habitants de Clermont-Ferrand, l'autre à ceux de Riom, la fameuse lettre « au cheveu noir »,

1. Déposition de Marguerite La Tourouldre au procès de réhabilitation.

nous montrent ses constantes préoccupations. Elle demande des armes, du matériel de guerre, de la poudre[1]..., à d'autres villes elle a demandé de l'argent. Jamais elle ne demande de chevaux, dont le besoin pourtant lui était toujours si urgent. C'est qu'elle s'adresse aux bourgeois, aux artisans. Ceux-là fourniront l'argent, ceux-ci fabriqueront la poudre, les machines de guerre. Les hommes d'armes seuls possèdent des chevaux, et Jeanne sait que même pour elle, ils ne consentiraient pas à s'en dépouiller. Comme les cavaliers de cette époque elle compte plutôt pour se remonter sur les hasards de la guerre, sans négliger les ressources chevalines qu'elle découvre parfois au fond de campagnes jusque-là protégées par leur isolement.

A son retour près du roi, malgré l'échec subi devant La Charité, Jeanne fut comblée de prévenances et d'honneurs. Peut-être espérait-on calmer ainsi son intarissable activité. Les cadeaux arrivent plus nombreux que jamais et

1. Ces deux lettres sont reproduites dans WALLON, *Histoire de Jeanne d'Arc*.

son écurie, entamée par la dernière campagne, se trouve de nouveau remplie de coursiers qui répondent à ses aspirations.

Charles VII lui donne un blason, le plus beau qui ait jamais décoré une bannière, puisqu'il représente l'épée victorieuse flanquée des royales fleurs de lis. Il nous eût plu d'y voir figurer aussi l'éperon d'or que Jeanne a si bien gagné, l'éperon dont elle se sert avec tant de science et de vigueur, sans lequel le glaive n'eût pu produire son œuvre foudroyante.

Tous les historiens arrivés à ce point de la mission de Jeanne d'Arc se contentent d'indiquer qu'elle resta jusqu'au printemps suivant près de la cour, dans une inaction bien faite pour surprendre ceux qui ont pu pénétrer l'essence même de son caractère. C'est que rien ne s'est produit qui mérite d'être signalé par la grande histoire. Et cependant Jeanne rentrée vers le commencement de décembre ne cesse de chevaucher en plein hiver[1], de se rendre partout où sa présence peut susciter des dévouements nouveaux, réveiller des ardeurs qui

1. L. Jeny et P. Lanéry d'Arc, *l. c.*

commencent à s'éteindre. Seule ou accompagnant le roi, nous la trouvons à Bourges, son quartier général, à Jargeau, à Orléans, à Sully-sur-Loire, à Mehun, à Chinon, à Vierzon, aux marches de Berry[1]. Son inaction, comme on le voit, n'est que relative, et pour d'autres moins courageux, moins rebelles à la fatigue, ces continuels déplacements pourraient compter comme de véritables campagnes.

Elle tient du reste à ce que l'on sache qu'elle n'a pas désarmé et, le 16 mars 1430, elle écrit aux habitants de Reims inquiets de son éloignement : « Sachez que vous n'aurez pas de siège, si je puis les rencontrer ; et si je ne les rencontre, et qu'ils viennent vers vous, fermez vos portes ; j'y serai et je leur ferai chausser leurs éperons en telle hâte qu'ils ne sauront pas où les prendre. » Dans ce tour original, l'esprit cavalier de Jeanne n'éclate-t-il pas tout entier ? Elle veut représenter l'homme d'armes surpris ; elle le voit essayant dans une hâte fébrile de s'équiper, de monter à cheval, elle se le figure ne pouvant arriver de ses doigts trem-

1. Orsennes, canton d'Aigurande, arrondissement de La Châtre.

blants à assujettir les éperons rendus plus nécessaires par la perspective de la fuite. Jeanne a vécu ces moments-là, elle qui « si on criait aucunes fois à l'arme, estoit la plus diligente et première[1] ». Nous qui avons connu aussi des circonstances analogues, nous ne pouvons qu'admirer sa profonde entente de la psychologie du cavalier, en même temps que la simplicité naïve avec laquelle elle nous en fait le tableau.

D'autres se battent cependant et la nouvelle de leurs succès augmente l'impatience de Jeanne. Elle est heureuse de savoir Château-Gaillard pris et par cela même Barbazan délivré. Barbazan ! ce nom-là trouve encore dans bien des provinces un écho retentissant. Surnommé « le chevalier sans reproche », l'héroïque aventurier est resté le modèle de la fière phalange des cadets de Gascogne qu'à lui seul il eût illustrée. Il vient tard seconder Jeanne ; mais il ne lui survivra pas et l'année même du bûcher de Rouen, il recevra le coup mortel dans la prairie de Bulgnéville, aux

1. *Chronique de la Pucelle.*

marches de Lorraine, près du berceau de la Pucelle.

Jeanne a déjà cavalièrement déclaré « qu'on ne trouvera point de paix, si ce n'est par le bout de la lance », et plus cavalièrement encore, au cours d'une promenade à cheval, sous prétexte d'aller « en aucun esbat », elle s'échappe vers les champs où le printemps va ramener la bataille[1]. Elle n'a pas menti, elle va bien « en aucun esbat », car ses ébats à elle sont les guerrières chevauchées.

En vain, à Lagny-sur-Marne, les Anglais fidèles à leur tactique se retranchent-ils à pied derrière une haie. Jeanne commande cette fois; elle sait faire mettre pied à terre à une partie de sa troupe, elle sait avec le reste galoper sur la ligne de retraite et pas un ennemi ne parvient à s'échapper. C'est le prélude de la campagne de l'Oise, aussi brillante, aussi cavalière, peut-être plus savante que la campagne de la Loire. Jeanne y donne libre cours à sa prodigieuse activité. Toujours à cheval, toujours sur les routes, elle est partout à la fois, là sur-

1. Wallon, *l. c.*

tout où on ne l'attend pas, et ses coups de main aussi hardis qu'imprévus semblent ouvrir l'ère de la stratégie moderne[1].

Par un dernier acte d'audace, le 23 mai, à la tête de 300 ou 400 combattants, elle monte à cheval un peu avant minuit et aux premiers rayons du soleil levant, elle entre sans dommage dans Compiègne assiégée. Pour elle la défense d'une place consiste dans l'offensive et, le jour même de son arrivée, elle va tenter une vigoureuse sortie. N'est-ce pas le modèle des vertus cavalières que cette préoccupation constante de piquer, de harceler, de mordre sans relâche ? Tel le sanglier qui ne se contente pas de faire tête aux chiens, mais qui les traverse dans des charges furieuses, en couchant par terre ceux qui le serrent de trop près.

Le 24 de mai, Jeanne « monta à cheval armée comme serait un homme et parée sur son harnais d'une huque de riche drap d'or vermeil. Chevauchait un coursier lyart[2] moult bel et moult fier et se contenait en son harnois et en

1. *Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste,* par le capitaine Paul Marin.

2. Gris.



ses manières comme eût fait un capitaine meneur d'un grand ost, et en cet état, atout son étendard haut élevé et voletant en l'air du vent, et bien accompagné de nobles hommes beaucoup, autour quatre heures après-midi, saillit dehors la ville[1]... »

Saluons une dernière fois l'héroïne dans toute la fierté, dans toute la splendeur du commandement. Constatons encore que « par sa stature, par sa dignité, aussi bien que par sa merveilleuse habileté à chevaucher des coursiers beaux et fiers, Jeanne réalisait à la perfection le type populaire de général en chef[2] ».

Et, quand après le succès d'une surprise, en présence de forces trop nombreuses « commençaient Français avec leur Pucelle, à eux retraire tout doucement, passant nature de femme, elle soutint grand faix, et mit beaucoup de peine à sauver sa compagnie de perte, demeurant dernière comme chef et comme le plus vaillant du troupeau[3] ».

Ah ! cette vision de l'héroïne combattant son

1. *Chronique de Chastellain.*
2. PAUL MARIN, *l. c.*
3. *Chronique de Chastellain.*

Prise de Jeanne d'Arc à Compiègne.

(Vieil ivoire appartenant à l'œuvre de Domremy.)

dernier combat! Avec quelle énergie elle manie son coursier au milieu de la mêlée, avec quelle vigueur elle pare les coups et riposte sans relâche! Elle est presque seule et sa grande figure en impose aux ennemis qui n'osent l'aborder. Il faut qu'un archer la saisisse de côté par sa huque de drap d'or et « la tire du cheval toute plate à terre[1] ». Certes, la traîtrise de l'homme à pied était nécessaire, on savait bien que Jeanne ne pouvait être prise vivante et à cheval. Inclinons-nous, cavaliers, devant cette écuyère que la force seule a pu désarçonner, inclinons-nous devant elle, couchée « toute plate à terre ». Mais que son exemple soit toujours devant nos yeux. Tant qu'elle sent son coursier vibrer à l'attaque de ses éperons, elle ne se croit pas vaincue, elle refuse de se rendre, elle montre qu'un cavalier ne doit jamais de lui-même mettre pied à terre au milieu du combat. Jurons nous aussi de lutter comme elle jusqu'à la fin, tant que sur notre cheval de bataille, nous pourrons faire face à l'ennemi, tant que nous

1. *Chronique de Chastellain.*

ne serons pas comme elle couchés dans la poussière !

Jeanne vaincue sans être domptée, dis adieu à tes rêves bien-aimés de chevauchées guerrières, envoie un souvenir suprême à tes braves chevaux que tu ne pourras plus flatter ni exciter de la voix ; mais après plus de quatre siècles, de là-haut considère-les coulés en bronze sur nos places publiques et semblant encore se redresser sous l'action de ta main.

Les Bourguignons ne t'ont pas prise tout entière, car ton image et ton grand cœur sont toujours avec nous.

Pitoyable Pucelle, elle va connaître la plus horrible souffrance du cavalier, celle de se sentir, fardeau inerte, sur un cheval auquel elle ne pourra plus commander. On prévoit au camp des Bourguignons que ses soldats dévoués ne vont pas l'abandonner ainsi sans tenter les efforts exigés par l'honneur pour la dégager. Il faut donc que, en cas de surprise, l'escorte puisse entraîner sa prisonnière. L'étape faite à pied ou dans un de ces lourds chariots qui, trop nombreux déjà, suivent lentement les

armées ne saurait présenter pareille sécurité. Ce sera donc à cheval que Jeanne s'éloignera du théâtre de la lutte. On n'ose pas lui donner le demi-coursier, *medius emissarius,* qu'elle montait à la sortie de Compiègne[1]; il est probable qu'on l'attache sur un de ces chevaux de bât, qu'on sait incapable de répondre à la plus vigoureuse tentative de fuite. Jeanne entourée d'ennemis, fixée à la selle par des cordes solides, les talons vides des éperons sources d'action cavalière, sans armure, sans étendard, sans épée, tenue en laisse comme un malfaiteur, n'a même plus dans la main les rênes qui dirigent la monture.

Et c'est ainsi que de prison en prison, elle parcourt les régions du Nord où son rêve avait été de porter la guerre. Elle s'en va, lugubre épave de la fortune des combats, victime innocente de l'indifférence de son roi; elle s'en va de Beaujeu à Beaurevoir, d'Arras au Crotoy. Une barque la transportera à Saint-Valéry; mais ce sera encore à cheval qu'elle franchira les portes de Rouen au frontispice desquelles

1. *Procès,* premier interrogatoire secret.

elle pourra deviner écrite la sinistre devise du Dante.

En disant le dernier adieu à Jeanne la vaillante écuyère, dont les chevauchées qui touchent à la légende nous ont pénétrés d'une admiration pleine de respect, dont la science équestre nous a étonnés, dont la valeur morale et la résistance physique nous ont paru inimitables, soyons fiers de l'avoir reçue comme modèle, fiers d'appartenir au pays qui l'a enfantée; mais qu'à toi surtout, l'honneur revienne des prodiges accomplis, à « toi, France, qui avec Jeanne créas le poème le plus idéal dont le cœur et l'imagination des hommes aient jamais été ravis, parce qu'il est fait à la fois d'enthousiasme et de raison[1] ».

---

1. Paul Deschanel, *Discours de réception à l'Académie française* (1er février 1900).



Jeanne d'Arc dans la gloire.

(*Statue de Frémiet.*)

CHAPITRE VII

LA DISTANCE

Caractère positif de notre époque. — Est-il possible de concréter l'effort? — La distance minima. — Itinéraire et distances. — Les 1.330 lieues certifiées par l'histoire.

Nous vivons à une époque essentiellement positive, en plein règne de l'analyse scientifique. Les études les plus abstraites doivent présenter le résultat de leurs recherches sous forme de courbes ou de tableaux comparatifs, et le miracle même n'échappe pas à la loi, parce que, nouveaux Thomas, nous voulons avant de croire avoir vu et avoir touché.

Serait-il donc impossible de concréter l'effort de Jeanne d'Arc ? Si les éléments de cet effort font presque tous défaut, un d'eux cependant nous reste, celui-là même qui est le fondement de tous les autres: la distance. Pourquoi ne pourrions-nous pas envisager l'héroïne aux prises avec elle ?

Certes, l'itinéraire de Jeanne d'Arc n'est pas

encore établi *ne varietur*. Chaque jour des études locales, des monographies, amènent à le compléter, et ces travaux, maintenant que l'histoire générale semble fixée de façon définitive, sont la voie la plus féconde qui s'ouvre aux chercheurs et aux érudits. Dans les monographies trouvent place des détails, des traditions que la grande histoire a ignorés ou n'a pu accueillir et c'est ainsi que le passage de Jeanne est signalé dans des localités nouvelles.

Revisé par Quicherat, l'itinéraire de Berriat Saint-Prix nous servira de base. Nous y apporterons les changements rendus nécessaires par des travaux plus récents.

Personne jusqu'ici ne semble avoir osé aborder la distance. Comment en effet, dans l'ignorance des chemins suivis, établir des chiffres avec quelque vraisemblance ?

Si cependant nous nous bornons à relier par les voies les plus directes les points de passage certains, si même à vol d'oiseau nous créons des routes imaginaires, nous obtiendrons en restant très en deçà de la vérité une distance minima qui par ce caractère même ne pourra être discutée.

Et si cette distance est suffisante pour matérialiser l'effort, pour parler à l'imagination en même temps qu'à la raison, nous pourrons dire en terminant : « Que serait-ce donc, si les chiffres étaient plus exacts ? »

Telle est l'idée qui a présidé à notre travail. Nous avons mesuré les distances sur les routes les plus directes, partout où nous l'avons pu. Les grandes voies modernes ont presque toujours recouvert l'ancien chemin, celui dont la création se perdait dans la nuit des temps. La nature est là du reste pour fixer les tracés et diriger la main de l'homme. Les vallées et les collines, les lits des rivières et par suite les emplacements des villes sont autant d'indications immuables qui ne laissent guère de champ aux hésitations des ingénieurs.

Quand les grandes routes nous ont manqué, nous nous sommes borné à réunir d'un trait les gîtes d'étapes signalés et à mesurer le chemin idéal autant qu'imaginaire que nous avons ainsi obtenu.

Enfin, nous avons laissé de côté les chevauchées des champs de bataille, les contre-marches de chaque jour. Nous avons envisagé

Jeanne d'Arc comme un courrier se rendant directement où l'appelle sa mission.

Puissent ces gages de sincérité faire accueillir favorablement notre étude !

L'itinéraire et la distance

1429

		Kilomètres
Février :		
	De Vaucouleurs à Nancy et retour . .	92
23	Vaucouleurs.	600[1]
24	Saint-Urbain	
	Auxerre	
	Gien	
	Selles-sur-Cher. . . . } très	
	Saint-Aignan . . . . } probablement	
	Sainte-Catherine-de-Fierbois.	
Mars :		
6	Chinon	
	De Chinon à Châtellerault et Poitiers (aller et retour)	160
	A reporter	852

1. Le chiffre de 150 lieues est donné par Jeanne. Elle l'écrit officiellement au roi de Sainte-Catherine-de-Fierbois. Sans doute comme les autres mesures, la lieue variait suivant les provinces; mais il est à noter qu'elle restait toujours dans le voisinage de 4 kilomètres. Celle de Touraine en particulier représentait $3^{k},933^{m}$. En adoptant le chiffre de 600 kilomètres, nous ne croyons pas

	Report.	852
Avril :		
	Chinon.	
	Tours (aller et retour).	94
	Saint-Florent-lès-Saumur (aller et retour).	64
	Tours	47
	Blois.	57
28-29	De Blois à Olivet, Chécy, Reuilly et Orléans.	65
Mai :		
1	Jeanne protège la sortie de Dunois, puis se montre à cheval dans les rues et se rend à la Croix-Morin (minimum). .	12
2	Reconnaissances autour d'Orléans (minimum).	12
4	Sortie à la rencontre du convoi et l'après-midi prise de la bastille de Saint-Loup (minimum)	20
6	Sortie sur Saint-Jean-le-Blanc (minimum)	12
7	Journée des Tournelles (minimum) . .	8
8	Sortie pour observer la retraite des Anglais.	8
	A reporter	1251

nous écarter sensiblement de la vérité. Par les routes modernes ce que nous connaissons du parcours suivi par Jeanne, de Vaucouleurs à Chinon, donne un total de 546 kilomètres, et il est probable que l'on dut se rabattre vers le sud entre Saint-Urbain et Auxerre, peut-être aussi entre Auxerre et Gien.

	Report	1251
10	D'Orléans à Blois	57
	Tours	57
	Loches	40
Juin :		
4	Selles-en-Berry	51
	Sortie à la rencontre du roi vers Saint-Aignan	16
6	Romorantin	18
9	Orléans	71
11	Jargeau	16
12	Orléans	16
15	Meung-sur-Loire	18
16	Beaugency	8
17	Position entre Meung et Beaugency	6
18	Patay, Janville, Patay	38
19	De Patay à Orléans	23
	Sully-sur-Loire }	
	Saint-Benoît-sur-Loire }	57
22	Châteauneuf }	
23	Orléans	26
24	Gien	66
29	Départ de Gien dans la direction de Montargis. — Environs d'Auxerre	90
Juillet :		
1	Devant Auxerre	
3	Brinon-l'Archevêque.—Saint-Florentin	34
4	Saint-Phal	27
	A reporter	1986

	Report.	1986
5	Devant Troyes.	20
10	Jeanne monte à cheval et parcourt le camp	15
11	Entrée dans Troyes.	
14	Bussy-Lettré	60
15	Châlons-sur-Marne.	19
16	Sept-Saulx. — Reims.	44
21	Saint-Marcoul-de-Corbeny.	29
22	Vailly	27
23	Soissons	16
29	Château-Thierry	39
Août :		
1	Montmirail-en-Brie.	25
2	Provins.	45
	Sortie jusqu'à La Motte-de-Nangis . .	22
	Bray-sur-Seine.	24
5	Provins.	18
7	Coulommiers	37
	Château-Thierry	36
10	La Ferté-Milon	27
11	Crépy-en-Valois	23
12	Lagny-le-Sec	20
13	Dammartin, Thieux, Crépy	31
14	Baron et Montespilloy	20
15	Montespilloy, Crécy	15
18	Compiègne	24
	Senlis	32
	Compiègne	32
	A reporter	2686

	Report	2 686
23	Départ de Compiègne	
26	Saint-Denis	70
Septembre :		
5	La Chapelle près Paris	6
8	Attaque de la porte Saint-Honoré	10
9	Retraite de La Chapelle-Saint-Denis	6
13	Départ de Saint-Denis.	
14	Lagny-sur-Marne	31
15	Provins	62
	Bray-sur-Seine	18
	Passage de l'Yonne à un gué près de Sens	27
	Courtenay	26
	Châteaurenard	17
	Montargis	18
21	Gien	39
	Selles-en-Berry	111
	Bourges	74
Novembre :		
	Saint-Pierre-le-Moutiers	73
9	Moulins	30
	Saint-Pierre-le-Moutiers	30
24	La Charité-sur-Loire	48
	Mehun-sur-Yèvre	70
	Bourges	17
Décembre :		
25	Jargeau	106
	A reporter	3575

	Report	3575

1430

Janvier :		
18	Bourges	106
Janvier-février :		
	Orléans (aller et retour)	208
	Bourges à Chinon et retour	364
	Bourges à Orsennes (marches de Berry et retour)	186
Mars :		
	Sully-sur-Loire	87
Avril :		
15	Devant Melun	105
	Lagny-sur-Marne	45
	Senlis	50
Mai :		
15	Compiègne	32
	Expédition sur Pont-l'Evêque, près de Noyon	24
	Compiègne	24
	Soissons	38
	Compiègne	38
	Lagny-le-Sec	44
22	Crépy	20
23	Compiègne	24
Mai, juin, juillet :		
	Beaulieu en Vermandois	30
	A reporter	5000

	Report.	5000
Août, septembre, octobre :		
	Beaurevoir	62
Novembre :		
	Arras	60
	Drugy, près de Saint-Riquier	65
21	Le Crotoy.	31
Décembre :		
	Saint-Valery-sur-Somme (en barque).	
	Eu.	24
	Dieppe.	30
	Rouen	57
	TOTAL.	5,329

kilomètres, en chiffres ronds, 1,330 lieues.

Telle est la distance obtenue en supprimant les détours du chemin, en ne tenant compte que des étapes signalées par l'histoire. Peut-être songeant aux jours beaucoup plus nombreux dont nous ignorons l'emploi[1], nous reportant aux habitudes d'activité de Jeanne, devrions-nous doubler le chiffre des kilomètres avec la certitude de nous rapprocher davantage de la vérité ?

1. Les chiffres ci-dessus paraissent devoir se rapporter à 160 jours de route environ, d'après les dates et les distances.

Nous aimons mieux nous en tenir à ce qui ne peut être discuté, nous contenter d'affirmer que Jeanne d'Arc a parcouru à cheval 1,330 lieues de son pays, la distance de Paris au cœur des grandes Indes, près de six fois celle de Dunkerque à Bayonne; qu'elle a traversé ou sillonné vingt-cinq de nos départements actuels, laissant partout, en même temps que le souvenir de son passage, quelque chose de sa grande âme.

Et cette chevauchée féconde a produit notre France.

SOURCES ET DOCUMENTS

Archives Nationales.
Artillerie (Musée d'), à Paris.
Bâle (Musée historique de).
BARANTE (Le baron DE). — *Histoire des Ducs de Bourgogne. — Histoire de Jeanne d'Arc.*
BEAUCOURT (Le marquis DE FRESNE DE). — *Histoire de Charles VII.*
BONAPARTE (L. N.). — *Études sur l'artillerie.*
BOULAINVILLIERS (PERCEVAL DE). — *Lettre écrite au duc de Milan.*
BOURGAULT (L'abbé). — *Guide du pèlerin à Domremy.*
BRUNETTO LATINI. — *Trésor de toutes choses.*
BUEIL (JEAN DE). — *Le Jouvencel introduit aux armes.*
CAGNY (PERCEVAL DE). — *Chronique des Ducs d'Alençon.*
CALMET (DOM). — *Histoire de Lorraine.*
CARDINI. — *Dictionnaire d'hippiatrique et d'équitation.*
CARRÉ (J.-B.-L.). — *Panoplie.*
CHAPOY. — *Les Compagnons de Jeanne d'Arc.*
Chartes (Bibliothèque de l'École des).
CHASTELLAIN (GEORGES). — *Chronique des ducs de Bourgogne.*
CHRISTINE DE PISAN. — *Poème sur la Pucelle.*
Chronique de Jacquet de Lalain. — (Attribuée à Chastellain.)
Chronique du Mont Saint-Michel.

Chroniques de Saint-Denis.
COUGNY (G. DE). — *Jeanne d'Arc à Chinon.*
COUSINOT. — *Chronique de la Pucelle.*
DESCHANEL (PAUL). — *Discours de réception à l'Académie française.*
DESNOYERS (L'abbé). — *Iconographie de Jeanne d'Arc.*
Destruction de la Ville de Troyes. — Manuscrit de la Bibliothèque nationale.
DONIOL (H.). — *Histoire des classes rurales en France.*
DONIZEAU (L'abbé). — *Jeanne d'Arc à Poitiers.*
DRAGOMIROFF (Le général). — *Les étapes de Jeanne d'Arc.*
DUYSE (HERMANN VAN). — *Catalogue des armes et armures du Musée de la Porte de Hal à Bruxelles.*
FABRE (J.). — *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc.*
— *Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc.*
GEOFFROY (A.). — *Jeanne la Française.*
Greffier de la Rochelle (*Relation du*).
HANS ERHART FÜSCH. — *Burgundische Historie* (Strasbourg 1477).
HOUËL (EPHREM). — *Le cheval en France.*
HUGUES (CLOVIS). — *La chanson de Jehanne d'Arc.*
Intermédiaire des chercheurs et des curieux (spécialement 1900).
JADART (H.). — *Jeanne d'Arc à Reims.*
JENY (L.) et P. LANÉRY D'ARC. — *Jeanne d'Arc en Berry.*
LACROIX (PAUL). — *Les arts au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance.*
— *Mœurs, usages et coutumes au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance.*
— *Vie militaire et religieuse au Moyen Age.*
LANÉRY D'ARC (P.). — *Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc.*
— *Note sur les armes de la Pucelle.*

LANGLOIS. — *Conférence à l'Ecole de Saint-Cyr sur le service militaire au Moyen Age en vertu de l'obligation féodale.*

LAVISSE (E.). — *Conférences à l'École de Saint-Cyr* (1898).

LE BLANC. — *Traité historique des monnaies de France* (1692).

LUCE (SIMÉON). — *Jeanne d'Arc à Domremy.*

MANTELLIER (P.). — *Le siège et la délivrance d'Orléans.*

— *Notice des collections composant le Musée de Jeanne d'Arc.*

MARIN (Capitaine PAUL). — *Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste.*

MESLIN DE CORDEBŒUF. — *L'ordonnance et matière des chevaliers errans.*

MONSTRELET (ENGUERRAN DE). — *Les chroniques de France, d'Angleterre et de Bourgogne.*

MONTAIGNE. — *Journal de voyage.*

MOUROT (L'abbé). — *Domremy et le monument national.*

O'REILLY (E.). — *Les deux procès de condamnation, les enquêtes et la sentence de réhabilitation de Jeanne d'Arc.*

Orléans (Musée de Jeanne d'Arc à).

PELLIER (JULES). — *La selle et le costume de l'amazone.*

PICARD (Capitaine). — *Origines de l'Ecole de cavalerie.*

PIE II (*Mémoires du pape*).

PIMODAN (Marquis DE). — *La première étape de Jeanne d'Arc.*

QUICHERAT (JULES). — *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc.*

— *Aperçus nouveaux sur l'Histoire de Jeanne d'Arc.*

Reims (Archives de la ville de).

RENÉ D'ANJOU (le roi). — *Traicté de la forme et devis d'ung tournoy.*

Riom (Archives de la ville de).

Robert (Le colonel). — *Catalogue du Musée d'artillerie avec préface.*
Roque (de la). — *Traité de la noblesse.*
Sepet (Marius). — *Histoire de Jeanne d'Arc.*
Susane (Le général). — *Histoire de la cavalerie française.*
Vallet de Viriville. — *Histoire de Charles VII, roi de France, et de son époque.*
Viollet-le-Duc. — *Dictionnaire raisonné du mobilier français.*
Wailly (de). — *Mémoire sur les variations de la livre tournois depuis le règne de saint Louis* (Académie des Inscriptions).
Wiener. — *Collection iconographique de Jeanne d'Arc.*
Zurich. — *Landesmuseum.*

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III
DE VAUCOULEURS A CHINON
L'ÉTAPE

CHAPITRE IV
DE CHINON A BLOIS
LA CHEVAUCHÉE S'ORGANISE

CHAPITRE V
D'ORLÉANS A REIMS
ROUTES, GALOPS ET BATAILLES

CHAPITRE VI

DE REIMS A ROUEN

APOTHÉOSE, DÉSASTRE ET DOULOUREUSE ODYSSÉE

CHAPITRE VII

LA DISTANCE

TABLE DES GRAVURES

HORS TEXTE.

DANS LE TEXTE.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

